

T. TRILBY

La PETIOTE



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON
sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque album se compose de 60 pages, grand format, dont un grand nombre en couleurs. Leur collection constitue un ensemble unique par la variété, le bon goût, l'élégance pratique des :: :: :: :: toilettes et des modèles. :: :: :: ::

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.50.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums :	FRANCE et COLONIES.	12 fr. 50
	ETRANGER..	13 fr. 50
Aux deux Albums :	FRANCE et COLONIES.	6 fr. 50
	ETRANGER..	7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BÉAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HÉLYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BÉAL.
32. **Lequel l'Aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume.....** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRÈTE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.

1 volume, partout : **1 fr. 50** ; franco . . . **1 fr. 75**
Six volumes au choix, franco **9 fr. 90**

La collection "STELLA" se vend également en séries,
dans un joli emboîtement cartonné.

Première série : n° 1, 2, 3, 4 et 5 | Quatrième série : n° 16, 17, 18, 19 et 20
Deuxième série : n° 6, 7, 8, 9 et 10 | Cinquième série : n° 21, 22, 23, 24 et 25
Troisième série : n° 11, 12, 13, 14 et 15 | Sixième série : n° 26, 27, 28, 29 et 30
Septième série : n° 31, 32, 33, 34 et 35

Chaque série de 5 volumes : **8 fr. franco**. — Etranger : **8 fr. 75**.

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)

C92558

T. TRILBY

La Petiote.



Éditions du "Petit Écho de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

LA PETIOTE

I

A Grandcamp, petit village de pêcheurs situé dans la presqu'île du Cotentin, le dimanche, pas un marin ne prend la mer.

Les barques restent au large, dépouillées de leurs voiles; ainsi déshabillées, elles ressemblent à de petites maisons abandonnées.

Superbes, en pantalons de drap bleu et en jerseys noirs, les pêcheurs, patrons, hommes, mousses, vont à la messe le matin; puis l'après-midi, un cigare de deux sous entre les lèvres, les mains dans les poches, ils se promènent sur le Perret, long chemin en pierre qui borde la mer.

Là, après vêpres, les femmes, en toilette, viennent les retrouver. Celles qui sont mariées portent encore, presque toutes, la coiffe blanche, la robe à forme simple de cachemire noir et autour du cou, pointes dans le dos, le tout petit fichu de soie.

Les jeunes filles têtes nues, corsages clairs, ne ressemblent pas à leurs aînées. Celles-là ont vu des Parisiennes, il en vient quelques-unes l'été, et elles cherchent à les imiter.

Leurs figures, brûlées par le soleil, hâlées par le vent qui souffle rude parfois, s'accommodent mal de ces nuances claires ; ces toilettes, prétentieuses et laides, font ressortir ce qu'il y a de défectueux en elles.

Hardies, ne craignant pas grand'chose, provocantes, riant fort, chantant, elles se promènent, agaçant les marins par de multiples taquineries. Eux, ne s'étonnent guère ; ils sont habitués à leurs manières et ne les blâment pas.

Ces filles-là ne sont pas des « promises », elles peuvent bien s'amuser !

Un peu loin de tous, deux par deux, timides et rougissants, se promènent les fiancés.

Le marin, son bras passé sous celui de la jeune fille, regarde respectueusement sa compagne. Cet homme, habitué au dur labeur du pêcheur, sait parler gentiment à celle qui sera sa femme, et les mots de patois, si rudes et si laids, paraissent doux quand c'est un promis qui les prononce.

Dans ce pays les « promesses » sont longues ; souvent plusieurs années les jeunes filles attendent fidèles et patientes.

Pour se marier, il faut de l'argent ; les plus pauvres veulent avoir un lit neuf avec deux bons matelas et une belle armoire pleine de linge. Mais comme la vie du pêcheur, si pleine de danger, rapporte peu, pour entrer en ménage, longtemps, longtemps, il faut économiser.

Un dimanche de juillet, un dimanche où il

faisait un temps superbe, un terrible accident arriva, qui bouleversa le pays. Tous les habitants étaient sortis et se promenaient sur le Perret, lorsque dans la grande rue qui traverse le village, ils virent passer, à une allure vertigineuse, un superbe automobile.

La voiture marchait si vite qu'aucun d'eux ne put distinguer les personnes qui l'occupaient; mais immédiatement après son passage, ils entendirent une forte détonation, suivie de cris de douleur.

Les hommes, effrayés, se regardèrent, s'interrogeant.

Mais un jeune marin, qui avait fait son temps à Paris, dit d'un air important:

— Sûrement que c'est un pneu qu'a crevé, la voiture a peut-être bien fait panache, allons voir.

Tous se précipitèrent dans la grande rue et, au bout, tout au bout du village, ils aperçurent l'automobile complètement culbuté, roues en l'air; les malheureux voyageurs étaient dessous.

Emus de la même pitié, les pêcheurs se mirent à courir vers le lieu de l'accident. Là, les plus forts d'entre eux essayèrent de redresser cette grosse voiture, mais la chose n'était pas commode. Habités à manier des voiles, des rames, des filets, ils ne savaient comment s'y prendre; cette voiture, d'un nouveau genre, était pour eux une inconnue. La plupart de ces hommes n'avaient jamais touché à un automobile.

Enfin, après un grand quart d'heure de tra-

vail, stimulés par la pensée que des êtres humains étaient là-dessous, ils arrivèrent à redresser la voiture. Ce qu'ils virent alors les épouvanta, et ils se reculèrent effrayés.

Le mécanicien gisait là, complètement écrasé, la figure en bouillie, les membres cassés. Il était sûrement mort celui-là.

Immédiatement les conversations cessèrent, et un vieux marin, se découvrant pieusement, dit d'une voix grave :

— Les gas, pour ce malheureux, il n'y a plus qu'à aller chercher M. le curé.

Un mousse se détacha du groupe et se mit à courir vers le presbytère.

Autour du cadavre, têtes nues, pleins de pitié, les marins restaient là; cette mort, ce sang, cet accident, tout cela les épouvantait.

Chez eux on ne meurt pas de cette façon. Parfois, au large, un jour de tempête, une vague vous emporte et on a pour tombe « cette grande gueuse » si terrible, mais qu'on aime tant.

Les maladies non plus ne sont pas fréquentes; les vieux marins, que la mer n'a pas pris, meurent de rhumatismes, de bronchites.

— Il faut bien mourir de quelque chose. — Mais ce sang, ces membres brisés, cette loque humaine, ils n'avaient jamais vu cela et, bien qu'ils fussent habitués à braver le danger, ils étaient effrayés comme des enfants. Silencieux, tout près de ce mort, ils attendaient avec impatience M. le curé. Lui déciderait, il dirait ce qu'il fallait faire de ce cadavre.

Tout à coup, une petite voix claire perça le

silence. Une fillette de cinq ans, curieuse comme on l'est à cet âge, avait quitté la main de sa sœur aînée et s'était approchée de la grande maison roulante. Non sans mal, elle avait réussi à grimper sur le marchepied tout abîmé, et, se levant sur la pointe de ses petits pieds, elle s'était amusée à regarder dans la maison, fermée par une portière. Sous les coussins, tout sens dessus dessous, il lui avait semblé apercevoir une dame; mais oui, elle ne se trompait pas, c'étaient bien des pieds qu'elle voyait là. Alors elle avait appelé.

— Venez donc par ici, vous autres, j'crois ben qu'il y a une dame dans la maison!

Tous les marins se tournèrent vers l'enfant, et l'un d'eux se précipita à côté d'elle.

Elle avait raison, la gamine, il y avait du monde là-dedans!

Une main se posa sur la poignée toute tordue, mais la portière résista. Enfin, après plusieurs essais, on réussit à l'ouvrir et, sous les coussins, on aperçut une toute jeune femme en toilette claire.

Elle était très pâle, évanouie sans doute, mais elle ne paraissait nullement blessée.

Avec des gestes maladroits, les marins s'efforcèrent de sortir de la voiture ce petit paquet de dentelles et de mousseline; ils y réussirent sans grand'peine. Mais la jeune femme avait besoin de soins immédiats; où allait-on la porter?

Embarrassés, ils se regardèrent. Toutes les maisons étaient pleines d'enfants qui cou-

chaient déjà deux et trois dans le même lit; que faire?

Un vieux marin, vivement, écarta les groupes. Très grand, un peu voûté, le visage encadré par un collier de barbe grise, des yeux bleus très doux, il avait l'air triste, mais bon.

— Qu'on la porte chez nous, dit-il d'une voix tremblante, la chambre de la petite est vide, elle ne gênera personne.

Chacun s'écarta respectueusement, et un peu de pitié alla aussi vers cet homme.

La « petite » avait dix-huit ans, elle était morte au printemps dernier.

Précédant les deux hommes qui portaient la jeune femme, le vieux marin se dirigea vers sa maison.

Il fallait prévenir la mère Norbin et faire ouvrir la chambre où personne n'entrait depuis que l'enfant en était partie.

Un peu essoufflé, il arriva devant chez lui.

C'était la plus belle maison du pays, la maison de Jean Norbin, elle avait deux étages et cheminée dans presque toutes les pièces.

Sa femme était assise sur une chaise devant la porte. Bonnet bien blanc sur ses cheveux gris, robe noire, elle avait bonne allure.

Vite, Jean Norbin s'expliqua. Un accident, un mort, une jeune dame blessée, personne ne pouvait la recevoir; alors il avait pensé qu'on pouvait la mettre là-haut!

Là-haut! c'était la chambre aux volets clos, la chambre où, depuis la mort de l'enfant, le père n'était jamais entré! De temps en temps, en cachette, la mère y apportait des fleurs; cha-

pelle sainte, endroit sacré, où une pauvre femme inconsolable venait pleurer et prier.

Il fallait ouvrir cette pièce, introduire une étrangère dans cette chambre, donner le lit de sa fille!

Non, ce n'était pas possible, le père devenait fou de demander une chose pareille.

La vieille se leva, un éclair de colère traversa ses yeux qui avaient tant pleuré. Elle allait répondre durement, refuser ce que le vieux avait offert.

En voyant la figure bouleversée de la pauvre mère, Jean Norbin comprit tout ce que sa femme ressentait, son cœur se serra et il courba la tête, un peu honteux de la pensée qu'il avait eue. C'était presque un sacrilège! Du revers de la main il essuya une larme.

Mais, au moment où la femme Norbin ouvrait la bouche pour parler, elle se tut, n'osant plus. Portée par deux marins, la jeune femme était là, devant elle... et les porteurs demandaient où ils devaient déposer la blessée.

Comme elle la trouvait pâle, elle souffrait peut-être... et puis, elle était blonde... blonde comme la petite... et si jeune!

La pauvre tête pendait, ballottée dans tous les sens, les pieds passaient sous la robe de dentelle, vrais pieds de petite fille. Qu'allait-on faire de ce pauvre corps si elle refusait? Qu'importe, c'était une étrangère, une Parisienne sûrement, et elle haïssait, de quelle haine, les Parisiens!

C'était un des leurs qui avait pris le cœur de sa fille, et, malgré le médecin qui préten-

dait qu'elle était morte d'un mal de langueur, d'anémie, la mère croyait être certaine qu'un mal d'amour l'avait tuée. Celui qu'elle aimait, un Parisien, venu à Grandcamp pour la belle saison, était parti un soir, promettant de revenir bientôt; et, jamais, il n'avait donné de ses nouvelles. Lasse d'attendre, n'espérant plus, la petite mourut, pleurant l'infidèle qui, pour se distraire, s'était amusé à prendre son cœur.

Non, non, la mère se souvenait, elle n'ouvrirait pas sa porte à une des leurs!

Et le visage dur, les sourcils froncés, elle s'approcha du groupe, bien décidée cette fois.

Pour ne pas entendre ce qu'elle allait dire, Jean Norbin s'éloigna un peu. Il était lâche, il ne se reconnaissait pas. Chez lui, il avait toujours été le maître, et naguère sa femme et ses enfants lui obéissaient sans discuter. Mais maintenant, on avait tant de chagrin, qu'il n'osait plus élever la voix pour donner des ordres; chacun faisait à sa tête.

La mère Norbin parla:

— Mes amis, dit-elle, je ne peux pas.

Un peu émue, elle s'arrêta; cela lui coûtait vraiment de renvoyer cette malheureuse... et puis... et puis, elle était blonde, comme la petite!

Après encore quelques secondes d'hésitation elle reprit brusquement:

— Allons, suivez-moi, je vais ouvrir la chambre.

II

La chambre! Ce fut avec des mains qui tremblaient que la pauvre mère ouvrit les fenêtres; lentement, elle poussa les volets clos depuis plusieurs mois. Cela fait, les yeux pleins de larmes, elle se retourna: la jeune femme était sur le lit.

Sur l'oreiller, où sa fille avait dormi plusieurs années, où elle était morte, une autre tête reposait, une autre avait pris la place de son enfant.

Marchant tout doucement, chaque bruit lui semblant une profanation, elle se réfugia près de la cheminée, près de la photographie de la petite qui, comme toujours, était entourée de fleurs; et, de là, avec rancune, elle regarda cette étrangère.

Elle souffrait horriblement; elle se reprochait l'élan de bonté qu'elle avait eu, et qui lui avait fait ouvrir la porte de sa fille à une inconnue. Crispant les mains, craignant d'éclater en sanglots, elle restait là, immobile, ne pouvant détacher les yeux de ce lit occupé par une femme qui ne lui était rien.

Sur la pointe des pieds, émus par cette douleur si compréhensible, les marins qui avaient apporté la blessée s'en allèrent et, dans la pièce, il ne resta plus que les deux Norbin et

le pharmacien qui s'efforçait de faire cesser le long évanouissement de la jeune malade.

Cet homme, ancien interne des hôpitaux de Paris, depuis six mois à peine dans le pays, ne se rappelait rien et ne s'apercevait pas qu'à côté de lui il y avait une femme, une pauvre mère qui pleurait.

Non, il se souvenait simplement qu'au printemps il avait fourni dans cette maison de la pharmacie, et qu'il y avait eu une mort; c'était tout. Aussi, dans cette chambre, il allait, venait, circulait, parlait haut: « Ah! le pouls remonte, le cœur bat régulièrement, les mains sont moins froides, elle va mieux... dans quelques minutes cet évanouissement cessera. »

Tout à coup, une main de fer se posa sur le bras du pharmacien, et une voix rude lui parla à l'oreille.

Jean Norbin était près de lui.

— Taisez-vous, dit-il en montrant sa femme, ne parlez pas si haut, la mère a du chagrin.

Puis, plus doucement, il expliqua:

— La petite, notre fille, est morte ici, au printemps dernier.

Le pharmacien se tourna vers la vieille femme. Cette figure douloureuse, ces mains crispées, cette immobilité l'impressionnèrent; il se tut et, silencieusement, continua ses soins.

Le vieux marin resta près de lui, avec des yeux pleins de larmes il regardait le lit de son enfant...

Tout à coup, lentement, la jeune malade souleva les paupières. Jean Norbin, vivement, se pencha vers elle, puis s'adressant à sa

femme, d'une voix infiniment douce, il lui dit:
— Elle a les yeux bleus, elle aussi!

Toute tremblante, la vieille quitta la cheminée, s'approcha et regarda.

Oui, elle avait des yeux bleus!

Alors, près du lit, tout près du lit, elle vint.

La malade se plaignait: « Je souffre, disait-elle, j'ai mal. »

La femme Norbin tressaillit, tout son être s'émut; la petite, à la même place, avait dit ces mots-là si souvent.

S'adressant au pharmacien, d'une voix rauque, elle parla:

— Faut la coucher, vous voyez bien qu'elle est mal comme ça.

Les deux hommes comprirent et quittèrent la pièce; une femme sait toujours mieux.

Jean Norbin, en s'en allant, regarda d'un air reconnaissant le portrait de sa fille qui disparaissait sous des gerbes de lis.

Quelques minutes après, la porte de la chambre fut brusquement rouverte, et la vieille cria:

— Faut prendre tout de suite la carriole au père Mathieu et aller vite chercher le médecin. Je crois bien que cette nuit il y aura sur terre un petit chrétien de plus.

III

Le lendemain, dans la maison de Jean Norbin, dans la chambre de la petite, dans le berceau qui avait servi à tous les enfants du marin, il y avait un tout petit bébé.

Pauvre petit être, né, trop tôt, d'une mère extrêmement délicate.

Le docteur, très affirmatif, disait que ce bébé, qui pesait à peine trois livres, ne vivrait sans doute pas; et, flatté de soigner une Parisienne, voulant lui montrer qu'à la campagne on savait aussi bien qu'à Paris, il s'empressait auprès de la jolie malade et ne s'occupait guère de l'enfant.

Ce petit être, condamné par lui, ne l'intéressait pas.

Pourtant, le matin, en s'en allant, après avoir expliqué plusieurs fois à la femme Norbin ce qu'il fallait faire pour la jeune maman qui, épuisée, dormait, il s'approcha du berceau où était la pauvre petite fille et, étonné de la trouver encore vivante, il dit:

— Maman Norbin, pour cette mioche-là vous vous y connaissez mieux que moi, et si quelqu'un peut la faire vivre, c'est bien vous.

Le docteur, en parlant ainsi, disait la vérité. La femme Norbin avait eu quatre enfants, et dans tout le pays, quand ils étaient petits, on

ne pouvait voir plus beaux bébés, ni mieux soignés.

L'ainé, Nicolas, maintenant remplaçait le père, il était patron de leur barque le *Saint-Jean*; à trente ans, il passait pour le plus bel homme du pays. Le second, Maurice, emporté par une vague un soir de tempête, était mort au large, la mer n'avait jamais rendu son corps. Le troisième, une fille, Marie, qu'un chagrin d'amour avait tuée à dix-huit ans; et le dernier, Pierre, qui allait avoir onze ans, était le gars le plus intelligent du pays. L'instituteur disait que si les parents voulaient, plus tard il pourrait, lui aussi, instruire les autres.

Les Norbin hésitaient devant la résolution à prendre; le père, cela ne lui allait guère. Tous les siens depuis si longtemps étaient marins, qu'il ne pouvait s'imaginer qu'un de ses fils ne ferait pas comme eux.

La mère, depuis la mort de ses deux enfants, avait le secret désir de garder son dernier né près d'elle, mais elle n'osait guère le dire, craignant de contrarier son mari et ne voulant pas trop influencer l'enfant. Si, plus tard, le gars regrettait, il ne fallait pas qu'elle en fût responsable. Elle savait que ces petits, nés près de la mer, ont pour elle un amour avec lequel il ne faut pas lutter.

Tout en berçant ce petit paquet de chair rouge qui dormait dans le berceau d'osier de ses enfants, la femme Norbin pensait à tous ceux qui avaient dormi là. Elle croyait bien que dans ce berceau, quelle n'avait jamais voulu donner, aucun enfant n'y dormirait plus,

et voilà qu'un bébé, qui ne lui était rien, dormait là, tranquille et heureux. Et c'était elle, elle qui ne savait plus que pleurer et aller au cimetière, qui, en berçant, fredonnait la vieille complainte avec laquelle elle avait endormi ses enfants.

Elle chantait dans la chambre de la petite, dans cette chambre où elle avait tant pleuré et où, impassible en apparence, elle avait assisté à l'agonie morale, puis physique de sa fille!

Oh! ces Parisiens! ces Parisiens! comme elle les haïssait!

Pourtant, la jeune femme qui, si pâle, reposait là, le bébé qui dormait bercé par elle, étaient de ces gens-là, et elle leur avait ouvert sa porte, et elle les avait mis dans la chambre de sa fille!

Son cœur de femme s'était ému, mais son cœur de mère se reprochait cette pitié qui lui avait fait tendre les bras à cette inconnue.

Cette étrangère couchée là, dans le lit de son enfant, c'était vraiment un sacrilège!

Doucement, la jeune malade ouvrit les yeux et, curieuse, regarda cette femme à coiffe blanche et ce berceau d'osier.

Depuis qu'elle était là, épuisée par les souffrances, elle n'avait fait aucune question et n'avait parlé que pour se plaindre, demandant, simplement, à être soulagée. Mais elle venait de dormir et, reposée, ne souffrant plus, la vie reprenait en elle, et elle s'inquiétait.

La mère Norbin, en voyant ces yeux clairs fixés sur elle, pleins d'interrogations, crut comprendre ce qu'ils demandaient; elle se leva,

prit le bébé et, s'efforçant de sourire, s'approcha du lit de la petite maman.

La jeune femme, fixement, regarda l'enfant; puis elle demanda:

— C'est une fille au moins?

Et sans attendre de réponse, elle ajouta:

— L'auto est-il complètement démoli?

La mère Norbin, tenant toujours le bébé dans ses bras, s'éloigna un peu du lit, le cœur serré, ne comprenant pas.

Elle se rappelait l'émotion sainte et joyeuse qui s'emparait d'elle quand, pour la première fois, sa mère lui montrait ses enfants. Des larmes d'orgueil, des larmes d'amour montaient à ses yeux, et lentement, recueillie, elle tendait les bras pour prendre le nouveau-né afin de le serrer sur son cœur.

Cette jeune femme, en voyant sa fille, n'avait pas eu un élan vers elle; elle pensait à l'auto!

Qu'avait-elle donc dans l'âme, cette femme-là ?

Un peu méprisante, ne souriant plus, le visage dur, la mère Norbin regardait cette étrangère; pour elle elle n'avait plus aucune pitié.

Elle ne savait pas que chez certaines femmes très jeunes l'amour maternel se développe seulement à mesure que l'enfant grandit.

Sans deviner quel trouble ces paroles faisaient naître chez son interlocutrice, la malade redemanda:

— L'auto est-il démoli, le chauffeur est-il blessé?

Sévère, serrant très fort contre son cœur le

petit être qui avait, pensait-elle, une si mauvaise maman, la mère Norbin répondit d'une voix grave :

— L'homme qui conduisait votre voiture est mort, madame !

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle se souvint de la recommandation du Docteur : « Aucune émotion, maman Norbin, vous m'entendez, pas de bruit, un grand calme, la plus petite chose pourrait occasionner une grosse fièvre. »

Effrayée de ce qu'elle venait de dire, la femme Norbin, anxieuse, regarda l'effet que ces paroles produisaient sur la jeune malade.

Elle avait pâli un peu en pensant que la mort aurait pu la prendre, elle aussi ; et contente, bien contente d'y avoir échappé, elle murmura :

— Ah ! le pauvre garçon !

Quelques instants elle resta silencieuse, les yeux clos ; puis les rouvrant, brusquement, elle ajouta :

— Comment vais-je pouvoir partir, maintenant ?

De plus en plus surprise, choquée au dernier point de cette indifférence devant la mort, la mère Norbin, sans répondre, s'éloigna du lit et alla reposer l'enfant dans le berceau ; puis, s'asseyant près du nid où le petit oiseau qui était tombé là, n'avait pas encore reçu un baiser, elle se pencha vers la toute petite figure et, tendrement, l'embrassa.

La jeune maman n'avait rien remarqué. Obsédée par une idée fixe, elle ne pensait qu'au

départ, ne s'imaginant pas que son pauvre corps, qui avait tant souffert, demandait le repos.

Non, elle voulait s'en aller, partir au plus vite, afin de rejoindre le jeune mari, très aimé, qui bientôt allait arriver à Dieppe. Mais maintenant que le chauffeur était mort, qui donc la conduirait ?

Attentivement, elle regarda la femme à coiffe blanche qui chantait près du berceau ; cette figure austère, ces cheveux gris, cette tristesse répandue sur tout le visage l'effrayaient un peu.

Elle avait vingt ans, était mariée depuis un an à peine, et ne connaissait de la vie que la joie et les rires. La douleur, les larmes lui faisaient peur, et cette vieille femme avait l'air d'avoir beaucoup pleuré !

Pourtant elle voulait être renseignée.

Cette nuit, épouvantée par la souffrance, elle n'avait rien demandé ; elle ne savait même pas où elle était, qui l'avait recueillie.

Cette chambre au plafond bas, aux rideaux de mousseline blanche, ne devait pas être une chambre d'hôtel. Cette cheminée où une pendule dorée était sous globe, avec, de chaque côté, des bouquets de fleurs en papier, également sous verre, indiquait une chambre habitée. Ce portrait d'une petite fille en première communiant était sans doute l'enfant de cette femme-là. On l'avait transportée chez des habitants du pays où l'accident était arrivé.

L'accident ! Elle s'en souvenait fort peu. Une détonation, une effroyable secousse, puis,

plus rien. Elle avait dû perdre tout de suite connaissance, car elle ne s'était réveillée que dans ce lit, souffrant horriblement.

Maintenant qu'elle se sentait bien, elle voulait tout savoir.

Timide, elle demanda :

— Madame, pourriez-vous me donner quelques renseignements ?

Les mains croisées sur sa robe noire, la femme Norbin inclina la tête en signe d'assentiment. Elle avait jugé avec intransigeance l'étrangère. Mauvaise mère, peu de cœur, pour cette âme frivole elle se sentait sans indulgence.

La petite Parisienne, habituée aux bavardages aimables des inférieurs, s'étonna ; cette femme était vraiment bizarre.

— Madame, reprit-elle avec un sourire, voudriez-vous me dire où je suis ? Cet accident, la naissance de ce bébé, je me sens encore tout ahurie ; et je ne connais même pas le nom du pays où ma fille est née.

— Vous êtes à Grandcamp, près d'Isigny.

— Et qui m'a offert l'hospitalité ? Qui dois-je remercier ?

Sans bouger, du même ton sévère, elle répondit :

— Vous êtes chez Jean Norbin ; vous ne devez remercier personne. Ce que nous avons fait pour vous, nous l'aurions fait pour tous, c'était notre devoir !

La jeune femme se tut. Cette femme, si différente d'elle, l'impressionnait étrangement. Jamais elle n'avait rencontré quelqu'un d'aussi

sévère, et parlant aussi peu. A Paris, on parle beaucoup, pour ne rien dire souvent, mais c'est amusant, cela fait rire. Rire! jusqu'à présent elle n'avait pas fait autre chose.

Orpheline, toute son enfance s'était écoulée chez des cousines sans enfants, qui l'adoraient et la gâtaient à qui mieux mieux. Les conseils d'une maman lui avaient manqué, mais de cela elle ne s'en était jamais rendu compte. Possédant une grosse fortune, vivant dans un monde très futile, adulée par tous, on ne lui avait guère appris ce que voulait dire le mot devoir.

Un devoir, pour elle, c'était une chose très ennuyeuse, un verbe bien fait, une analyse sans faute. Voilà tout ce qu'elle savait sur le mot devoir. Et cette femme du peuple, cette femme de marin venait de le prononcer d'une manière si grave, que la petite Parisienne en était tout étonnée.

Le mot devoir avait donc une signification qu'elle ne connaissait pas.

Son âme, peu habituée à réfléchir, chassa bien vite cette pensée sérieuse et, songeant de nouveau à son départ, elle redemanda :

— Madame, pensez-vous que l'auto puisse être arrangé? Est-il très abîmé?

Tout en berçant la petite fille qui commençait à crier, la femme Norbin répondit sans regarder son interlocutrice :

— Je n'en sais rien; mais, en tous les cas, ce n'est pas ici qu'on pourra l'arranger, faut pas compter là-dessus.

Des larmes montèrent aux yeux de la petite

malade et, très enfant, touchante dans son effroi, elle demanda :

— Alors, comment pourrais-je m'en aller d'ici ?

— Par le chemin de fer. Nous autres, nous n'avons pas de locomotives à nous, et nous voyageons bien tout de même.

Puis, plus doucement, se rappelant les recommandations du médecin, elle ajouta :

— Vous feriez mieux de dormir, madame, plutôt que de vous tourmenter de tout cela ; si vous continuez à parler ainsi, vous vous rendrez malade... Voulez-vous boire ?

La jeune femme ne répondit pas, elle pleurait. Larmes puériles, gros chagrin de petit enfant.

La mère Norbin s'approcha du lit, fit boire la malade, redressa les oreillers, puis attendit qu'elle fût un peu calmée. Quand elle vit que les larmes s'arrêtaient et que la jeune figure redevenait souriante, elle demanda d'une voix toute différente, si différente que la petite maman s'étonna.

— Par rapport à l'enfant, dit-elle, M. le curé va passer tout à l'heure, faudrait bien savoir quel nom vous voulez lui donner.

Rieuse, son chagrin oublié, la jeune femme s'écria :

— Quel nom ? C'est vrai, je n'y avais pas encore pensé. On ne l'attendait que dans deux mois, cette demoiselle ; vous comprenez, j'avais bien autre chose dans la tête.

Non, la mère Norbin ne comprenait pas.

Quand on attend un enfant, peut-on penser à autre chose ?

Amusée, la jeune femme continuait :

— Eh bien, voyons, appelez-la comme vous voudrez, vous avez une fille, je pense, ajoutez-elle en montrant la photographie, comment s'appelle-t-elle ?

La femme Norbin crispa ses mains et s'appuya sur le haut du lit. C'était si dur d'entendre parler aussi légèrement de la chère petite morte.

Les lèvres tremblantes, d'une voix brisée, elle répondit :

— Son nom... son nom est Marie.

— Alors nous appellerons ma petite fille Marie; ce nom est un peu banal, mais tout de même joli. Et puis il sera un souvenir de sa naissance bizarre, car cette naissance, il faut l'avouer, ne manque pas d'originalité. Un accident d'auto, et une petite fille arrive quand on ne l'attendait pas.

Gaiement, voulant être aimable, elle demanda :

— Quel âge a votre fille ? Est-elle jolie ? Porte-t-elle la coiffe, comme vous ?... Je suis très désireuse de la connaître.

C'était trop ; la mère Norbin, cette fois, n'en pouvait plus...

Elle quitta le lit, elle avait peur de défaillir, et s'assit sur une chaise ; là, d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, elle répondit :

— Madame, ma fille est morte au printemps dernier ; elle avait dix-huit ans.

Dans ces paroles si simples il y avait tant

de douleur que la jeune femme s'émut. Elle était bonne et pitoyable. Gentiment, compatissante, elle croisa ses mains et les tendit vers la pauvre femme :

— Pardon, dit-elle, je ne savais pas.

Puis, troublée par ce chagrin qu'elle sentait si profond, si grand, elle ferma les yeux, comprenant que cette femme voulait pleurer, et qu'elle, l'étrangère, la gênait !

IV

Quinze jours après l'accident, un matin, de fort bonne heure, devant la maison de Jean Norbin, la carriole du père Mathieu s'arrêta.

Dans cette carriole, qui servait d'habitude aux travaux de la ferme, on avait mis un large fauteuil et une chaise de paille ; et bien que ce ne fût pas dimanche, le charretier avait fait toilette : blouse bleue toute propre, casquette des grands jours, et fouet neuf.

Il allait conduire la Parisienne de chez Jean Norbin à la gare d'Isigny, il fallait bien lui faire honneur.

La jeune femme s'en allait, malgré l'avis du médecin qui lui conseillait encore quelques jours de repos. Elle s'était levée hier pour la première fois et, ne se trouvant pas trop faible, ne voulant rien écouter, elle avait fixé son départ à ce matin.

Et dès la première heure, dans la chambre de la petite, elle s'habillait, tout en bavardant avec la mère Norbin.

Elle était contente de s'en aller, car elle allait retrouver le cher mari qui ne soupçonnait rien. Avec des Américains, ses compatriotes, depuis un mois il faisait une croisière sur les côtes de Bretagne, et croyait sa femme chez des amis. Ces jours-ci il devait arriver à Dieppe; la jeune épouse voulait l'y surprendre et se faisait une véritable joie de lui annoncer qu'il était père.

Enfant, gamine, rieuse, la petite Parisienne disait à la mère Norbin :

— Je pense avec joie à l'étonnement de mon mari, quand je lui annoncerai qu'il a une fille depuis quinze jours!... Il ne se doute de rien, vous savez... Ce qu'il va rire!

Ce qu'il va rire! Décidément, jamais la femme Norbin ne comprendrait ces gens-là; ils riaient donc de tout!

Sans s'arrêter, la jeune femme continuait son bavardage, parlant sans s'écouter, sans guère penser à ce qu'elle disait; passant d'un sujet à l'autre, gaie, contente de quitter cette maison où elle avait souffert, de reprendre son vol, de retourner vers le plaisir. Petit moineau parisien qu'un accident avait arrêté en route, et qui était tout joyeux de reprendre le chemin qui le conduisait vers les amis, les fêtes et les rires.

— Alors, madame Norbin, c'est bien convenu; cela ne vous ennuie pas trop, vous voulez bien garder bébé...

Elle poussa un très léger soupir, puis reprit:

— Puisque c'est l'ordre formel du médecin, et qu'il affirme que cette petite bonne femme ne supporterait pas un voyage, il faut l'écouter... Mais, tout de même, cela m'attriste un peu de la laisser ici... Je sais bien que vous la soignerez mieux que personne, et que pas une nounou ne lui donnerait les soins que vous lui donnez... Moi-même, je ne saurais pas... c'est si difficile... je n'ai jamais appris... et dès que vous me mettez cette petite poupée vivante dans les bras, j'ai si peur de la casser que je n'ose même pas l'embrasser... Enfin, un mois sera vite passé, et dans un mois, nous reviendrons chercher ma fille avec son papa, et vous verrez, madame Norbin, comme il est gentil son papa. Il est Américain d'origine, mais il n'habite jamais son pays, et tout le monde le prend pour un Parisien.

Prête, bien pâle encore, mais délicieusement jolie, la jeune maman s'approcha du berceau d'osier où reposait son enfant. Là, elle regarda ce long paquet d'étoffe où on n'apercevait qu'une petite figure grosse comme un poing.

Un peu émue, elle se pencha et embrassa le bébé.

— Petite fille, sois bien sage, dit-elle, n'ennuie personne ici.

Puis, subitement inquiète, très sérieuse, elle demanda :

— Croyez-vous qu'elle sera jolie ?

La mère Norbin prit l'enfant dans ses bras et la serrant très fort contre son cœur, l'adoptant, la faisant sienne, elle répondit d'un air de reproche :

— Ne la trouvez-vous pas tout plein mignonne déjà ?

La jeune femme éclata de rire.

— Ma foi non ! Regardez ce petit nez rouge, ce bonnet affreux qui lui cache toute la figure, ces mains maigres et longues ! Ah ! non, je ne la trouve pas jolie, ma fille, espérons qu'elle changera !

Gênée, sentant qu'elle allait froisser cette femme, mais pourtant, avant son départ, il fallait bien agiter cette question, elle ajouta :

— Madame Norbin, pour les frais que ma présence ici vous a occasionnés, pour tout ce que cette petite fille vous coûtera jusqu'à mon retour... il faudrait bien que vous me disiez, à peu près, ce que je dois vous envoyer. Je n'ai aucune idée de ces choses-là, je ne connais pas la valeur de l'argent.

La femme Norbin rougit et, très sévère, répondit :

— Ce que nous avons fait pour vous, madame, nous l'avons fait par devoir, ce que nous ferons pour votre enfant, nous le ferons avec tout notre cœur. Ces choses-là, voyez-vous, chez nous ça ne se paie pas.

Embarrassée, toute confuse, la jeune femme voulut discuter.

— Mais, madame Norbin, comprenez. Je ne puis pourtant pas accepter que vous nourrissez ma fille, un petit enfant coûte très cher. Tous les jours cette demoiselle-là boit déjà beaucoup de lait. Dans ces conditions, mon mari ne voudra pas, certainement, qu'elle reste ici le mois que le médecin exige.

La femme Norbin tressaillit en entendant ces paroles ; elle aimait déjà l'enfant de l'étrangère, qui s'appelait Marie. Pendant quinze jours, avec une tendresse d'aïeule, elle l'avait soignée et sans s'en douter, plus qu'elle ne voulait se l'avouer, elle s'était attachée à cette toute petite, qui était née dans la chambre de sa fille. Aussi, comme elle désirait garder encore quelques temps ce bébé qui la consolait, elle fit une concession.

— Eh bien, puisque vous le voulez, on vous enverra tous les mois la note du lait. Mais, maintenant, ne parlons plus de cela.

La jeune femme tendit sa main.

— Il est bien permis de vous remercier au moins, vous m'avez si bien soignée.

La mère Norbin fronça les sourcils, elle n'aimait pas les compliments.

— C'était tout naturel, répondit-elle, désagréable.

La Parisienne, quelques minutes, se tut. Elle réfléchissait, se demandant ce qu'elle pourrait bien dire pour faire plaisir à cette femme qui, pendant quinze jours et quinze nuits, l'avait soignée avec tant de dévouement.

Elle eut une idée charmante, comme ces âmes légères en ont souvent.

S'approchant du portrait de la jeune morte, qui n'avait plus de fleurs (cela faisait mal au bébé), très doucement, elle dit :

— Je sais faire de très jolies fleurs artificielles, dès que je serai chez moi, je ferai une gerbe de lis pour la grande Marie qui est au cimetière ; et vous les lui porterez de la part

d'une femme qui n'oubliera jamais ce que sa maman a été pour elle.

Cette fois, la Parisienne avait touché le cœur de la mère Norbin. Vivement, elle prit la main de la jeune femme et, la serrant très fort, d'une voix douce et tendre, elle répondit :

— Merci, madame, merci. J'accepte, puisque c'est pour elle.

Mais, honteuse de cette émotion qui en faisait une autre créature, elle reprit :

— Je crois que c'est l'heure de partir, si vous ne voulez pas manquer le train. Le cheval au père Mathieu n'est pas rapide.

Avec émotion, la jeune femme dit :

— Alors, il faut s'en aller.

Elle jeta un dernier regard vers le berceau où dormait son enfant.

— Adieu, petite fille, fit-elle, je viendrai bientôt te chercher. Puis ouvrant la porte, pas très solide, elle essaya de descendre l'escalier.

Mais immédiatement elle crut que tout dansait autour d'elle et, craignant de tomber, elle se cramponna à la rampe.

Désolée, elle se tourna vers la mère Norbin.

— Je ne peux pas marcher, s'écria-t-elle, les larmes aux yeux.

— Attendez un peu, je vais appeler le père, il vous portera.

Aussi vite qu'elle le pouvait la vieille femme descendit; mais ce ne fut pas le père qui monta.

Nicolas, le beau marin, l'ainé des Norbin, vint chercher la petite Parisienne, ses bras étaient bien plus solides !

La jeune femme s'étonna.

— Vous n'êtes donc pas parti en mer aujourd'hui ?

Surpris de la trouver si jolie, le marin détourna les yeux.

— Non, répondit-il, le *Saint-Jean* se repose; les hommes ont congé. Je voulais vous souhaiter bon voyage, moi aussi.

— C'est gentil ! Alors vous me conduirez jusqu'à Isigny ?

— Mais oui, ma chaise est dans la carriole, et le charretier du père Mathieu vous attend.

— En route alors, fit-elle gaiement.

Un peu troublé le beau marin s'approcha, en riant elle mit les deux bras autour de son cou pour lui faciliter la tâche. Sérieux et grave, il l'emporta.

Nicolas était doué d'une force peu commune, pour lui ce petit corps de femme n'était pas un poids; mais pourtant il descendit l'escalier très difficilement. A chaque marche il hésitait, et ses bras tremblaient légèrement.

— Je suis lourde, dit-elle, l'escalier est petit, ce n'est pas facile de me descendre ainsi.

Lui ne répondit pas.

Non, elle ne lui paraissait guère lourde la petite dame, mais elle était jolie, si jolie, qu'il n'en avait jamais vu une semblable. Et de la tenir ainsi dans ses bras, tout près de lui, cela le troublait infiniment.

Enfin en bas ils arrivèrent, et doucement, comme s'il portait un vase précieux, Nicolas déposa son fardeau. Mais elle se cramponna aux bras qui la soutenaient encore.

— Aidez-moi à monter dans la voiture, dit-elle, le médecin avait raison, je ne suis pas très solide.

Dans la carriole, assise sur le large fauteuil, se sentant mieux, elle regarda ceux qui l'entouraient. Pour tous elle eut un sourire et un mot aimable.

A Jean Norbin elle affirma qu'elle regrettait de quitter sa maison où l'on était si bien, à sa femme elle promit d'envoyer bientôt les lis, à Pierre, le dernier de la famille, celui qui travaillait pour devenir instituteur, elle enverrait des livres, de beaux livres, qui l'aideraient à devenir savant. En parlant ainsi, elle souriait et ce sourire, ces cheveux blonds mousseux, ces yeux clairs, faisaient la conquête de tous, et ceux qui l'entouraient étaient désolés de voir ce rayon de soleil quitter leur maison.

— Allons, faut s'en aller, dit le charretier en faisant claquer son fouet, le train ne nous attendra pas.

Au trot lent d'un cheval habitué aux gros travaux de ferme, la voiture partit. Nicolas, superbe avec ses habits du dimanche, s'assit sur la chaise, et, pour ne pas gêner la jolie dame, il se mit loin d'elle; mais en traversant le village, l'air conquérant, il se redressait, très fier de l'accompagner. D'un geste protecteur il saluait les femmes et les filles qui, sur le pas de la porte, guettaient depuis le matin le départ de la Parisienne.

Quand la voiture eut traversé le village et que, continuant son chemin, elle roula doucement sur la route qui conduisait à Isigny, le

marin osa regarder la jeune femme; celle-ci, curieuse, le regardait aussi. Il surprit ce regard attentif, et, un peu gêné, détourna les yeux.

Elle s'amusa de ce trouble qu'elle devina bien vite; elle était femme et très coquette, et comme la route était longue, qu'il y avait au moins dix minutes qu'elle ne parlait pas, charmante, elle lui demanda :

— Si on causait un peu, monsieur le marin, le chemin sera moins ennuyeux, voulez-vous ?

Cette fois Nicolas devint très rouge, et le beau matelot qui, d'habitude, était si hardi avec les filles de Grandcamp, baissa la tête et, timide, répondit :

— Je ne sais pas causer avec les dames; nous autres, on ne parle jamais qu'avec des hommes, des pêcheurs comme nous, et ce ne sont pas des choses qui vous intéresseraient.

Elle, très amusée de cet embarras, souriante, un peu provocante, reprit :

— Vous vous trompez. J'aime beaucoup la mer, et sur elle on ne m'a jamais rien raconté. La mer ! Le marin pouvait répondre.

Relevant la tête, les yeux au loin, n'osant plus regarder sa jolie compagne, — ces cheveux blonds, si légers, le grisaient un peu, — il reprit :

— La mer, vous l'aimez comme toutes les dames de Paris, un mois par an. Mais nous autres, les pêcheurs, nous l'aimons toute l'année, toute la vie. Et si dure qu'elle soit, si cruelle, car souvent elle nous prend les nôtres, nous l'aimons tout de même, nous l'aimons toujours.

En prononçant ces mots, vraie profession de foi, Nicolas avait élevé la voix, et ses yeux bruns brillants, sa figure heureuse faisaient comprendre, encore mieux que ses paroles, l'amour qu'il avait pour la mer.

Intéressée, la jeune femme demanda :

— Le métier est dur, pourtant ?

Regardant bien en face la jolie dame, le beau marin répondit :

— Oui, le métier est dur, mais on l'aime tout de même, c'est si beau, parfois... Quand la mer se fâche, et qu'il faut résister, on se sent un autre homme... A ce moment-là, voyez-vous, madame, on a tout autour de soi des camarades, des amis, des frères, qui sont prêts à obéir, prêts à défendre la barque qu'ils aiment, comme si elle leur appartenait. Les jours de tempête, il n'y a plus de patron, il n'y a que des courages qui luttent ensemble, et que des énergies qui veulent sauver le bateau.

Ces jours-là, quand on rentre au grand complet, la barque intacte et pleine de poisson, on est si fier, madame, que ça vous récompense de tout le mal qu'on a eu.

La jeune femme frissonna, ces images de tempête l'effrayaient.

— Et vous n'avez jamais peur, ces jours-là ?

Très simplement, le pêcheur demanda :

— Peur de quoi ?

— Mais peur de mourir. Au large cela doit être affreux, une tempête ! Sur ces petites barques, une vague a bien vite fait d'emporter un homme, et c'est la mort, la mort si loin de tout.

Du même ton tranquille, en homme habitué à penser souvent à cette fin-là, haussant les épaules, il répondit :

— Faut bien mourir un jour, et mourir là ou dans son lit, c'est tout pareil, allez.

La jeune femme se tut, étonnée de ce courage si simple. Ce marin ne ressemblait guère aux hommes qu'elle avait connus jusqu'ici.

Autour d'elle on ne parlait presque jamais de la mort, car chacun y pensait avec effroi. Les jeunes, comme à une chose très lointaine qu'ils n'étaient pas près de connaître; les vieux, avec l'espérance qu'ils vivraient plus longtemps qu'aucun de ceux qui les avaient précédés dans la vie.

La mort, pour elle, c'était la fin des rires, des plaisirs, c'était la fin de tout ce qui faisait sa joie. Elle n'y songeait jamais, elle avait vingt ans; est-ce qu'on meurt à cet âge?

Le cheval marchait au pas et la voiture longeait de grands prés où des bêtes paissaient. Le bruit de la carriole leur faisait parfois lever la tête, puis, sans bouger, elles la regardaient passer. Ce paysage tranquille, vu si lentement, était nouveau pour la petite Parisienne; elle n'avait jamais regardé la campagne que très vite, dans son automobile, et elle s'étonnait de trouver si jolie, cette chose si simple, des vaches paissant dans un pré.

Depuis plusieurs années pourtant elle voyageait; elle avait traversé bien des villes, admiré bien des points de vue, mais jamais elle n'avait ressenti cette émotion si douce, si tranquille, qui lui faisait regarder avec admi-

ration ce grand pré vert, qu'un admirable soleil faisait flamber.

Elle désira communiquer cette impression toute nouvelle à son compagnon de route. Sa main montra le paysage.

— Comme c'est joli? dit-elle.

— Oui, répondit le marin, mais ça ne vaut pas la mer.

Elle sourit, amusée.

— La mer, c'est votre seul amour.

Puis, curieuse, elle demanda :

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas?

— Pour bien des raisons.

— Si ce n'est pas indiscret, dites ces raisons?

Hésitant, le marin regarda la jeune femme.

Les hommes de la mer, habitués aux longs silences, ne sont pas bavards, ils n'aiment pas à parler d'eux. Ces hommes-là, pourtant, tout comme les autres, plus que les autres, caressent des rêves mais ces rêves, même aux femmes qu'ils aiment, ils ne les racontent pas... Aussi Nicolas était troublé par cette question que la Parisienne lui avait faite en riant.

Surprise par ce silence, ne comprenant pas ce qui se passait dans l'âme du marin, — on aime tant en général à parler de soi, — de nouveau, la jeune femme interrogea :

— Voyons, dites-moi donc ces graves raisons?

La question était accompagnée d'un sourire délicieux, le beau marin était vaincu.

Brusquement, un peu honteux de parler de son cœur à une étrangère, il dit :

— Voilà. Je ne me suis pas marié parce que je n'ai jamais rencontré une fille que je puisse aimer pour toujours. Je ne veux pas faire comme les camarades, prendre une fille, simplement parce qu'elle me plaît; je veux aimer celle qui sera ma promise, de toutes les forces de mon cœur... Je veux pouvoir chaque fois que je la quitterai penser, avec joie, au retour. Je veux, quand je suis la nuit au large, et que toutes les étoiles brillent au ciel, pouvoir songer à elle, et la trouver encore belle. Je veux qu'elle soit la plus jolie, la plus douce, la meilleure. Je veux tant de choses, voyez-vous, madame, que jusqu'à présent je n'ai jamais rencontré celle qui, j'espère, doit m'apporter le bonheur.

— Vous êtes sans doute très difficile; à Grandcamp, j'en suis certaine, il doit y avoir de jolies filles.

— Oui, mais je n'en aime aucune.

— Cela viendra, vous verrez, au moment où vous ne l'espérerez plus et, ajouta-t-elle moqueuse, ce ne sera peut-être pas la plus jolie, ni la meilleure.

Le marin détourna la tête et ne répondit pas; et comme le cheval s'était mis à trotter, que la carriole faisait beaucoup de bruit, la jeune femme, elle aussi, se tut. Fatiguée, elle ferma les yeux et Nicolas, les mains jointes, croyant qu'elle reposait, n'osait bouger et la regardait avec admiration.

Qu'elle était donc belle la jolie dame, et si petite, si mignonne, si blanche et si rose qu'elle ressemblait à l'enfant Jésus, qu'un grand pein-

tre avait peint dans la petite église d'Isigny.

La route s'achevait, dans quelques minutes on serait arrivé. Nicolas, en pensant au départ proche, avait le cœur qui se serrait. Il croyait le chemin plus long... Ce voyage dans la carriole du père Mathieu, comme longtemps il s'en souviendrait !

La voiture s'arrêta devant la gare, la jeune femme ouvrit les yeux.

Joyeuse, contente de quitter ce pays où elle avait failli mourir, elle s'écria :

— Enfin, nous voilà arrivés !

Enfin ! Le mot fit mal à Nicolas. La route lui avait semblé si courte à lui !

Elle, riieuse, tendit ses bras.

— Portez-moi jusqu'au train, dit-elle, ce voyage décidément m'a fatiguée.

Il se pencha, et prit dans ses bras le corps charmant et si léger.

Sans s'en rendre compte il serra un peu trop fort la jeune femme, et elle, étonnée de cette étreinte qui la gênait, n'osa plus regarder le beau marin.

C'était un homme, après tout, et dans la voiture, pour s'amuser, il fallait bien passer le temps, elle avait été un peu coquette ! Et elle se sentait une si petite chose dans les bras forts de ce grand gas.

Assise dans le compartiment elle se ressaisit, et se tourna vers Nicolas qui ne la quittait pas des yeux.

Elle aurait voulu lui dire quelque chose de gentil, autre chose que ce qu'elle avait dit à son père et à sa mère, mais elle ne savait pas,

et elle ne trouvait rien. Ce beau marin, maintenant, l'intimidait.

Le train siffla, il allait partir et pas un mot d'adieu n'avait été prononcé.

On ferma les portières; la jeune femme se leva, le train s'ébranla, elle s'en allait. Et Nicolas, impassible, tête nue, la regardait partir.

Alors la Parisienne se pencha, et en souriant, délicieusement jolie, sans réfléchir une seule minute, au beau marin qui restait à Isigny elle envoya un baiser, en criant :

— Merci, et à bientôt!

Lui, tressaillit violemment, et, le cœur gros, bien gros, quand le train fut disparu, quitta la gare.

La carriole l'attendait, il la renvoya. Il ne voulait pas refaire le chemin, en face du fauteuil vide. Non, il rentrerait à pied, tout doucement, en longeant les prés qu'elle avait trouvés jolis.

V

Quelques jours après le départ de la Parisienne, une merveilleuse gerbe de lis arriva à Grandcamp.

C'était un dimanche, Nicolas et sa mère la portèrent au cimetière, et elle fit l'admiration de tous ceux qui, ce dimanche-là, vinrent visiter leurs morts.

Puis une semaine passa, puis une autre, le

bébé tous les jours se fortifiait; enfin, un beau matin, le docteur déclara que maintenant, sans aucun danger, l'enfant pouvait supporter un voyage.

Cette bonne nouvelle attrista les Norbin. Ils aimaient cette enfant qui portait le même nom que la jeune morte, ils aimaient celle qui était née dans la chambre de la petite. Bien portant, le bébé allait les quitter, on le leur reprenait pour toujours. Jamais plus, dans la vieille maison, ils n'entendraient ses petits cris qui, depuis un mois, semblaient avoir ramené chez eux un peu de gaieté.

Occupée toute la journée par le bébé, la mère Norbin ne pleurait plus, près d'un berceau d'enfant les larmes n'osent couler. Le père, lui aussi, souvent regardait la toute petite fille, et, très fier, prétendait qu'elle ne souriait qu'à lui.

Dès qu'il rentrait, après avoir quitté ses grandes bottes, Nicolas venait sur la pointe des pieds contempler la petite Marinette, « la petiote » comme il l'appelait. Avec un sentiment fait de respect et d'amour, il s'agenouillait près d'elle, et sur ce petit visage encore informe, il cherchait à trouver une ressemblance avec sa maman.

Pierre, le dernier des Norbin, aimait aussi la petite fille, il l'aimait comme un beau joujou auquel on vous défend de toucher; mais il espérait qu'un jour ce beau joujou marcherait, parlerait, deviendrait une petite sœur.

Donc, chacun des Norbin, d'une manière différente, s'était attaché à cette enfant née chez eux, et l'idée de départ, de séparation les

peinait. Aussi, quand une dépêche arriva annonçant pour le lendemain la venue de la jeune maman, personne ne dit rien, mais chacun s'en alla de son côté, pensant avec tristesse que bientôt la toute petite ne serait plus là.

Le lendemain arriva vite ; ce jour-là le *Saint-Jean* ne sortit pas, Nicolas voulait dire adieu à la petite Marie, Nicolas voulait revoir la jolie dame.

Prêt de grand matin, devant la maison, sur la route, il guettait l'arrivée des voitures venant d'Isigny ; il guettait avec impatience, désirant et craignant le retour de la Parisienne. Il se sentait si timide qu'il se demandait s'il oserait l'aborder, s'il oserait lui parler... Pourtant il le voulait, puisque c'était la dernière fois qu'il la verrait. Ce soir, sans doute, toutes les deux partiraient et jamais, jamais il ne reverrait ni la mère ni l'enfant. De cela il en était sûr... Alors, c'était pour la vie qu'on allait se dire adieu...

Les cheveux blonds si légers, les yeux bleus si purs, le sourire si prenant... tout allait disparaître, s'enfuir, s'envoler... pour toujours... toujours... Le rêve était fini.

Le petit tramway d'intérêt local qui fait le trajet entre Isigny et Grandcamp arriva ; il passa devant la maison des Norbin.

Nicolas regarda à peine les voyageurs, convaincu que celle qu'il attendait viendrait en automobile ou en voiture.

Quelques minutes après l'arrivée du tramway, à sa grande stupéfaction, il vit venir vers

lui, portant un tout petit sac, la jeune femme.

C'était elle, toujours aussi charmante, toujours aussi jolie. C'était elle... qu'allait-elle lui dire? Quel serait son premier geste, son premier mot?

N'appelant personne, recueilli comme lorsqu'il entrait dans une église, avec respect, il contemplait la jolie figure qui, de loin, lui souriait.

Tout de suite elle l'avait reconnu, et comme elle avait gardé un très bon souvenir du beau marin, gentiment, de sa main qui était libre, elle lui faisait un signe affectueux. Lui comprit que ce geste lui disait de venir, et lentement il obéit.

Quand il fut arrivé près d'elle, il se découvrit, et osa à peine serrer la main qu'elle lui tendait.

— Bonjour, dit la jeune femme en souriant, tout le monde va bien ici? Et ma petite fille est superbe, paraît-il. Votre maman m'a écrit qu'elle était en train de devenir un beau bébé. C'est grâce à elle, grâce à ses bons soins. Marie lui devra un peu la vie, nous tâcherons qu'elle ne l'oublie pas.

A côté d'elle Nicolas se mit à marcher, balbutiant quelques mots, n'osant lui demander si, toute la journée, elle resterait avec eux. Il avait peur que le train suivant n'emportât la mère et l'enfant, il avait peur de voir disparaître la jolie vision.

Comme ils allaient entrer dans la maison, sur le seuil de la porte elle s'arrêta, et, regardant la mer qui sous un ciel gris et sombre pa-

raissait verte, elle dit en frissonnant un peu :

— Tout est triste aujourd'hui ! Vous rappelez-vous le radieux soleil du matin de mon départ, comme il faisait bon, tout me semblait beau, j'étais heureuse ! La mer, les prés, le ciel rayonnaient, tout paraissait rire... Aujourd'hui, on dirait que tout pleure.

Nicolas baissa la tête sans répondre, il n'osait pas dire, ne sachant comment s'exprimer, que son cœur était, comme la mer, le ciel, sans soleil, sans joie, puisqu'elle allait repartir pour toujours

La Parisienne soupira tristement, puis entra dans la maison, suivie de Nicolas.

Les Norbin se trouvaient dans la salle à manger ; le père lisait, la mère travaillait à côté du berceau où reposait l'enfant.

Avec bruit la porte fut ouverte ; ensemble les deux vieux se levèrent, les sourcils froncés, la mine rébarbative, prêts à tancer fortement ce visiteur bruyant qui ne respectait pas le sommeil de la petiote.

Quand ils aperçurent la jeune femme, leurs visages changèrent d'expression, une immense tristesse les envahit.

Lentement, le père enleva sa casquette et fit quelques pas, la mère posa sur la table la petite brassière qu'elle était en train de tricoter, et timidement avança une chaise. Gentille, ne s'apercevant pas de l'émotion des vieux, la jeune femme leur tendait ses mains.

— Bonjour, bonjour, disait-elle, que je suis heureuse de vous revoir !

Puis, vivement, elle s'approcha du berceau,

écarta les rideaux de grosse mousseline blanche et, s'agenouillant près de son enfant, longuement elle regarda le bébé en lui disant tout bas : « Ma petite fille, ma toute petite fille. »

Respectueux de cette émotion, les Norbin se tassaient, mais ils avaient des larmes plein les yeux. L'heure allait venir, l'heure cruelle du départ !

Au bout de quelques instants la jeune femme se releva, et, se tournant vers la mère Norbin, elle lui dit avec beaucoup d'affection :

— Comme vous l'avez bien soignée, je ne l'aurais jamais reconnue. Comment vous dire merci ?

La vieille femme, tristement, répondit :

— Ne me remerciez pas... C'est vrai, je l'ai soignée comme si elle était mienne... mais c'est parce que je l'aime tout plein, votre petite fille, madame.

Ne pouvant plus se contenir, les larmes coulèrent le long de son visage.

Alors la jeune femme s'étonna, et timidement, craignant d'être indiscreète, tout bas elle demanda :

— Pourquoi pleurez-vous ?

Elle ne put répondre. Le père Norbin expliqua avec émotion.

— C'est rapport à la pètiote.

Et comme la jeune femme ne comprenait pas encore, Nicolas ajouta :

— Depuis deux mois, depuis que l'enfant est là, la mère s'imaginait avoir retrouvé sa fille... Alors, puisqu'elle va partir, puisque vous allez l'emmener et qu'on ne la reverra

peut-être jamais, le cœur de la mère ne sait pas cacher son chagrin... Comprenez-vous, madame?

La jeune femme eut un triste sourire; s'approchant de la mère Norbin elle lui prit les mains, la força à s'asseoir, se mit à côté d'elle et dit:

— Ne pleurez plus, je vous en prie, et causons... Je ne viens pas chercher ma petite fille, au contraire, je viens vous demander si vous voulez bien la garder encore quelque temps.

— La garder! La femme Norbin n'entendit que cela. Instantanément ses larmes séchèrent, ses lèvres fanées essayèrent de sourire.

— Si je veux, s'écria-t-elle. Oh! madame, mais c'est la joie, c'est le paradis, c'est le bonheur que vous nous laissez.

Le cœur gros, la petite maman reprit:

— C'est le chagrin pour moi, c'est dur de la quitter... Je m'en vais si loin... si loin... pour deux ans au moins en Amérique... Une catastrophe arrivée là-bas, presque toute la mine brûlée... notre fortune terriblement compromise... Mon mari, tout de suite, a dû partir... Moi, je vais le rejoindre, je pars demain... C'est un pays sauvage où l'on ignore le confortable, où l'hiver est atroce et l'été effroyable. On ne peut songer à y emmener un jeune enfant, le médecin de Paris m'a dit que ce serait, pour elle, la mort certaine. La laisser à qui? je ne savais pas. Les parents de mon mari sont tous en Amérique et, de mon côté, je n'ai que des cousines très âgées, qui, ne pouvant s'occuper de ma fille, la confieraient à des domes-

tique ; cela, je ne l'ai pas voulu... Alors j'ai pensé à vous, à vous qui avez été si bons pour moi, et je me suis dit que vous voudriez peut-être bien garder ma petite fille, le temps que je passerai là-bas... J'ai beaucoup de chagrin de la laisser... La seule chose qui puisse me consoler, c'est de la laisser ici, où elle est née, près de vous.

A vous tous je la recommande, remplacez-moi près d'elle, et Dieu veuille qu'elle soit heureuse. Voilà pourquoi je suis venue. Maintenant je vais reprendre le tramway qui va partir tout à l'heure, ce soir on m'attend à Cherbourg. Je vais m'en aller toute seule, encore une fois... Comme c'est triste !

Les vieux Norbin étaient émus, certes, le chagrin de la petite maman les touchait, mais il y avait en eux une telle joie que, pour consoler, ils étaient maladroits.

La mère pourtant essaya :

— Pauvre madame, dit-elle, on la soignera bien votre petite fille, et quand vous reviendrez, vous verrez quelle grosse bonne femme vous retrouverez. Soyez tranquille, ne vous tourmentez pas, on l'aimera tant qu'on pourra.

— Je sais bien, fit la jeune femme, aussi je vais m'en aller sans trop de chagrin.

En disant cela elle se leva ; la mère Norbin comprit que l'heure du départ était venue, alors elle prit le bébé dans ses bras et le tendit à sa maman.

Celle-ci, maladroite, serra de toutes ses forces son enfant contre son cœur ; un gros sanglot souleva sa jeune poitrine et, douce-

ment elle reposa sa fille dans son berceau.

— Adieu, dit-elle en pleurant, ne bougez pas, restez tous là, près de mon enfant; je veux emporter cette vision... je veux me souvenir, quand je serai loin, que trois grands cœurs la protègent.

Et comme Nicolas faisait quelques pas, voulant la suivre, elle ajouta:

— Non, laissez-moi partir seule, ce sera mieux; restez là, près d'elle. A vous aussi, Nicolas, je confie ma petite fille.

Lentement, à reculons, la jeune femme s'en allait, regardant avec des yeux désespérés le groupe que formaient les Norbin entourant son enfant.

Quand elle fut sur le seuil de la porte, elle eut un cri déchirant, ses mains se tendirent vers le berceau, puis brusquement elle se retourna et disparut. Nicolas voulut s'élancer pour la rejoindre, le père Norbin le retint.

— Laisse-la, dit-il, il y a des douleurs où l'on a besoin d'être seul; tu gênerais son chagrin.

VI

Tout doucement, la petite Marie a grandi; le bébé chétif et malingre, condamné par le docteur, est devenu une belle fillette pleine de vie.

Elle a les cheveux blonds de sa mère, ses

yeux bleus si câlins, et le rire charmant et léger qui a pris pour toujours le cœur du grand Nicolas.

Maintenant Marie avait six ans passés, et sa maman n'était pas encore revenue d'Amérique; ses lettres toujours annonçaient son retour, mais les semaines, les mois, les ans passaient, et elle ne revenait pas. Marie ne s'en inquiétait guère. Cette maman dont on lui parlait, elle ne la connaissait pas; ses caresses et ses baisers ne lui avaient jamais manqué, car dans la vieille maison, chacun s'efforçait de remplacer l'absente.

Aimée, choyée, comme une petite reine, l'enfant adorait les deux vieux visages qu'elle voyait si souvent penchés au-dessus de son petit lit. C'était toujours vers la mère Norbin que ses bras se tendaient, c'était vers elle qu'elle allait pour être consolée.

Pourtant, quelquefois, elle pensait à la jolie maman qui était là-bas, en Amérique, un pays que Pierre lui montrait sur la carte; elle y pensait comme les enfants pensent à une belle histoire qu'une vieille grand'mère un jour leur a contée, histoire qu'ils aiment tout particulièrement, mais qu'ils devinent inventée pour leur faire plaisir.

Pas une photographie, pas un souvenir de la vraie maman; alors, ce n'était pas possible qu'une toute petite aimât une dame dont on lui parlait toujours avec un tel respect, qu'elle sentait bien que cette dame-là ne ressemblait pas à ceux qu'elle chérissait.

Le dimanche, quand le grand Nicolas l'em-

menait se promener sur le Perret, longuement il lui parlait de la jolie maman. Sa toute petite main, blottie dans celle du grand matelot, très raisonnable, la fillette écoutait. Depuis longtemps elle avait compris que c'était la conversation préférée du beau marin, et pour lui faire plaisir, toujours elle le questionnait :

— Alors, dis, Colas, la vraie maman a des cheveux blonds comme moi et des yeux tout pareils ?

Avec respect, très doucement, comme s'il faisait une prière, le marin répondait :

— Oui, elle a des cheveux blonds comme toi et des yeux bleus, si bleus que je n'en ai jamais vu de semblables... Parfois, pourtant, dans le ciel, j'ai retrouvé leur couleur. Quand je suis sur la mer par un beau temps et que le soleil brille tout autour de nous, tout à coup, je regarde là-haut, et tout là-haut c'est le même bleu, petite, que les yeux de ta maman.

Un jour, après une longue conversation, naïve, l'enfant demanda :

— Tu l'aimais bien maman, dis, Colas ?

Le marin se troubla et se tut, ne sachant guère que répondre. Mais Marie attendait, répétait sa question.

Serrant un peu plus fort la gentille main, il reprit très bas :

— Nous l'aimions tous, petiote, comme nous t'aimons.

Ce jour-là, la fin de la promenade fut silencieuse ; le grand Nicolas ne parla plus à l'enfant.

VII

Les années passèrent vite, la petite Marie se transformait, bientôt elle serait une jeune fille, et toujours elle était à Grandcamp; de sa maman on recevait peu de nouvelles.

Un soir, un beau soir de juin, une lettre arriva. Elle était bordée de noir, et venait d'Amérique.

Le vieux Norbin, présentant une mauvaise nouvelle, appela ses fils, et tous trois, loin des yeux de Marie, lurent cette missive qui arrivait de Chicago.

Quand ils retournèrent près de l'enfant, leurs visages étaient si graves, que la petite fille n'osa les interroger. Mais, ce soir-là, ils l'embrassèrent tous si affectueusement, qu'elle comprit bien qu'un grand chagrin allait lui arriver.

Aussi, le lendemain matin, elle ne fut nullement surprise, quand la vieille mère Norbin entra dans sa chambre portant une robe noire.

— Ma petite, dit-elle, ta jolie maman est partie chez le Bon Dieu; il faut prier, prier beaucoup pour elle... Mais ta vieille maman te reste, et elle t'aimera pour deux maintenant.

Ce fut tout. Jamais la mère Norbin ne faisait de longs discours; mais le baiser qu'elle

donna à Marie fut si tendre, que le cœur de l'enfant éclata.

— Pauvre jolie maman, fit-elle, c'est bien sûr qu'elle est morte... J'aurais tant voulu la connaître!

Elle pleura doucement, sans désespoir. Elle n'avait jamais cru vraie l'histoire de sa maman qu'on lui contait si souvent!

Autour de l'enfant orpheline, les affections devinrent plus enveloppantes; les vieux ne vivaient plus que pour elle, pour lui éviter une larme, un chagrin, ils étaient prêts à tout.

Nicolas, le beau marin, toujours célibataire, l'aimait comme un père aime son enfant et, avec le respect que les marins ont pour les choses saintes, il vénérât cette petite âme blanche.

Pierre, l'instituteur, l'aimait comme un maître aime une élève qui lui fait honneur; il la chérissait d'abord pour son intelligence vive, et aussi pour la joie que sa présence mettait dans la vieille maison.

Entourée de toutes ces tendresses, la petite Marie se consola bien vite de la mort de sa maman, qu'elle n'avait jamais connue.

Seulement, depuis ce jour-là, les rêves de la fillette ne furent plus les mêmes; lorsqu'elle songea à l'avenir, au mariage, son imagination n'entrevit plus pour mari un Parisien, comme il en venait l'été à Grandcamp. Non, puisque sa maman n'était pas venue la chercher, il faudrait bien qu'elle épousât un marin...

Mais, voilà, elle était une « demoiselle » et

les manières rudes et brusques des pêcheurs l'épouvantaient.

Tous n'étaient pas comme Nicolas, tous n'avaient pas vécu quinze ans près d'une petite fille qui pleurait, quand on lui parlait trop fort.

Alors... alors... l'enfant qu'elle était encore ne savait pas, mais l'avenir ne l'effrayait guère. Elle était jolie, on l'aimait, elle avait toute la vie devant elle, et les histoires les plus merveilleuses, les contes bleus les plus enchanteurs emplissaient ses rêves.

• Pour elle la vie serait belle, serait douce sûrement, elle croyait au bonheur !

A dix-huit ans, Marie était ravissante, et le grand Nicolas, — qu'on n'appelait plus le beau gas, il approchait de la cinquantaine, — en la regardant, pouvait croire que la jolie Parisienne vivait encore.

Marie avait tout de sa mère: les cheveux blonds, les yeux bleus, la taille mince; seulement, élevée au grand air du large, la peau était moins blanche et elle paraissait plus robuste.

Les deux vieux Norbin, courbés par l'âge, s'acheminaient doucement vers la tombe; mais la mère en avait peur. Elle craignait la mort, non pour elle, la chère vieille, mais pour la petite. Cette mort ferait Marie une seconde fois orpheline, et la laisserait toute seule, avec des hommes, dans la vieille maison. Ce serait bien triste pour l'enfant... Afin d'éviter cela, il fallait marier la jeune fille; et puisque, jusqu'à présent, elle avait remplacé la mère, puis-

que du père, on était sans nouvelles, les deux vieux, avant de s'en aller, devaient achever leur tâche: il fallait marier Marie.

Et un jour que le père Jean fumait sa pipe, tranquillement assis devant sa porte, la vieille vint s'asseoir près de lui et parla:

— Jean, tu sais, ce n'est pas pour te faire de la peine, ce que je vais te dire, mais faut penser que peut-être on n'a plus longtemps à vivre.

Bourru, sa pipe entre les dents, sans regarder sa femme, le vieux répondit:

— Alors...

— Alors, il faut penser à la petite; il faut la marier avant de partir.

Jean Norbin tressaillit. Marie s'en allant, quittant la maison, c'était la joie, la gaieté, le rayon de soleil qui réchauffait son vieux cœur. Il se retourna et regarda au loin.

Il faisait beau, les enfants se promenaient; Marie avait voulu aller sur mer et les deux fils l'accompagnaient. Ils allaient rentrer tout à l'heure; elle, toute décoiffée, rose, rieuse, ravie de sa promenade; ils dîneraient ensemble autour de la table ronde, et ce serait des histoires folles, des taquineries gentilles qui égayeraient le repas. Marie était un oiseau qui chantait toujours !

Perdre la jeune fille, donner tous ces trésors à un inconnu; non, ce n'était pas possible.

Mais la vieille insistait. De sa voix chevrotante, elle redisait:

— Il faut marier la petite, tu entends, Jean, c'est le devoir.

Le père Norbin s'impatienta. Le devoir!... le devoir!... il savait bien quel était son devoir; il n'avait pas besoin qu'on le lui dît ainsi.

Au mariage de la petite il y avait déjà pensé, mais comme à une chose très lointaine et qui n'arriverait jamais; et voilà justement qu'aujourd'hui, où il faisait si beau, où la mer était merveilleusement belle, où malgré son grand âge il se sentait heureux, brutalement on touchait à son bonheur.

— Jean, il faut marier la petite.

Furieux, se levant brusquement, très en colère, le vieux s'approcha de sa femme, et la regardant peu tendrement, il répondit:

— Faut la marier, c'est convenu... pas la peine de le rabâcher tant de fois. Mais le mari, l'as-tu?

Elle ne se laissa pas intimider, cette violence ne l'effrayait pas.

— Non, dit-elle, et c'est pour t'en causer que je suis là.

La figure du vieux s'adoucit, il respira; le malheur n'était pas si proche qu'il croyait.

Il s'assit de nouveau et très calme, cette fois, il parla:

— Moi, je ne connais personne, et puis Marie est une demoiselle; elle ne peut pas épouser un gas d'ici!

— Alors? demanda la mère Norbin.

— Alors, moi, je ne sais pas, que veux-tu que je te dise!

La vieille se leva; elle avait compris. De son

mari, pour l'enfant tant chérie, elle ne devait attendre aucun secours.

Le vieillard l'aimait pour lui, pour sa satisfaction personnelle, son amour était égoïste. Presque tous les hommes aiment ainsi!

Sans rien dire, — elle avait l'habitude de ne pas prononcer de paroles inutiles, — elle se leva et rentra dans la maison. Elle parlerait à Nicolas, elle était sûre du cœur de son fils, lui la comprendrait.

IX

Peu de jours après la conversation qu'elle avait eue avec son mari, un après-midi, la mère Norbin, très pensive, tricotait dans la salle à manger; assise à côté d'elle, Marie brodait. La fenêtre était grande ouverte et la jeune fille levait souvent les yeux pour regarder la mer. Loin, très loin, on apercevait les barques qui attendaient au large, pour rentrer, l'heure de la marée.

Tout à coup, joyeuse, Marie s'écria:

— Ah! voilà le *Saint-Jean*, je le reconnais.

Levant ses lunettes afin de mieux voir, la vieille femme regarda aussi.

— Où donc, petite?

— Là-bas, tout là-bas, ce petit point noir à l'horizon, c'est lui.

— Tu en es sûre... Mais comment, si loin, peux-tu le reconnaître?

— Je ne sais pas. J'aime tant le bateau que, dès que je l'aperçois, mon cœur se met à battre si fort qu'il me fait mal. Tiens, regarde si je ne dis pas la vérité.

Prenant la main toute ridée de la mère Norbin, la jeune fille l'appuya sur sa jeune poitrine.

C'était vrai, son cœur battait très fort. La vieille femme s'étonna.

— C'est drôle, dit-elle; mais, se souvenant, elle ajouta: J'étais comme toi, autrefois; quand j'apercevais le *Saint-Jean*, souvent le bonheur me faisait pleurer. Mon promis, le vieux père Jean, commandait l'équipage; je l'aimais tant et j'en étais si fière! mais toi, petite, tu n'as pas de promis sur ce bateau.

Marie devint toute rose.

— C'est vrai, maman Norbin, mais Nicolas, mon grand frère, commande le bateau, j'en suis fière aussi.

Baissant les yeux, très chaste, après un court silence, elle dit encore :

— Pierre est avec eux aujourd'hui.

La vieille, surprise, laissa tomber son tricot, et comme pour regarder le bateau, voulant bien voir, elle ôta ses lunettes. Toute tremblante, très émue, attentivement, elle examina la jeune fille.

Le cœur de Marie s'éveillerait-il, et serait-ce Pierre l'élu?

Ce grand bonheur entrevu fit tressaillir la mère. Son fils et la petite mariés ensemble, vivant là, près d'elle, étant là pour lui fermer les yeux!

Mais non, il ne fallait pas penser à ce mariage; elle se trompait peut-être.

Elle remit ses lunettes bien droites sur son nez, reprit son tricot, et, silencieuse, travailla.

Les barques, tout doucement, avançaient; Marie avait laissé son ouvrage, et, souriante, regardait.

— Tu vois que je ne m'étais pas trompée. Voilà le *Saint-Jean*; comme il se balance joliment! Il est bien le plus beau de tous... Ah! on cargue les voiles, ils vont rentrer maintenant.

Vite, elle se leva, et, joyeuse, demanda :

— Je vais au-devant d'eux; viens-tu avec moi?

— Non, petite, mes pauvres jambes ne te suivraient pas, et puis ils aiment mieux voir ta jolie frimousse que le visage tout ridé de leur vieille maman.

Ces dernières paroles étaient prononcées si tristement, que Marie revint sur ses pas, et, passant ses bras autour du cou de celle qui parlait ainsi, très câline, elle l'interrogea :

— Tu n'es pas jalouse, au moins, que tes fils m'aient tant?

Une larme coula sur le visage ridé que Marie embrassait.

— Petite, n'es-tu pas un peu ma fille aussi?

— C'est vrai, s'écria gaiement Marie, je suis sottte, est-on jamais jalouse de ses enfants? A tout à l'heure, maman chérie.

Rieuse, elle s'en alla, et longtemps celle qui restait au logis la suivit des yeux.

Pendant son absence, la vieille rêva et ses

rêves, un peu fous, mais très doux, amenèrent plusieurs fois des sourires sur ses lèvres...

Les trois enfants, comme les parents disaient encore, revinrent tard pour dîner; Marie ayant voulu assister à la vente du poisson, ils rentrèrent au moment où le soleil se couchait.

Fatigué, la pêche était superbe, mais la journée avait été dure, Nicolas marchait le premier tenant à la main une belle paire de soles que la petiote avait désirées. Pierre et Marie le suivaient très lentement, ne se pressant guère. Ils se disaient des choses banales, des choses que tout le monde pouvait entendre, qui n'avaient rien de mystérieux, et pourtant ils étaient heureux, très heureux. Leur joie venait de ce qu'ils marchaient l'un près de l'autre, et que souvent leurs regards se rencontraient.

Gentiment, Marie taquinait.

— Eh bien, monsieur l'instituteur, cette pêche ne vous a pas trop fatigué? Hein, cela te change un peu de la table de multiplication que tu apprends, par la force, aux pauvres petits paysans.

Et lui, amusé, répondait :

— Oui, cela me change très agréablement, car mes petits paysans ont la tête plus dure que la belle demoiselle qui fut ma première élève.

— C'est vrai, tu as été mon maître, et pendant plusieurs années je t'ai obéi.

— Oh! obéi, c'est beaucoup dire. Tu te fâchais si drôlement, surtout quand je voulais

t'empêcher de parler patois, que, souvent, pour ne pas rire, il me fallait tousser. Te souviens-tu de ces toux fréquentes, Marinette?

— Oui, monsieur le professeur.

Près de la maison, au moment de rentrer, la jeune fille s'arrêta, l'heure était si douce! Elle se tourna vers la mer, et, sérieuse, recueillie, dit à son compagnon:

— Des soirées pareilles ne devraient pas s'achever. Pierre, regarde, tout s'apaise, tout est calme, comme c'est beau!

Le jeune homme regarda et, silencieux, admira, comprenant qu'il ne fallait prononcer aucun mot; la moindre chose eût troublé l'émotion, très pure, de la jeune fille.

Une étrange poésie se dégageait de ce soir de juillet. Le soleil se couchait derrière des nuages très gris, mettant dans le ciel des taches d'or. L'eau était lumineuse, opalisée par place, et les barques mouillées au large, habillées encore de leurs grandes voiles grises, avaient l'air d'oiseaux qu'un caprice avait momentanément arrêtés.

Bien qu'elle fût habituée aux horizons admirables, Marie se sentait ce soir particulièrement émue. Pourquoi, elle ne se l'expliquait pas, mais elle était heureuse, heureuse infiniment; et ce bonheur était si grand, qu'il amena des larmes dans ses jolis yeux bleus.

Très simplement, avec une grande franchise, comme elle faisait toute chose, elle se rapprocha de Pierre.

— Tu ne croirais pas, dit-elle, que ce coucher de soleil me fait pleurer.

Immédiatement le jeune homme s'inquiéta :

— Marie, c'est vrai, tu pleures !

Tournant vers lui ses yeux pleins de larmes, mais ayant sur les lèvres un délicieux sourire, elle répondit :

— Oui, mais c'est de bonheur.

S'éloignant un peu du jeune homme, rougissante, toute confuse, elle ajouta :

— Je vous aime tant... tous les quatre.

Cela dit, vite elle disparut dans la vieille maison, laissant Pierre très ému...

Était-ce possible, Marie l'aimait-elle ? l'aimait-elle d'amour ? Est-ce cela qu'elle avait voulu dire ?

Mais non, il était fou, il se trompait. Marie, d'abord, le lui avait bien fait comprendre ; elle les aimait, tous les quatre, de la même façon...

Allons, il fallait oublier la douce émotion que ces mots, prononcés si gentiment, avaient éveillée en lui.

Marie, la demoiselle, n'était pas pour Pierre, le fils de Jean Norbin.

Lui, simple enfant de pêcheur, un peu plus savant que les autres, ne devait pas lever les yeux vers ce radieux printemps. Non, il fallait aimer Marie simplement comme un frère, prêt à tout pour lui éviter une larme.

X

Un jour d'août radieux, un jour où la mer était belle et la brise propice pour la pêche, à Grandcamp, tous les bateaux étaient sortis; seul, mouillé au large, le *Saint-Jean*, sans voiles, avait l'air abandonné.

Le grand Nicolas n'avait pas pris la mer. Le grand Nicolas, si rude, si vaillant, qui, par tous les temps, courageux, intrépide, partait sur son bateau, donnant à tous l'exemple; le grand Nicolas qui, un soir de tempête, avait sauvé deux équipages, sans penser une seule minute qu'à chaque instant la mort pouvait le prendre; le grand Nicolas qu'on n'avait jamais vu pleurer, pleurait aujourd'hui comme un enfant; et sans force, sans courage, ne se sentant pas l'énergie nécessaire pour travailler, il avait donné congé à tous les matelots du *Saint-Jean*.

Les hommes, connaissant le chagrin du patron, ne s'étaient pas réjouis de cette aubaine inespérée; chacun à sa manière partageait la peine du grand Nicolas.

Marie, la demoiselle, la petiote, s'en allait.

Au retour, on ne verrait plus ses yeux clairs, ses cheveux blonds; on n'entendrait plus son rire.

C'était pourtant bien gentil, quand ils rentraient las de quarante-huit heures en mer,

d'apercevoir la petite forme svelte qui, sur l'épi, les attendait.

Comme ils oubliaient vite leur fatigue quand la jeune fille, de sa voix claire et bien timbrée, s'écriait : « Ah ! les beaux poissons ! Aujourd'hui, comme tous les jours, les matelots du *Saint-Jean* ont été les plus habiles. »

Avec quelle fierté ils s'empressaient de lui montrer les belles pièces, heureux de son approbation.

La nuit, quand la mer était mauvaise et que le vent soufflait fort, annonçant le danger proche, souvent les marins du *Saint-Jean* pensaient à Marie, la demoiselle.

Ils y pensaient pieusement, respectueusement, confondant l'amour qu'ils avaient pour l'enfant avec l'amour qu'ils avaient pour la Vierge ; et quand la barque était secouée par les grosses lames, et qu'ils ne se sentaient plus maîtres du *Saint-Jean*, tout en manœuvrant, ils balbutiaient une prière à Marie, et, similitude de nom, en priant, c'était toujours à la demoiselle qu'ils pensaient.

Et la demoiselle partait, et le grand Nicolas se cachait pour pleurer !

Depuis ce matin, dans la pièce où on rangeait les cordages et les filets, assis sur un tas de sacs, sa pipe éteinte, consterné, il était là, se demandant si c'était possible, si c'était vrai que l'enfant partait, l'enfant de la jolie maman, sa petiote !

Dix-huit ans auparavant la Parisienne, sans s'en douter, en riant presque, lui avait pris le cœur ; et le grand Nicolas n'avait jamais pu

oublier la vision radieuse, le sourire enchanteur, et le baiser charmant qu'une petite main lui avait envoyé.

Fidèle à ce souvenir, il ne s'était pas marié, entourant la petite Marie de tendresse. Cette enfant qu'il aimait passionnément le consolait d'un amour sans espoir. Pour elle, pour entendre toujours son joli rire, il s'était déshabitué de ses rudes manières; à trente ans passés il était devenu un autre homme. Le beau matelot qui aimait tant, le dimanche, à taquiner les filles, ne les avait plus regardées. Il passait ses jours de congé près d'un berceau, s'amusant de la toute petite fille, comme si elle était sienne.

Puis, plus tard, l'enfant bavarde, rieuse, l'avait accaparé. Le grand Nicolas, c'était son bien, sa chose, il ne fallait pas y toucher. Mieux que personne il savait construire les bateaux, ses histoires étaient les plus jolies; et quand quelquefois, le soir, le marin parlait d'aller retrouver des camarades, Marie, exigeante, un peu despote, ne lui permettait de partir que quand il l'avait endormie, en lui chantant des complaintes dont elle raffolait.

Et les jours, les années avaient passé, Nicolas n'était plus le beau matelot. Les filles ne le regardaient guère maintenant; de cela, il n'en avait souci.

Il était si fier, le dimanche, quand il partait à la messe, accompagnant la petite. Est-ce qu'aucune des Grandcampaises pouvait lui être comparée?

Non, pas une n'avait ces cheveux blonds,

couleur d'épis mûrs, pas une n'avait dans les yeux un coin du ciel... Laquelle possédait cette taille mince? laquelle avait ces mains d'enfant? Non, personne vraiment ne lui ressemblait.

Et sans tristesse, sans rancune pour la jolie maman qui lui faisait sa jeunesse solitaire, le marin avait vieilli à côté de la fillette qui poussait.

Il l'aimait plus qu'un père aime sa fille; il l'aimait avec une tendresse d'aïeul; il l'aimait avec une jalousie d'amant; il l'aimait enfin, parce qu'elle lui représentait, à elle seule, le rêve de toute sa vie.

Et tout cela, tout cela, aujourd'hui c'était fini, Marie partait, et le marin sanglotait.

Hier, quand il était rentré de la pêche, il n'avait pas aperçu sur l'épi la petite silhouette mince; pourtant il faisait beau. Pressentant un malheur, subitement inquiet, laissant les hommes faire la vente du poisson, comme un fou, il s'était précipité vers la maison.

Dans la salle à manger il avait trouvé les pauvres vieux, la figure bouleversée, tremblants de tous leurs membres, et essayant de consoler la jeune fille qui pleurait.

Brutal, Nicolas avait écarté les parents et, prenant Marie dans ses bras, presque en colère, il avait demandé:

— Qu'as-tu? pourquoi pleures-tu ainsi?

Et la jeune fille, se blottissant contre lui, n'avait pas pu répondre, son cœur était trop gros.

Alors, d'une voix toute cassée, la vieille avait raconté :

— Mon pauvre gas, ce matin une lettre de Paris est arrivée, le père de Marie est revenu d'Amérique; il est à Paris maintenant, et il demande sa fille. La petite doit partir demain.

Puis, colère, on sentait qu'elle avait été affreusement froissée, la pauvre femme dit encore :

— Il a envoyé de l'argent pour nous, une grosse somme, la petite la lui rapportera. Pour qui nous prend-il donc, cet homme-là ?

Nicolas, en entendant sa mère, s'était révolté.

Marie partir ! Non, il ne le voulait pas, l'enfant était à eux, elle leur appartenait. Qui donc l'avait élevée, soignée, instruite ? Qui l'avait entourée de tant de tendresses et d'affection que jamais la petite fille ne s'était sentie orpheline ? Qui donc avait fait tout cela ? Eux, les Norbin.

Et voilà qu'un étranger qui, pendant dix-huit ans, ne s'en était pas occupé, la redemandait, la prétendant sienne. Non, non, ça ne se passerait pas ainsi.

Nicolas irait à Paris dire à ce monsieur que Marie était leur enfant, et qu'il n'avait pas le droit de la reprendre.

En entendant cela la jeune fille s'était arrêtée de pleurer, et, vaillante, prête à résister, elle avait répondu :

— Il a raison, je ne partirai pas. Je resterai avec vous, vous êtes ma vraie famille.

Mais les vieux avaient secoué la tête; leur

cœur droit, leur âme honnête, leur disaient que Marie devait partir.

D'une voix grave, la vieille femme était intervenue.

— Tu dois obéir, c'est ton père, petite. Nicolas, c'est mal ce que tu conseilles à Marie.

Honteux, devant le clair regard de sa mère, le grand marin avait baissé la tête, puis, brusquement, laissant la jeune fille, il avait quitté la pièce.

Et Marie, comprenant qu'il fallait obéir, s'était remise à sangloter.

La soirée fut lugubre ; tous avaient les yeux rouges, personne ne parla. Ils étaient partis se coucher chacun de leur côté, n'osant se dire bonsoir, ayant peur de pleurer.

Tard, Nicolas avait attendu Pierre qui était parti, le matin, voir un camarade.

La scène entre les deux hommes fut rapide et douloureuse.

Pierre revenait joyeux, content de sa journée, heureux de rentrer au logis où l'enfant blonde était.

Brusquement, le grand Nicolas lui avait dit :

— Mauvaise nouvelle, frère.

En voyant le visage si défait de l'aîné, inquiet, pensant aux vieux, Pierre avait demandé :

— Le père, la mère ?

— Non, ni l'un ni l'autre.

Alors, d'une voix hésitante, il ajouta :

— La petite ?

— Oui, elle s'en va !

Elle s'en va ! Tout d'abord, Pierre n'avait

pas compris. Ce matin il n'était question de rien, et souriante, un peu timide, Marie lui avait dit au revoir, très gentiment.

Effrayé, il répéta très bas :

— Elle s'en va !

— Oui, à Paris. Son père la redemande.

Un silence avait suivi cette réponse. Les marins ont l'habitude de souffrir sans rien dire, ils sont maîtres de leurs émotions.

Les deux hommes s'étaient regardés profondément, comprenant qu'ils ressentaient la même douleur, mais pas un mot ne fut prononcé.

L'aîné, le premier, avait tendu la main.

— Bonsoir, frère.

— Bonsoir.

L'étreinte fut rude ; mais les deux hommes sentirent, ce soir-là, qu'ils s'aimaient infiniment.

Et le jour fixé pour le départ de Marie arriva.

De grand matin, la mère Norbin monta dans la chambre de la petite afin de l'aider, pour la dernière fois, à s'habiller ; puis, la jeune fille prête, la malle fermée, silencieuse, ne voulant pas montrer son chagrin, elle embrassa Marie une seule fois. Et comme la petite tendait encore ses joues, elle la repoussa en lui disant :

— Va-t'en, moi je resterai ici.

Et Marie comprenant que l'heure était venue, qu'il fallait partir, jeta ses bras autour du cou de la vieille femme, et couvrit de baisers ce visage ridé.

— Je reviendrai, maman chérie, je reviendrai bien vite.

Et la vieille, malgré elle, tout bas, répondit :

— Je n'y serai peut-être plus, petite... Mais va-t'en, il ne faut pas pleurer.

Marie descendit et la pauvre femme resta dans la chambre vide. L'oiseau, pour la seconde fois, était parti, et elle croyait bien qu'elle ne le reverrait jamais.

Confondant dans un même amour sa fille et l'enfant de l'étrangère, elle prit les deux photographies qui étaient à côté l'une de l'autre sur la cheminée, et longtemps, longtemps, en les regardant, la pauvre mère pleura. Elle entendit partir la voiture qui emmenait Marie, et elle ne bougea pas. Cette fois, c'était fini, bien fini ; la « petite », tout comme l'autre, avait quitté la vieille maison !

Sur la route, la carriole avançait ; Nicolas, sans pitié, fouettait le pauvre cheval.

Derrière lui, Marie, en toilette des dimanches, était assise, ayant Pierre à côté d'elle. Ils ne se disaient rien, ils ne pouvaient parler ; mais, de temps en temps, Nicolas se retournait et regardait la jeune fille.

Il la regardait si tristement, qu'elle détournait les yeux, afin de ne plus voir ce rude visage, que le chagrin bouleversait.

Nicolas, le beau Nicolas, par un matin lumineux, refaisait avec l'enfant le voyage qu'il avait fait, dix-huit ans auparavant, avec la jolie maman.

Et le ciel était semblable, et les prairies tout aussi belles, et les bêtes, dans les prés, du même

regard indifférent, regardaient passer la carriole.

Et Nicolas, rêvant, se demandait si, par un mystère étrange, il ne revivait pas la matinée d'autrefois.

Était-ce possible que dix-huit ans aient passé si vite, que le bébé de quelques jours fût devenu cette belle jeune fille.

Non, il se trompait. Celle qui était assise dans la carriole, c'était la jolie dame, la Parisienne. Ceux qui la prétendaient morte devaient être des fous !

Mais, tout à coup, Marie parla.

— Nicolas, viens t'asseoir près de moi. Pierre va conduire, il faut que nous causions.

Cette voix, ce tutoiement, le marin tressaillit. Son rêve l'avait emporté si loin. C'était bien l'enfant qui était là !

Très las, sans rien dire, il obéit. Pierre prit les guides et mit le fouet de côté.

On avait bien le temps d'arriver ; plus le cheval irait doucement, plus la route serait longue. Ces minutes passées ensemble, les dernières, peut-être, seraient un souvenir douloureux, mais quand même bien cher.

Et puis, dans cette carriole, ils étaient encore là, tous les trois. Au bout du chemin il y avait la gare, et le train attendait, le train qui emporterait la tant aimée.

S'il avait osé, Pierre aurait mis le cheval au pas.

Derrière lui, le grand frère et la petite causaient. Très bas, de façon à n'être entendu que de Nicolas, Marie disait :

— Tu sais, je reviendrai bien vite.

Et comme le marin secouait la tête, ayant l'air de douter de ses paroles, la jeune fille se fâcha et éleva la voix.

— Je te dis que je reviendrai, Nicolas, il faut me croire. Penses-tu donc que je pourrais être heureuse loin de vous. N'êtes-vous pas ma seule famille ? Je veux vivre toujours avec vous.

Nicolas murmura :

— Toujours, petite, ce n'est pas possible ; ta vie est à faire, tu as dix-huit ans.

Marie comprit. Il faisait sans doute allusion à son mariage.

Avant de répondre, elle hésita. Devait-elle avouer à son grand frère que son cœur avait choisi ?

Serrant ses petites mains, détournant la tête, doucement, si doucement que ce fut à peine si Nicolas l'entendit, elle balbutia :

— Je veux faire ma vie près de vous.

Puis, plus haut, elle ajouta :

— Je te recommande notre pauvre maman ; elle va avoir tant de chagrin : console-la, embrasse-la, aime-la plus si c'est possible !

Là, les petites mains se crispèrent autour du bras du grand Nicolas et, tout bas, pleurant presque, donnant au marin le nom qu'elle lui donnait lorsqu'elle était tout enfant, Marie dit encore :

— Colas, Colas, garde-moi Pierre surtout.

Nicolas tressaillit ; tout de suite il comprit, et d'abord il souffrit.

Il souffrit en pensant que, dans le cœur de

Marie, Pierre était le préféré. Il souffrit, parce que le meilleur d'entre nous est toujours un peu égoïste; il souffrit, parce que l'amour si pur qu'il avait pour la jeune fille n'était pas exempt de jalousie.

Mais Marie, anxieuse, attendait une réponse; sa jolie figure faisait pitié.

Prenant sur lui, très fraternel, Nicolas passa son bras autour des épaules de la jeune fille et, l'attirant, il embrassa les yeux qui le regardaient si inquiets.

— Je te le garderai, petite, ne crains rien.

Confiante, il ne lui avait jamais menti, souriant presque, elle demanda encore:

— Tu promets?

— Oui, je promets, mais ne tarde pas.

Audacieuse, elle se redressa.

— Sois tranquille, à ce monsieur qui est mon père, je dirai tout, et comme il comprendra que mon bonheur est près de vous, il me renverra bien vite.

Nicolas ne répondit pas, il ne fallait pas attrister Marie; mais il pensait que quand le père aurait vu sa fille, il voudrait toujours la garder près de lui.

Malgré le pas lent du cheval, la route s'acheva, et la carriole entra dans Isigny. La gare! Cette fois, c'était fini.

Le train partit, emportant Marie.

XI

La semaine qui suivit le départ de la jeune fille, le *Saint-Jean* ne navigua pas; le patron était malade, les hommes disaient « rapport au départ de l'enfant ». Et la barque, ancrée au large, resta là huit longs jours.

Enfin un matin, sur le Perret, le grand Nicolas parut. De son ton brusque et plus rude encore, il prévint ses matelots qu'on embarquerait à la marée, et une heure après, un petit bateau emmenait, vers la grande barque, patron et équipage.

Depuis ce jour-là, le *Saint-Jean* reprit sa course. Mais le grand Nicolas n'était plus le même. Courbé, vieilli, il dirigeait la pêche sans aucun entrain; et maintenant, parfois, le métier lui semblait dur.

Il ne pouvait s'habituer au retour. Au large, pendant la manœuvre, il oubliait un peu son chagrin; mais, quand la pêche finie, il fallait rentrer, à mesure qu'on approchait de Grand-camp, son cœur se crispait douloureusement. Malgré lui, sur l'Epi, il cherchait la petite silhouette mince que toujours, autrefois, il apercevait. Hélas! elle n'était plus jamais là!

Ces retours, il les redoutait.

A la maison c'était encore plus triste. En rentrant, tous les jours il répétait les mêmes

mots. Après avoir souhaité le bonsoir aux vieux, il disait :

— Avez-vous des nouvelles ?

Presque toujours la réponse était affirmative.

Une lettre de Marie l'attendait sur la table.

Alors, tout mouillé, tel qu'il était, il s'en emparait et, dans sa chambre, loin des siens, il la lisait.

Les lettres de Marie se ressemblaient toutes, lettres tendres et aimantes ; l'enfant n'oubliait pas ceux qui l'avaient élevée. Elle parlait à peine de son père ; pourtant, une fois, elle écrivit qu'il s'était remarié et que, depuis longtemps, il ne se souvenait plus de sa jolie maman.

De sa seconde femme, une Américaine, il avait trois fils, et on disait à Marie que ces enfants-là étaient ses frères. Mais la jeune fille avouait qu'elle ne pouvait les traiter ainsi. Non, elle n'aurait jamais qu'un frère, le grand Nicolas.

Marie aussi écrivait qu'elle ne pouvait s'habituer à la vie de Paris, et qu'elle trouvait très pénible de vivre dans une maison où personne ne parlait français et où une étrangère, qui avait pris la place de sa maman, semblait toujours lui demander ce qu'elle faisait là.

Ah ! elle n'oubliait pas les bons vieux parents, la chère maison, le grand Nicolas et son ami Pierre ! Ces quatre-là étaient sa vraie famille.

Jusqu'à présent, dans aucune de ses lettres, Marie n'avait parlé de retour.

Chaque dimanche, après la messe, depuis le départ de la jeune fille, les deux frères et les vieux se réunissaient dans la salle à manger. Pierre prenait alors une grande feuille de papier pour écrire à l'absente, et chacun dictait. D'abord le vieux père Norbin commençait. Il donnait à Marie des nouvelles de tous ceux qu'elle avait connus; il annonçait les « promesses », signalait les décès. La mère Norbin venait après. Elle, c'était très court; mais en quelques phrases elle rappelait à l'absente que son vieux cœur ne l'oubliait pas.

Nicolas parlait du *Saint-Jean*, des belles pêches, des couchers de soleil et des nuits pleines d'étoiles; son âme simple et naïve trouvait les mots qu'il fallait dire, pour qu'à Paris Marie n'oubliât pas « la grande gueuse », qu'elle aimait tant.

Puis, venait le tour de Pierre; lui terminait la lettre, et toujours il était embarrassé. Pour les autres cela allait très bien: plein d'entrain, de sa grande écriture régulière, il écrivait tout ce qu'on voulait. Mais voilà que quand c'était à lui, tout à coup, la plume devenait lourde dans sa main, et parfois il ne savait que dire.

Oh! s'il avait osé, si l'espoir lui eût été permis, il aurait bien vite su ce qu'il fallait écrire!

Souvent, pendant qu'il restait là à regarder cette feuille de papier, il était atrocement tenté. Dans son esprit alors, les mots venaient vite, il trouvait très simple et bien facile de dire à Marie qu'il l'aimait. Et c'était triste, pénible et douloureux, quand on avait le cœur plein

d'amour, d'écrire des phrases banales, que tout le monde pouvait lire.

Chaque dimanche, Pierre connaissait ce supplice et chaque dimanche Nicolas lui disait :

— Eh bien, frère, voyons, tu ne trouves rien à dire à Marie ? Et se rappelant la promesse qu'il avait faite, un peu inquiet, il ajoutait :

— Tu ne l'oublies pas, au moins ?

Pierre rougissait, protestait, et bien vite, très banalement, il terminait sa lettre ; puis les deux frères partaient la porter. Et jusqu'au soir ils restaient ensemble, allant se promener très loin dans la campagne.

Nicolas ne voulait jamais aller sur le Perret. Les filles, en belles toilettes, provocantes, l'agaçaient. Nicolas avait un cœur à garder, et il ne voulait pas qu'une Grandcampaise le prît.

Maintenant, il s'était résigné ; puisque Marie aimait Pierre, il serait content qu'elle l'épousât. Ainsi, pour toujours, la petite leur appartiendrait.

Et déjà, en pensant à ce mariage qu'il espérait proche, son cœur avait des tendresses d'aïeul, et, dans ses rêves, pendant les nuits qu'il passait en mer, il songeait à ce jeune amour, et il n'en était plus jaloux.

XII

L'été s'acheva ; en octobre, Pierre fut nommé instituteur dans un village proche de Grandcamp. Il quitta avec regret la vieille maison,

où il ne pourrait plus venir que le dimanche.

Les vieux restèrent donc seuls, car Nicolas, toujours en mer, passait, en semaine, à peine quelques heures à terre. La vie était triste pour les Norbin, et ils souffraient de cette vieillesse solitaire.

De Marie ils n'en parlaient plus guère, bien que les lettres de la jeune fille vinssent toujours régulièrement; comme elle ne parlait pas de retour, ils n'osaient espérer. Tous les deux, résignés, pensaient qu'ils ne la reverraient jamais, et las de la vie, attendaient la mort.

Mais la mère Norbin la redoutait. Non pour elle; n'ayant jamais fait que son devoir sur la terre, elle ne pensait pas aux châtimens possibles; elle la craignait pour les siens. Elle partie, qui donc veillerait sur le père, qui donc s'occuperait du grand Nicolas?

Deux fils célibataires, c'était chose bien triste. Il ne fallait plus songer à marier Nicolas; la mère ne savait pas pourquoi, impitoyablement, il avait repoussé toutes les avances des filles de Grandcamp. Jamais elle n'osait l'interroger sur ce sujet, comprenant que ce cœur d'homme cachait peut-être un secret douloureux, auquel une mère même ne pouvait pas toucher. Pour celui-là, du reste, c'était fini, il allait avoir cinquante ans et, à cet âge-là, on ne crée plus un foyer.

Mais l'autre, son dernier né, Pierre; celui-là, il fallait le marier au plus vite. Alors la pauvre vieille s'en irait tranquille, une femme serait là pour la remplacer, une femme serait là pour soigner le vieux père Jean.

Et, oubliant son rêve d'un jour, oubliant qu'elle avait espéré pouvoir appeler Marie sa fille, elle résolut de parler de ses projets à Nicolas.

Un soir, au moment où le marin allait partir, au moment où il se penchait pour l'embrasser, sans aucun préambule, elle lui dit :

— Mon gas, il faut marier Pierre. Il le faut, pour que je puisse partir tranquille. Il vient demain, je compte sur toi pour lui parler.

— Marier Pierre!

Le grand Nicolas se redressa. Marier Pierre, mais la mère n'y pensait pas!

Les yeux de la vieille interrogeaient, elle demanda :

— Pourquoi?

Oui, pourquoi? Nicolas hésita. Avait-il le droit de trahir le secret de la petite? Avait-il le droit de répéter ses paroles dites seulement au grand frère : « Colas, garde-moi Pierre, surtout »? Non, il ne dirait rien, mais, pourtant, il fallait bien répondre à la mère.

Comme si la vieille devinait ce qui se passait dans l'âme du grand Nicolas, elle insista.

— Il faut le marier. A Grandcamp, les filles ne manquent pas. Tu lui en causeras, mon fils.

D'une voix douce, comme s'il parlait à Marie, Nicolas dit :

— Oui, mais crois-tu qu'il se laissera marier? Il a peut-être choisi déjà.

La mère comprit. Son fils, tout comme elle, avait espéré garder Marie, mais cet espoir était irréalisable.

Sévère, elle reprit :

— S'il a déjà choisi, il doit oublier!

— Pourquoi?

— Parce qu'elle ne reviendra jamais, qu'on nous l'a prise pour toujours, et qu'on la mariera là-bas.

Nicolas se révolta, la mère n'avait donc pas confiance, la mère ne se rappelait donc plus comment Marie les aimait. Puisqu'elle avait promis de revenir, elle reviendrait; lui ne doutait pas du cœur de la « petite »... Mais ce qu'il ne voulait pas, c'était qu'on parlât à Pierre de mariage.

— Attends un peu, au moins, dit-il, il faut être sûr qu'elle ne reviendra pas.

Attendre, attendre, Nicolas en parlait à son aise, il avait encore bien des années devant lui.

Mais elle, ses jours, ses heures peut-être étaient comptés, et elle ne voulait pas laisser la maison seule, les trois hommes sans foyer.

Suppliante, ayant les yeux pleins de larmes, elle reprit :

— Crois-moi, mon fils, elle ne reviendra pas... Il faut marier Pierre, sûrement Marie nous oubliera.

Cette fois, directement, la mère accusait la petite!

Ne voulant pas se mettre en colère, Nicolas prit ses affaires, embrassa la vieille et s'en alla. Mais, avant de quitter la pièce, d'une voix qui tremblait un peu, il dit :

— C'est bien, on mariera Pierre, mais avant, j'irai à Paris, voir si Marie nous a oubliés.

XIII

J'irai à Paris !

Comme un défi, Nicolas avait crié cela ; mais, depuis ce jour, ces mots le hantaient, et quand sur le *Saint-Jean* la nuit venait, il s'asseyait à l'avant de la barque et réfléchissait. Il pensait que ce qu'il avait dit, il fallait le faire.

J'irai à Paris ! Oui, c'était son devoir. Après tout, la mère avait raison ; si Marie ne devait pas revenir, il fallait que Pierre l'oubliât.

Lui savait comme c'était triste de vivre seul, de ne pas avoir au foyer une épouse, il ne voulait pas que Pierre souffrît ce qu'il avait souffert.

Pour consoler sa jeunesse solitaire, il avait eu l'enfant de la jolie maman ; mais Pierre n'aurait personne, personne !

Non, non, décidément, la mère avait raison.

C'était irrévocable, il partirait. Le *Saint-Jean*, pendant huit jours, ne naviguerait pas.

Un samedi de janvier, au retour, une fois la vente faite, il annonça à l'équipage que de la semaine on n'embarquerait pas ; puis il entra chez lui, et aux vieux il dit simplement :
— Demain, je partirai.

Demain ! Les yeux de la mère Norbin s'illuminèrent. Demain, il verrait la petite, il verrait Marie. Par lui, bientôt, on aurait des nou-

velles, on saurait si on pouvait encore espérer. Car, malgré tout ce que la pauvre vieille avait dit à Nicolas, tout au fond du cœur, elle espérait toujours. C'était un si beau rêve, celui qu'elle avait fait un soir !

Justement, dans l'après-midi, elle avait revu toutes les affaires de son grand gas. Ses beaux habits du dimanche, bien brossés, étaient prêts pour demain, ses bottines plus reluisantes que de coutume. Nicolas pouvait partir, il lui ferait honneur !

Le dîner fut moins triste, les vieux parlèrent un peu.

— Nicolas, disait le père Jean, à Marie, tu parleras de moi. Tu lui diras que la maison est bien vide, qu'on s'ennuie d'elle, et qu'on l'attend l'été prochain.

— Nicolas, faisait la mère, écoute-moi. Tu lui raconteras que sa chambre est prête, pleine de fleurs comme quand elle était là. Tu lui diras que tous les jours je l'espère.

Pierre qui venait d'arriver et que, d'un mot, on avait mis au courant, dit à son tour :

— Frère, tu ajouteras qu'ici personne ne l'oublie, que les jours sont tristes depuis qu'elle est partie ; mais que nous croyons tous qu'elle reviendra bientôt... et pour toujours. Frère, tu lui diras encore que j'aurais voulu t'accompagner, mais que je ne le pouvais pas, et que... je l'aime... que nous l'aimons, plus qu'autrefois, si c'est possible !

Souriant, Nicolas répondait. Il n'oublierait rien, il dirait à Marie tout ce qu'on lui disait, il l'embrasserait pour tous.

Et à l'idée que dans quelques heures il tiendrait la petiote dans ses bras, les larmes lui montaient aux yeux, mais cette fois c'était de bonheur.

Le lendemain matin, bien avant l'heure, le grand Nicolas fut prêt. Superbe en ses habits du dimanche, le visage resplendissant de bonheur, il embrassa les vieux, serra la main de Pierre, et, radieux, partit.

Sans regarder derrière lui, il s'en alla comme un fou, ne pensant guère à ceux qu'il laissait là. Il marcha si vite qu'il arriva à la gare presque trop tôt.

Quand le train fut parti, il respira, heureux. Il craignait tant qu'un obstacle imprévu vînt se mettre en travers de ses projets. Le train filait, l'emportant enfin vers Paris, où Marie était.

Marie! Ce nom le faisait tressaillir; dans quelques heures il serait près d'elle.

On marchait rapidement, déjà Nicolas ne voyait plus les grands prés de la Normandie. Il approchait, son cœur battait, le rude marin était tout tremblant.

Pourtant ce bonheur proche aurait dû lui donner du courage, mais non, ce grand bonheur lui faisait peur et il s'inquiétait.

S'il allait trouver la petite malade? Depuis plusieurs jours on n'avait pas reçu de lettre d'elle, et la dernière était si triste que la mère Norbin, qui pleurait rarement, avait pleuré en la lisant.

Ah! si celui qui la leur avait prise ne la rendait pas heureuse, malheur à lui!

Le train s'arrêta, tout le monde descendait. Nicolas en fit autant, c'était Paris.

Tout d'abord, le marin fut effrayé. Ce monde qui allait et venait, ces machines, ces trains; il n'en avait jamais vu autant, tout cela l'étourdissait; et puis l'atmosphère lui semblait lourde, il respirait difficilement.

Il suivit les voyageurs et sortit de la gare.

Dehors, Paris lui parut encore plus effroyable. Les automobiles, les voitures, les omnibus, stupéfiaient le pêcheur, et, ahuri, il resta sur le trottoir, n'osant bouger et ne sachant plus où il devait aller.

Mais il se rappela; l'adresse de Marie était là, dans son porte-monnaie. Sur une feuille de papier, Pierre l'avait écrite de sa belle écriture.

28, avenue Marceau.

L'avenue Marceau, cela ne disait rien à Nicolas. Et puis, comment traverser cette place, ces rues encombrées de voitures?

Il fit quelques pas et, touchant sa casquette, il arrêta un passant.

— L'avenue Marceau, s'il vous plaît?

— L'avenue Marceau! Ah! vous n'y êtes pas. Suivez tout droit, puis à gauche, attrapez les Champs-Élysées, l'Étoile, et vous la trouverez.

— Merci.

Mais Nicolas ne comprenait pas. A droite, à gauche, les Champs-Élysées, l'Étoile, tout cela ne lui disait rien. Bien ennuyé, il resta là, immobile, se demandant ce qu'il allait faire.

Un cocher s'arrêta devant lui.

— Eh ! le marin, où peut-on vous conduire ?

Nicolas n'hésita pas. Il ouvrit la portière et, se casant avec peine dans cette voiture trop basse pour sa haute taille, il cria d'une voix conquérante :

— 28, avenue Marceau.

Le fiacre marchait vite ; Nicolas, sûr d'arriver maintenant, se sentait tout joyeux. Curieux, il regarda Paris.

Mais la nuit était venue et il ne voyait guère que des lumières. Il se rendait compte que de grosses voitures le frôlaient, il s'apercevait que des tramways venaient vers lui, marchant à toute vitesse, et il se demandait comment cette toute petite chose, une voiture, pouvait ne pas être broyée par tous ces lourds véhicules.

Il traversa des rues qui lui semblèrent pareilles ; c'étaient partout les mêmes lumières, les mêmes hautes maisons ; jamais, à lui seul, il n'aurait pu trouver son chemin. Tout à coup, la voiture s'arrêta, il était arrivé. Son cœur battait si fort qu'il eut du mal à descendre.

Vite, il donna au cocher l'argent qu'il réclamait, puis il regarda. Devant lui il vit une haute maison toute blanche, et au-dessus de la porte cochère il aperçut un numéro. Il s'approcha : 28, c'était bien là.

Il entra, et, tout de suite, fut intimidé. Le vestibule de marbre blanc, le tapis de haute laine rouge, les banquettes de chêne, cela lui parut merveilleux. Marie habitait un palais ; et, déjà, il s'attrista.

Il se rappelait leur maison de Grandcamp, la plus belle du pays pourtant, mais pouvait-

elle être comparée à cette superbe bâtisse moderne?

A gauche, il vit une porte.

Là, sans doute, il serait renseigné.

— Mlle Marie Dhunoy, s'il vous plaît?

Sans même lever la tête, il lisait son journal, le concierge répondit:

— Au troisième, à gauche.

— Merci.

Nicolas prit le grand escalier qui était devant lui, et monta trois étages.

Très troublé, il sonna.

Nicolas avait le cœur lourd, si lourd, que toute joie en était partie.

Un domestique ouvrit la porte et regarda, étonné, cet étrange visiteur. Ce marin au teint hâlé, de si haute stature, que venait-il faire ici?

Touchant à peine sa casquette, Nicolas demanda:

— Mlle Marie Dhunoy, c'est bien ici?

Le valet de chambre, intrigué, répondit:

— Oui, mais mademoiselle n'est pas encore rentrée.

Nicolas sentit un grand froid l'envahir, il n'avait pas prévu que la petite pouvait ne pas être là.

Interdit, ne sachant que faire, il regarda autour de lui.

Le domestique, plus aimable, reprit:

— Mademoiselle ne va pas tarder, si monsieur veut attendre.

En disant cela, il ouvrit la porte toute grande.

Raide, embarrassé, mal à l'aise, Nicolas entra et suivit le domestique.

Ce dernier lui fit traverser une longue galerie, très somptueusement meublée, puis il l'introduisit dans un petit salon, et le laissant là, sans rien dire, il s'en alla.

Et Nicolas resta debout, au milieu de la pièce, regardant avec mépris ces meubles qui l'entouraient.

C'était peut-être joli tout ça, mais comme il aimait mieux la maison des vieux.

La haute pendule, avec son long balancier, lui paraissait infiniment plus précieuse que cette petite chose blanche qui était sur la cheminée, pour indiquer l'heure.

Justement elle sonna.

Ah ! ce son grêle, si petit, si mièvre, comme il lui sembla laid.

Il se rappelait le timbre grave, sévère de la grande pendule de chez eux. Cette pendule, depuis plus d'un siècle, était dans la famille ; elle avait sonné pour tous les siens les heures joyeuses et douloureuses, elle avait sonné ce matin, juste comme il quittait la vieille maison ; et il avait voulu voir là un présage de bonheur.

Maintenant, il ne croyait plus à ce présage.

Ici, facilement, les cœurs devaient changer ; rien ne leur rappelait le passé.

Chez eux, chaque meuble avait son histoire. Les belles armoires normandes, si finement sculptées, avaient été données comme cadeau de mariage par les grands-parents. Le buffet de la salle à manger, si brillant avec ses fer-

rures d'étain, appartenait depuis longtemps aux fils aînés des Norbin, et cela continuerait ainsi.

Mais dans cet appartement, on devinait bien vite que ces belles choses luxueuses avaient été achetées n'importe où, par n'importe qui.

Pressés de se meubler, les habitants de cet appartement s'étaient, sans doute, adressés à quelque grand marchand, et ce marchand avait tout fait à son goût.

Ici, aucun meuble ne venait des ancêtres, dans cette pièce aucun souvenir ne rôdait.

Se souvenait-elle encore, celle qu'il attendait? Se souvenait-elle des vieux, de Pierre?

Nicolas tremblait. Si, grisée par la vie de Paris, Marie les avait tous oubliés? Si le joli visage, en l'apercevant, n'allait pas être joyeux? Si les yeux bleus de la petite s'étonnaient, si elle ne trouvait rien à lui dire? Ah! comme il regretterait ce voyage, comme il s'en voudrait d'être venu au-devant de cette douleur!

Car cette douleur serait effroyable, et il se demandait s'il aurait alors le courage de repartir.

Là-bas, que dirait-il? Comment apprendrait-il aux vieux que l'enfant qu'ils avaient aimée comme leur fille, que l'enfant qu'ils avaient choyée, adorée pendant dix-huit ans, ne pensait plus à eux?

Non, si pareil malheur arrivait, jamais Nicolas ne rentrerait au pays. Mais alors, les vieux, que deviendraient-ils? Pierre, que ferait-il?

Et le *Saint-Jean*? Lui parti, qui donc monterait sur le bateau? qui le commanderait?

Le cœur de Nicolas se crispa; un autre homme que lui sur le *Saint-Jean*! Non, non, pas tant qu'il vivrait!

Si Marie les avait oubliés, il repartirait tout seul; il dirait aux vieux que c'était fini, que la petite était morte, et qu'il fallait aller porter des fleurs au cimetière, comme pour l'autre Marie, la grande sœur, partie aussi à dix-huit ans. Elle s'en était allée parce qu'un Parisien, venu l'été, lui avait parlé d'amour. Pendant deux années de suite elle avait espéré son retour; puis lasse d'attendre, n'ayant plus le courage de vivre, doucement, sans trop souffrir, elle était morte.

Nicolas, en pensant à toutes ces tristes choses, avait les yeux pleins de larmes, il en eut honte.

Du revers de la main, brusquement, il essuya ces larmes qui coulaient malgré lui.

Juste, à ce moment, la porte s'ouvrit doucement, le marin se recula un peu, et regarda avec anxiété celle qui entrait.

Cette belle demoiselle si bien habillée, mais oui, c'était Marie, la petite, l'enfant!

Ses mains serraient sa casquette, elles se tendirent vers la jeune fille; ses lèvres tremblaient, il ne put parler.

Marie avançait. La pièce était à peine éclairée, elle voyait une silhouette d'homme que, tout d'abord, elle ne reconnut pas. Elle l'attendait si peu.

Ce matin même elle avait reçu une lettre

de Pierre, lui donnant des bonnes nouvelles de tous.

Tout à coup elle tressaillit, cette haute stature n'appartenait qu'à un homme. Elle s'approcha doutant encore. Le costume ! Ah ! oui, elle le reconnaissait. Celui qui était là, immobile, et qui la regardait si tendrement, c'était Nicolas, son grand frère.

Avec un rire joyeux, mêlé de larmes, la jeune fille se jeta dans les bras qu'il lui tendait et, sans rien dire, divinement heureuse, se serrant bien fort contre la large poitrine, un long moment elle resta là.

Et lui ne bougeait pas, content, oh ! bien content. La petite n'avait pas hésité une seule minute ; avec quel élan elle s'était jetée dans ses bras !

Paris, décidément, n'avait pas changé son cœur ; ce cœur, qui battait si fort en ce moment, était bien toujours le même.

Marie secoua cet engourdissement délicieux. Elle se dégagea des bras qui l'enserraient, s'assit, attira le marin près d'elle, puis, vite, vite, elle parla. Elle avait tant de choses à demander.

— Là, es-tu bien ? Maintenant, donne-moi des nouvelles de tous. Pourquoi es-tu venu ? Il n'y a personne de malade là-bas ? Le père, la mère, toujours vaillants ? Pour eux, la vieille maison doit être bien grande, maintenant ?

Un peu plus bas, se rapprochant encore, elle demanda :

— Et Pierre ?

Joyeux, un peu taquin, Nicolas ne répondit

pas tout de suite à cette dernière question.

D'abord il donna des nouvelles des vieux : du côté santé, tout allait bien, mais depuis son départ, ils étaient tristes, et la maison leur semblait vide ; puis il parla du *Saint-Jean*, raconta que les hommes de l'équipage pensaient encore à elle. Chaque fois que chez eux une fille naissait, en souvenir de la demoiselle, ils l'appelaient Marie. Depuis qu'elle était partie de Grandcamp, il y avait eu cinq petites Marie.

Il parla des mauvais temps d'octobre, des tempêtes terribles qui avaient ravagé la côte ; il raconta que ce mois-là deux barques s'étaient perdues corps et biens devant Cherbourg. Une venait de chez eux, le *Flambard*.

Cette tempête, à Grandcamp, avait fait dix orphelins.

Un peu de tristesse passa sur eux. Marie se rapprocha du grand Nicolas.

Elle devinait ce qu'il ne disait pas ; elle comprenait que lui aussi, ce jour-là, était en mer, et qu'il avait fallu lutter pour ne pas périr. Elle savait que si les hommes du *Flambard* étaient morts, c'est que le grand frère n'avait pu les sauver.

Elle se rappelait une tempête terrible de l'an passé. Les barques étaient rentrées, sauf une, la *Marie-Rose*, et on l'espérait réfugiée à Cherbourg.

Nicolas et elle étaient sur le *Perret*, admirant les hautes vagues qui bondissaient, superbes et terribles, éclaboussant tous ceux qui se trouvaient là.

Tout à coup, au large, très loin, ils avaient aperçu un petit point noir ; ce fut elle la première qui le vit, et bien vite, elle se rendit compte que cette petite chose était la barque qu'on croyait réfugiée à Cherbourg.

Un coup de vent la rapprocha d'eux ; alors, ils virent que l'équipage n'était plus maître du bateau. Les voiles arrachées, déchiquetées par le vent, pendaient, lamentables ; le grand mât était brisé et les hommes, cramponnés aux bastingages, faisaient des efforts inouïs pour résister aux vagues qui, à chaque instant, submergeaient la barque.

A côté d'eux, une femme avait dit :

— Les pauvres gas, ils sont perdus !

Alors, Nicolas s'était avancé, casquette en arrière, superbe d'audace, il avait crié :

— Deux hommes de bonne volonté !

Et courant vers un petit bateau, il l'avait traîné jusqu'à la mer.

Deux hommes de bonne volonté !

Bien des marins étaient là, mais la plupart avaient leurs femmes à côté d'eux qui leur disaient que la lutte était impossible, et qu'ils allaient au-devant de la mort.

Deux hommes de bonne volonté !

Dans le canot, seul, le grand Nicolas partit. D'abord, il godilla, essayant de prendre la mer.

Plusieurs fois de suite, il fut rejeté, mais toujours intrépide, il recommençait. Alors deux mousses, deux enfants de seize ans, enthousiasmés, étaient venus le rejoindre. Et le

petit bateau, enfin, s'en était allé sur la mer en furie.

Par moment, il disparaissait entièrement; Marie ne vivait plus, mais elle restait là, vraie fille de marin, fière de celui qui, bravant la tempête, cherchait à sauver ceux que la mer voulait prendre. Sans avaries, le petit bateau était arrivé près de la grande barque; alors ce fut le sauvetage, le retour avec tous les hommes de l'équipage; il n'en manquait pas un!

Marie se rappelait avec quelle joie et quel orgueil elle avait couru vers Nicolas; elle se souvenait avec quelle tendresse respectueuse elle s'était jetée dans les bras du grand frère qui, tout mouillé, lui disait en riant :

— Tu n'as pas eu peur, au moins, petite?

Emue par ce souvenir qui l'avait emmenée si loin de Paris, Marie, tendrement, embrassa le brun visage qui était si près d'elle; puis posant sa tête sur l'épaule de Nicolas, très bas, elle demanda :

— Et Pierre, comment va-t-il?

Heureux de cette insistance, il s'amusa à la taquiner. Prenant ses deux petites mains dans les siennes, il répondit en riant :

— Et Pierre, et Pierre! Tu n'as que ce nom-là à la bouche, ce n'est pas gentil pour moi.

Marie se redressa, inquiète. Pourquoi, depuis qu'il était là, ne lui avait-il pas parlé de son frère, pourquoi ne répondait-il pas? Sa bouche se crispa douloureusement. Avec anxiété, ses jolis yeux interrogèrent.

Nicolas comprit, il ne fallait plus rire. Marie s'inquiétait.

— Allons, petite, ne te fais pas de chagrin, je te l'ai gardé ton Pierre; mais, dis-moi, tu ne l'as donc pas oublié? Ici, pourtant, tu dois en voir des beaux messieurs, et, jolie comme tu l'es, les compliments ne doivent pas te manquer.

Joyeuse, Marie se fâcha.

— L'oublier? Oh! le vilain mot que tu dis là.

Hésitant, ayant peur, Nicolas demanda :

— Alors, tu reviendras bientôt?

Le sourire disparut des lèvres de la jeune fille.

— Non, dit-elle, mon père ne veut pas. Je dois attendre ici mes vingt et un ans. Il espère, il croit que j'oublierai... Il voulait me marier à Paris, près de lui.

— Alors, tu ne reviendras pas avant trois ans?

— Non, il ne le veut pas.

Tous les deux se turent, bien tristes. Trois ans, c'était si long!

Tout bas, Nicolas reprit :

— Quand tu reviendras, les vieux n'y seront plus.

Les yeux pleins de larmes, Marie répondit :

— Ne dis pas cela, Nicolas, ne m'enlève pas mon courage : c'est si dur de vivre ici.

Le marin tressaillit; que voulait-elle dire, la petite? Vite, à son tour, il l'interrogea.

— Dis-moi, Marie, il faut me parler franchement; ici, est-on bon pour toi, es-tu heureuse?

La jeune fille hésita avant de répondre, il

fallait peut-être cacher la vérité au grand frère.

Mais il insistait :

— Voyons, petite sœur, dis-moi tout.

Elle se tut encore un instant, réfléchissant, tentée de tout avouer. A personne encore elle n'avait dit sa peine et ce serait si bon de se plaindre à quelqu'un qui vous écouterait avec un cœur compatissant, prêt à vous consoler. Elle se rapprocha, et, très bas, comme si elle craignait qu'on l'entendît, elle parla :

— Nicolas, ici, on ne m'aime pas. Mon père, quand il est là, est bon pour moi, il m'aime, peut-être à sa manière, mais ce n'est pas comme chez vous.

A Paris, vois-tu, on n'a pas le temps de s'aimer. Mon père part tous les matins de fort bonne heure, très pris par ses affaires il rentre tard le soir, et souvent il sort; je le vois à peine, je ne le connais pas. Pour moi, il est, et restera toujours un étranger, et ce nom de père que je lui donne, me semble si bizarre, que, souvent, je me trompe, et je l'appelle monsieur!

Vis-à-vis de moi, il ressent, j'en suis certaine, la même chose. Cette grande fille, à qui il a pensé à son retour en France, est pour lui une inconnue.

Mon arrivée à Paris, Nicolas, je me la rappellerai toute ma vie... A la gare, un domestique m'attendait. Ici, il n'y avait personne; mon père ne rentre jamais qu'à huit heures, et ce jour-là il est rentré à la même heure.

Notre entrevue a été très correcte; il m'a regardée longuement, me détaillant avec soin,

puis il m'a tendu la main en me disant : « Vous ressemblez beaucoup à votre mère, Marie, je suis content de vous voir », et cela a été tout. Il m'a conduite à ma chambre, après m'avoir prévenue que ma belle-mère arriverait le lendemain avec ses trois fils, mes frères !

Nous avons dîné ensemble, comme deux étrangers, nous observant, gênés mutuellement... Ah ! ce premier repas pris avec mon père, comme il a été pénible ; et la nuit qui suivit fut, aussi, bien douloureuse.

Nicolas était trop ému pour parler, mais il prit dans ses larges mains les petites mains de Marie, et les serra fortement.

La jeune fille continua :

— Ma belle-mère n'est pas méchante, mais si différente de moi. C'est une Américaine, elle parle à peine le français, mais sait tout de même me faire comprendre qu'elle me trouve ennuyeuse. Elle se demande ce que je fais chez elle... je me le demande aussi. Elle est toujours en fête, et moi la vie de Paris m'ennuie... Je n'ai pas été élevée pour elle, et tout m'étonne !

Ici, les repas seuls nous réunissent, et encore, bien souvent, mon père et sa femme vont chez des amis. Alors, je dîne avec trois collégiens qui ne m'adressent jamais la parole. Pour eux je n'existe pas, puisque je ne pratique aucun sport. La bicyclette, le tennis, le golf, tous ces jeux me sont inconnus ; pour ces enfants élevés en Amérique, c'est une tare dont on ne se relève pas.

Pendant ces dîners luxueux, si tristes, je me rappelle les repas que nous prenions ensemble dans la grande salle à manger, ces repas si gais où nous parlions tous à la fois; chacun racontait sa journée; nous avions toujours quelque chose à nous dire.

Et nous riions comme des fous, pour des bêtises; tu redevenais enfant, Nicolas, pour m'amuser, et M. l'instituteur t'imitait.

Depuis que je suis chez mon père, j'ai compris à quel point vous m'aviez aimée, et, quelquefois, j'ai peur de n'avoir jamais su vous dire quelle reconnaissance j'ai pour vous.

Ce fut d'une voix tremblante que Nicolas protesta :

— Tais-toi, petite. Tu as été, pendant dix-huit ans, le soleil de la maison; depuis que tu es partie, tout est gris là-bas... Maintenant, les repas sont silencieux, chacun pense à toi, mais personne n'ose prononcer ton nom, car on s'est aperçu que le père ne peut plus l'entendre sans que ses yeux s'emplissent de larmes. Il se fait vieux, le père Jean! Et la mère est toute blanche, maintenant... Ah! Marie, si tu ne viens pas bien vite, tu ne les reverras plus.

Toute triste, la jeune fille répondit :

— C'est impossible, mon père ne veut pas et, pour le moment, sa décision est irrévocable.

— Tu en es bien certaine?

— Oui, il avait pour moi d'autres projets. Un soir, très vite, il était pressé, il m'a parlé mariage; il voulait me présenter, le lendemain, un cousin de sa femme, un Américain. Alors, tout de suite, je lui ai dit que mon cœur n'était

plus libre, et que j'aimais déjà. Il s'est mis à rire, a haussé les épaules, et m'a affirmé que, dans trois mois, j'aurais changé d'avis. Depuis, nous n'avons jamais reparlé ensemble de mon avenir. Seulement, quand je lui ai dit mon grand désir d'aller vous retrouver, sèchement, il m'a répondu : « A vingt et un ans, pas avant. » Et c'est tout. Jamais il ne m'a demandé qui j'aimais.

Résigné, Nicolas se leva.

— Eh bien, petite, nous attendrons.

Craintive, Marie demanda :

— Pierre, que va-t-il dire ?

Pour rassurer la jeune fille, en souriant, il répondit :

— Qu'il t'aime aujourd'hui, qu'il t'a toujours aimée et que, dans trois ans, il t'aimera plus encore.

— Tu es bien sûr, au moins, de ce que tu dis là ?

— Oui, petite; mais, toi, à ton tour, lui seras-tu fidèle? Ici, on fera tout pour que tu l'oublies.

Marie se rapprocha et, regardant bien en face Nicolas, le regardant avec ses yeux clairs qui ne savaient pas mentir, elle répondit :

— De moi, je suis certaine, je l'aime depuis si longtemps. Toi, tu me le garderas encore pendant trois ans.

Nicolas promit, puis il parla de départ; Marie s'attrista.

— Déjà.

— Mais oui. Les vieux attendent, Pierre aussi, et le *Saint-Jean* ne navigue pas.

La jeune fille supplia :

— Reste encore demain, il y a si longtemps que je ne t'ai pas vu. Nous sortirons ensemble toute la journée, je te montrerai Paris que tu ne connais pas.

La proposition était bien tentante, mais Nicolas hésita. En face de lui, au-dessus de la cheminée, il y avait une grande glace où il voyait leur double image.

Lui pourtant avait ses beaux habits du dimanche, mais à côté de cette demoiselle si élégante, si parisienne, son costume semblait étrange.

Le jersey noir, la casquette, tout cela était bien pour le pays; mais, à Paris, il craignait d'être seul ainsi.

Pourtant à Grandcamp, ils sortaient toujours ensemble, mais Marie était simplement habillée.

Souvent même, pour s'amuser, et aussi parce qu'elle savait que Nicolas et Pierre l'aimaient ainsi, elle mettait, pour aller à la messe, une coiffe de la mère Norbin. Cette simplicité étonnait les jeunes Grandcampaises qui, coiffées de chapeaux extraordinaires, se croyaient belles, ainsi empanachées; mais Marie, avec sa petite coiffe blanche, tout unie, posée sur ses cheveux blonds frisés, était quand même la plus jolie!

Où, au pays, ils pouvaient se promener tous les deux; mais, à Paris, ce n'était pas possible.

Marie insistait:

— Dis, Nicolas, tu restes, c'est convenu?

Lui essaya d'abord de résister, puis, un peu honteux, confessa la vérité.

— Non, petite, pour sortir avec toi je ne suis pas assez bien habillé. Un marin, dans les rues de Paris, ça ne doit pas bien faire.

Cette fois, Marie se fâcha :

— Non, mais tu es ridicule, est-ce que tu crois qu'ici on s'occupe de vous ? C'est fou, ce que tu dis là. Cette fois, je décide, tu ne partiras qu'après-demain. Allons, c'est promis : obéis. Autrefois, ajouta-t-elle en souriant, tu en avais si bien l'habitude.

Nicolas ne disputa plus, il promit. Il s'en alla, reconduit par la jeune fille qui n'osait pas le garder à dîner ; elle était si peu chez elle, dans la maison de son père !

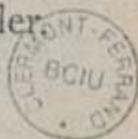
XIV

Le lendemain, il faisait un temps superbe. A huit heures, bien joyeux, Nicolas sonnait à la porte de l'appartement où Marie habitait.

Après avoir attendu un long moment, comme personne ne venait lui ouvrir, il recommença plusieurs fois de suite. Le domestique finit par entendre et, furieux d'être dérangé de si grand matin, reçut fort peu poliment le matinal visiteur.

Mais Nicolas ne se laissa pas intimider.

— Mlle Marie, s'il vous plaît ?



Grossièrement, le domestique haussa les épaules.

— Mademoiselle dort encore, si vous croyez que je vais la réveiller.

Nicolas s'étonna. Comment, la petite dormait encore? là-bas, à six heures, elle chantait déjà.

Une minute embarrassé, il resta là; mais tout de suite, au bout de la galerie, il aperçut Marie.

Bousculant le domestique un peu rudement, il l'écarta en lui disant:

— Vous êtes bien renseigné.

Tout joyeux de retrouver la petite, son bien, il s'empara du bras de la jeune fille, et, l'entraînant, comme des fous, ils descendirent l'escalier.

Dans la rue, Marie se dégagea, et, souriante, en regardant Nicolas, elle s'écria:

— Comme je suis heureuse!

Puis elle ajouta:

— Où allons-nous, maintenant?

Lui, cela lui était bien égal; il irait où elle voudrait. Sa joie, son bonheur, c'était de marcher à côté d'elle, de la regarder sans se lasser, de s'emplir les yeux de tout son être. Il voulait, en cette journée bénie, emmagasiner dans son cœur du bonheur pour trois longues années.

Marie pouvait le promener dans les plus beaux jardins, lui faire voir les plus jolies choses, il regarderait peut-être, mais il ne se souviendrait pas.

En mer, pendant les longues nuits, il se rappellerait seulement que les yeux de l'enfant

étaient toujours aussi bleus, et que, pour se souvenir de leur couleur, on pouvait encore regarder le ciel.

Il se rappellerait que ses cheveux étaient toujours blonds comme la moisson, qu'ils frisaient encore tout autour du joli visage.

Il se rappellerait enfin que la bouche était toujours rieuse, mais que maintenant, parfois, un souffle de tristesse embrumait la jeune figure.

Il se souviendrait de Marie exclusivement, parce qu'il l'aimait d'un amour immense, fait de tendresse, de dévouement, de respect; d'un amour si grand, si pur, qu'il n'avait plus rien d'humain.

Et, à travers les rues, l'un à côté de l'autre, ils marchaient. Ils descendirent les Champs-Élysées. Marie s'arrêta devant le pont Alexandre, pour montrer au marin la perspective superbe de la large avenue, que le monument des Invalides termine.

Et lui, pour faire plaisir à la jeune fille, admira. Oui, c'était beau, très beau, mais il préférait les larges horizons de la mer, et l'immensité de l'infini.

Ils continuèrent leur chemin; ils marchaient vite. Marie, en un jour, voulait montrer tant de choses.

Dans un grand magasin, ils entrèrent. La jeune fille désirait que Nicolas emportât, pour chacun, un souvenir d'elle.

Pour le père, ils choisirent une pipe superbe, comme aucun habitant de Grandcamp n'en possédait; pour la mère, un beau cadre où Ma-

rie mettrait sa photographie. Pour Pierre, la jeune fille hésita, et demanda conseil à son compagnon.

Nicolas ne savait guère, Pierre était un savant, toujours fourré dans ses livres.

Marie eut une idée charmante. Elle allait lui envoyer un simple anneau d'argent, comme en portaient, là-bas, les promis et les promises ! Lui, de son côté, en achèterait un, et bien vite, le lui enverrait. Ainsi, pour toujours, ils seraient liés ; et, sans crainte, sans inquiétude, confiants dans leurs promesses, ils attendraient.

Nicolas sourit.

Oui, c'était une bonne idée, le frère serait bien heureux.

Les emplettes finies, ils sortirent. Là, Nicolas réclama. Il avait faim. Marie allait déjeuner avec lui. Avec joie, la jeune fille accepta.

Mais lui, réfléchissant, demanda :

— Dis donc, petite, as-tu prévenu chez toi ?

Marie se mit à rire, mais son rire était triste.

— Mon père est en Angleterre pour huit jours, ma belle-mère ne s'occupe jamais de ce que je fais ; je jouis de la plus grande liberté, mais je n'aime pas cela. Aussi, quand je serai retournée chez vous, vous me reprendrez bien toute. Vous me demanderez ce que je fais, à quoi je pense ; enfin mon temps, mes plus secrètes pensées, vous les accaparez. Je voudrais redevenir une petite fille, pour sentir, de nouveau, autour de moi, les chaudes affections qui ont entouré mon enfance.

Dis, Nicolas, ce sont toujours les mêmes tondresses qui m'attendent chez vous?

Cette fois, tant pis pour les usages de Paris, le grand Nicolas attrapa le bras de la jeune fille, et, se courbant vers elle, il répondit:

— Marie, as-tu besoin qu'on te dise que, lorsque tu reviendras, c'est la joie qui rentrera dans la vieille maison? Tout nous semblera plus beau; et moi, quand je serai en mer et qu'à mon retour je t'apercevrai sur le Perret, je crois bien que je ne saurai plus commander la manœuvre. Ah! petite, j'ai peur que tu ne comprennes jamais à quel point nous t'aimons.

Très doucement, les larmes n'étaient pas loin, Marie reprit:

— Si, j'ai compris, je t'assure.

Puis tous les deux se turent, et, un long moment, silencieux, ils marchèrent.

Maintenant les passants étaient nombreux, et, curieusement, regardaient les deux promeneurs.

Ce marin au teint hâlé, vêtu comme s'il s'embarquait le soir même, les amusait, et comme la femme qui l'accompagnait était ravissante, ils passaient en souriant.

Un peu lasse, Marie demanda gaiement:

— Eh bien, où allons-nous déjeuner?

— Où tu voudras, je ne connais rien, ici.

— Tiens, voilà justement un restaurant devant nous. Te plaît-il?

Et lui, en riant, répondit:

— Mais tout me plaît, du moment que tu es avec moi.

Dans le restaurant ils entrèrent. La pièce

était pleine de monde, tous les hommes regardèrent Marie.

Intimidée, elle baissa les yeux, n'osant plus avancer. Un garçon, avec empressement, s'avança vers eux.

— Par ici, monsieur, madame, par ici, il y a de la place.

En disant cela, il leur montrait, dans un endroit un peu isolé, une table qui n'était pas prise.

Surmontant sa timidité, Marie traversa le restaurant, suivie de Nicolas.

Installée, contente de voir qu'ils n'avaient pas de voisin proche, la jeune fille sourit.

— Ah ! dit-elle, je n'aime pas ces endroits où tout le monde vous regarde.

Bourru, ayant beaucoup de mal à loger ses grandes jambes sous la petite table, Nicolas répondit :

— C'est de ta faute, pourquoi es-tu si jolie ? Marie éclata de rire.

— Vas-tu me gronder ? Ce serait la première fois.

— Je n'en ai pas envie.

— A la bonne heure. Allons vite, commande, je meurs de faim.

Le marin prit la carte sur la table et la lut attentivement, puis il la passa à Marie.

— Je n'y comprends rien, choisis toi-même.

Très Parisienne déjà, Marie commanda un fin déjeuner. Et elle, avec l'appétit de ses dix-huit ans, lui, avec son bel estomac qui n'avait jamais été malade, firent honneur au repas qu'on leur servit...

Tout en mangeant ils causèrent. Marie, très gaie, parla de ses projets d'avenir.

— Quand nous serons mariés, nous habiterons la vieille maison, si vous voulez de nous.

— Coquette. Faut-il te dire que c'est notre plus grand désir?

Elle, rieuse, continua:

— Pierre ira tous les jours à son école, c'est si près. Et puis, peut-être qu'à cette époque-là, il sera nommé à Grandcamp...

Quelques jours avant mon départ, le maire avait promis de faire des démarches. Les a-t-il faites?

— Oui, sa nomination est presque certaine pour janvier prochain.

Comme une enfant, Marie battit des mains.

— Tu vois, tout s'arrange. Allons, encore quelques années mauvaises pour nous, et puis après, le bonheur, le grand bonheur!

Nicolas n'avait plus dix-huit ans, toute une vie devant lui; une partie de sa route était faite, et il trouvait que les années mauvaises seraient bien longues!

Il soupira et dit:

— Des jours, des semaines, des mois sans te voir; après cette journée-là, ce sera affreux.

Marie devint toute triste.

— Oh! le vilain, qui n'a pas de courage et qui m'enlève le mien!

Nicolas, je suis seule à Paris, traitée comme une étrangère chez mon père. Jamais de lui, ni de personne, une caresse, un baiser, un mot affectueux.

Toi, au moins, quand tu rentres, on t'attend.

Tu es sûr que si tu as besoin d'un baiser, les lèvres de ta mère te le donneront.

Lequel de nous deux est le plus à plaindre, Nicolas ?

Le marin baissa la tête et ne répondit pas. Marie avait raison.

Un peu tristement, le repas s'acheva. Ils quittèrent le restaurant, moins joyeux qu'ils n'y étaient entrés.

L'heure s'avavançait, Nicolas devait prendre le train de quatre heures et, avant, il voulait reconduire Marie.

Elle désirait aller à la gare, rester avec lui jusqu'à la dernière minute, mais il refusa.

Il connaissait l'amertume de ces départs, le désespoir fou qui vous envahit, quand on voit partir ce train qui emporte pour longtemps, pour toujours peut-être, une personne tendrement chérie.

On voudrait, par un geste irraisonnable, arrêter sa marche, mais il s'enfuit, il n'est plus qu'un tout petit point noir à l'horizon ; et bientôt il ne reste de lui qu'un peu de fumée blanche montant vers le ciel.

Deux fois, déjà, Nicolas avait connu ces départs douloureux.

Un matin, par un soleil radieux, la jolie maman s'en était allée, sans se douter qu'elle emportait son cœur.

Dix-huit ans après, c'était la petite qu'il avait conduite à la gare ; c'était l'enfant qui partait, c'était Marie que le train emportait.

Ce jour-là, il lui avait fallu beaucoup de courage pour revenir chez eux et reprendre sa

vie... Non, il ne voulait pas que Marie le reconduisît, il ne voulait pas que la petite connût cette souffrance

Déjà, il la sentait lasse, toute brisée; ce n'était pas la fatigue qui la rendait ainsi.

Marie pensait que chaque pas la rapprochait de chez son père, et qu'il allait falloir quitter le grand frère. Des semaines, des mois passeraient avant qu'elle entendît des paroles de tendresse, et cela serait ainsi pendant trois longues années.

Marie eut beau marcher lentement, très lentement, malgré tout, ils arrivèrent.

Devant la porte de la maison, Nicolas s'arrêta.

Malheureuse, elle demanda :

— Tu ne veux pas monter, cinq minutes seulement.

— Non, ce serait toujours la même chose; il faut bien se séparer.

Elle insista.

— Dans cette rue, devant tous ces passants, c'est triste.

— Cela vaut mieux ainsi, Marie, ne pleure pas, surtout... Allons, je m'en vais.

Désespérée, oubliant les passants, elle s'accrocha à lui.

— Ne t'en va pas ainsi, je ne t'ai rien dit pour tous ceux qui t'attendent.

— Mais si, ne t'inquiète pas, je me souviens très bien. D'abord, en arrivant, de ta part, j'embrasserai le père, la mère, puis Pierre.

La jeune fille rougit et murmura, un peu honteuse :

— Oh! Nicolas.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau? Avant de partir, ne l'embrassais-tu pas, et ne l'as-tu pas toujours embrassé?

Elle répondit, délicieusement prude :

— Oh! autrefois, ce n'était pas la même chose.

Taquin, Nicolas reprit :

— Eh bien, c'est entendu, on ne l'embrassera pas.

Vivement Marie répliqua :

— Mais si, au contraire!

Lui se mit à rire.

— Petite, tu ne sais pas ce que tu veux; mais ne te tourmente pas, j'ai compris.

En disant ces mots, il s'approcha de Marie, la prit dans ses bras, et, malgré les passants, tendrement l'embrassa; puis, ne voulant pas pleurer et sentant que les larmes venaient, brusquement il la quitta, et se mit à marcher vite. Elle appela :

— Nicolas, Nicolas!

Lui ne se retourna pas; il avait besoin pour s'en aller de tout son courage. Et pour ne plus voir la jeune fille, pressé de s'éloigner, il monta dans la première voiture libre, et, sans regarder derrière lui, il partit.

XV

A Grandcamp, le *Saint-Jean* avait repris la mer et, par les plus gros temps, il naviguait. Alors que le vent soufflait, terrible, et que la plupart des barques ne sortaient pas, lui, quand même, bravant le danger, s'en allait. Et, toujours, le patron était si habile, il revenait intact, rapportant une belle pêche.

Nicolas n'avait plus qu'un but, qu'un désir, gagner de l'argent, beaucoup d'argent; leur modeste aisance ne lui suffisait plus.

Il voulait que quand Marie reviendrait chez eux, elle trouvât tout embelli.

La maison réparée, du beau linge dans les armoires, un tapis, un grand tapis dans son ancienne chambre.

Aux vieux, Nicolas ne parlait pas de ses projets, ils ne comprendraient pas! Eux trouvaient leur maison superbe, et la jugeaient la plus belle du pays.

C'était vrai. Mais Marie, pendant trois années consécutives, aurait vécu dans un palais que Nicolas connaissait, et il ne fallait pas qu'elle souffrît en revenant ici.

A Pierre, il lui avait tout dit: comment la petite vivait, et quel luxe l'entourait. Alors, de son côté, sur son faible traitement d'instituteur, le jeune homme économisait et le diman-

che, les deux frères, mettant en commun leur bourse, s'en allaient soit à Bayeux ou à Carantan, acheter des choses pour orner la vieille maison.

Un jour, c'était une superbe paire de chenêts en fer forgé, une autre fois, une belle jardinière en porcelaine de Rouen; Marie serait heureuse de cette acquisition, elle aimait tant les fleurs! Quand elle était là, il y avait des bouquets partout. Puis ils achetèrent aussi des fauteuils, des chaises, des gravures.

Les vieux s'étonnaient, mais ils ne disaient rien. Il fallait mieux voir les gas dépenser ainsi leur argent, que d'aller, au cabaret, boire avec des camarades.

Avec un soin touchant, le père et la mère Norbin, mutuellement, se soignaient.

Eux qui, autrefois, ne faisaient jamais attention à la rigueur du climat, ne sortaient plus quand il faisait froid; ils évitaient avec soin un petit courant d'air.

Ils voulaient vivre jusqu'à ce que la petite revînt; ils voulaient voir de nouveau, assise à leur foyer, Marie, la chère enfant qu'ils avaient élevée.

Alors, pour cela, vu leur grand âge, il ne fallait pas commettre d'imprudences, ni risquer d'attraper quelque maladie qui les emporterait bien vite au vieux cimetière.

Ils désiraient voir les enfants mariés, et quand ils rêvaient, — on rêve à tout âge, — ils se disaient que, si Dieu leur prêtait vie encore quelques années, ils pourraient peut-être embrasser le premier né de leur gas Pierre.

Dans la salle à manger, le père Norbin avait accroché au mur une grande feuille de papier blanc. Sur cette feuille, de sa main tremblante, le vieux avait tracé des petits bâtons. Ces petits bâtons représentaient des jours, des semaines, trois années !

Chaque soir, il en effaçait un, et, avec joie, disait que quand tous ces petits bâtons seraient effacés, Marie reviendrait.

L'hiver, le printemps passèrent, l'été arriva. Il y avait déjà un an que la jeune fille était partie.

Ses lettres venaient régulièrement ; elles étaient toujours aussi tendres. Mais Marie écrivait souvent, qu'il ne fallait pas espérer fléchir son père avant ses vingt et un ans.

A cette époque, elle serait libre de quitter Paris, de se marier ; personne ne s'y opposerait.

Résignés, les jeunes attendaient, les vieux aussi ; mais ils craignaient la mort !

Un soir où Nicolas revenait de la pêche, en entrant dans la salle à manger il ne trouva personne. Le fauteuil du père était là inoccupé. Cette pièce lui parut sombre, il pressentit un malheur.

Quittant vite ses grandes bottes toutes mouillées, il monta au premier. Dans la chambre des parents, le père était couché. Très pâle, les deux mains croisées sur les draps, il semblait dormir.

Debout, dans un coin, sa pauvre vieille figure bouleversée, la mère priait.

Nicolas s'avança. Inquiet, à voix basse, il demanda :

— Le père est malade, depuis quand ?

La pauvre femme tourna vers son fils un visage désolé.

— Ça lui a pris ce matin, il n'a pas pu se lever. Nous avons cru d'abord que ce n'était rien, une faiblesse qui passerait; mais, vers midi, il s'est trouvé si mal, que j'ai fait chercher le médecin.

Là, la vieille s'arrêta, à bout de courage.

— Et alors ? reprit Nicolas anxieux.

— Alors... il a dit que c'était la fin. Il n'a rien, pas de maladie... la lampe s'éteint faute d'huile. Voilà.

D'un geste très doux, le grand Nicolas attira vers lui sa mère et, en l'embrassant, il murmura :

— Ah ! père, père, le pauvre père !

Puis il demanda :

— Pierre est-il prévenu ?

— Oui, un voisin est parti le chercher.

— Et la petite ?

— Non, on ne voudrait peut-être pas la laisser venir ! Et pourtant, cela lui aurait fait bien plaisir de la revoir encore une fois.

Nicolas réfléchit un instant, puis reprit :

— Quand Pierre sera là, on enverra une dépêche.

— C'est inutile ; même si Marie partait, tout de suite, elle n'arriverait pas à temps. Le médecin a dit qu'il s'en irait cette nuit.

Nicolas et sa mère avaient parlé bien bas, pourtant le murmure de leurs voix éveilla le mourant. Il ouvrit les yeux, reconnut son fils, et lui fit signe d'approcher.

Nicolas vint tout près du lit et, pieusement, s'agenouilla.

Levant avec peine sa main tremblante, le vieux père Jean la posa sur l'épaule du grand marin, puis, d'une voix faible, toute changée, il parla :

— Mon gas, mon pauvre gas, je vais mourir et je ne la reverrai pas.

C'était la seule pensée, la seule tristesse, le seul regret qu'avait cet homme. Ayant toujours travaillé dur, charitable pour tous, il n'avait aucune crainte en pensant que par delà la vie l'attendait un au delà mystérieux et terrible. En face de la mort, il restait calme, ayant demandé lui-même M. le curé, non pour confesser des fautes, mais pour partir béni, comme tous les Norbin jusqu'à lui étaient toujours partis...

Seulement il avait tant espéré vivre jusqu'au retour de Marie, que ce départ lui faisait grand'peine. Depuis qu'il avait compris que c'était la fin, sans cesse il répétait :

— Je vais mourir, et je ne la reverrai pas !

Très ému, ayant bien du mal à s'empêcher de pleurer, Nicolas balbutia :

— Père, tu guériras.

D'une voix plus forte, le vieux reprit :

— Pourquoi mentir ? Je n'ai pas peur de la mort, c'est une vieille connaissance. Sur le *Saint-Jean...*, sur mon bateau, bien des fois je l'ai vue, et de très près, mon gas.

Puis, plus doucement, il dit encore :

— Puisque je m'en vais sans revoir Marie, tu lui diras que je l'aimais plus que tout au

monde, plus que vous, peut-être... N'en soyez pas jaloux; elle, c'était la dernière, la petite, l'enfant.

Le vieillard ferma de nouveau les yeux, puis avec peine, croisa ses mains.

Et dans la chambre on n'entendit plus que le souffle court du mourant, et les sanglots du grand Nicolas qui, agenouillé près du lit, restait là, pleurant comme un enfant.

Lentement, la porte s'ouvrit et M. le curé entra, suivi de Pierre.

Pour ne pas gêner le prêtre qui commençait les prières, à côté de l'ainé, le cadet s'agenouilla.

Alors avec angoisse, il regarda son père. Il le trouva si calme que lui, qui n'avait jamais vu mourir, pensa qu'on se trompait et que le vieux n'était pas si mal.

La mort, il ne se l'imaginait pas ainsi. On devait souffrir, se plaindre, crier; l'agonie était toujours, disait-on, une chose horrible. Et le père ne se plaignait pas, ne criait pas, et n'avait pas l'air de souffrir.

De temps en temps, il ouvrait les paupières, regardait ses fils, sa femme, puis ses yeux avaient l'air de chercher quelqu'un qu'il ne voyait pas. Marie, pensa Pierre.

Le curé disait les prières; très pieusement, la mère Norbin lui répondait.

Quand il eut fini d'administrer les derniers sacrements, il souleva le bras droit du moribond et lui fit faire le signe de la croix; puis il dit : « Partez en paix. »

Et comme si le vieillard eût attendu ces

mots pour s'en aller, sa large poitrine se souleva très longuement, une dernière fois il ouvrit les yeux et, doucement, la mort le prit.

— C'est fini, dit tout bas M. le curé.

Pierre se leva brusquement, ne voulant pas croire ce qu'on lui disait. Ce n'était pas possible, on ne meurt pas ainsi.

— Monsieur le curé, cria-t-il, vous vous trompez; c'est une défaillance, un évanouissement, il faut le secourir.

Le prêtre prit le bras du jeune homme et, le dominant, voulant calmer cette colère, causée par la douleur, sévèrement il lui dit :

— Taisez-vous, Pierre, c'est un mort qui est là.

Pierre se tut. M. le curé avait l'habitude, et s'il le disait il fallait bien le croire.

Alors, sanglotant, il se réfugia près de sa mère et, malgré sa peine, il trouva que c'était très doux d'avoir encore une maman, près de laquelle on pouvait pleurer, sûr d'être consolé.

XVI

Deux jours après la mort du vieux père Jean, malgré le beau temps, une barque ne sortit.

Dès le matin, tous les marins se promenaient dans les rues, attendant l'heure de l'enterrement.

La porte de la vieille maison était tendue de draps blancs; sur deux chaises, la bière était posée, recouverte également d'un drap blanc.

Devant le corps, sur la table de la chambre du défunt, il y avait un grand Christ d'argent, et deux flambeaux dont les bougies étaient allumées.

Au pied du crucifix, une assiette pleine d'eau bénite, dans laquelle trempait un rameau de laurier sauvage.

Un grand nombre de pêcheurs se tenaient près de la maison mortuaire, causant du mort, rappelant ses qualités, et plaignant ceux qui le pleuraient.

L'enterrement était pour midi. Cette heure étonnait les marins, jamais, à Grandcamp, on n'avait vu enterrement à pareille heure; mais « probable » que les garçons et la veuve du défunt avaient leur idée.

Dans la chambre où le père était mort, bien tristes, tous les trois restaient là. Elle, anéantie par sa douleur, regardait le lit, vide maintenant, où tant d'années, l'un à côté de l'autre, ils avaient dormi.

Ce lit, donné par sa mère pour son mariage, avait été son lit de noces, ses quatre enfants y étaient nés, le père venait d'y mourir.

Ses émotions les plus grandes, ses joies les plus saintes, elle les avait ressenties dans ce lit, aussi elle désirait, de toute son âme, y rendre le dernier soupir.

Elle pensait avec tristesse, mais nullement effrayée, que ce soir elle dormirait là, toute seule. Et bien que dans sa vie de femme de

marin elle eût déjà passé beaucoup de nuits solitaires, celles qui venaient maintenant seraient infiniment plus pénibles, car elle savait qu'à présent, jusqu'à la fin, dans cette chambre elle resterait seule. Le vieux père Jean, l'époux tant aimé, était parti pour un voyage dont il ne reviendrait jamais.

Il était encore là, dans cette maison qu'il aimait « si fort », le pauvre vieux; mais dans quelques instants, quand M. le curé serait arrivé, des camarades le prendraient et l'emporteraient d'abord à l'église, puis au cimetière. Et ce serait fini, fini pour toujours. De Jean Norbin, il ne resterait plus qu'un nom gravé sur une pierre

La pauvre femme se sentit si malheureuse qu'elle détourna les yeux de ce lit où son mari était mort; et, pour se consoler, pour se trouver moins seule, elle regarda ses fils.

Tous les deux, près de la fenêtre, lui tournaient le dos. Que guettaient-ils donc ainsi? Ah! oui, elle se rappelait, ils attendaient Marie.

On lui avait envoyé deux dépêches, une lui annonçant que le père Jean était mort, l'autre lui disant l'heure de l'enterrement; et Nicolas et Pierre assuraient qu'elle viendrait.

La mère leur avait dit et répété pourtant que Marie ne pourrait se faire libre, que son père s'opposerait à sa venue.

Eux, confiants, répondaient : « Elle fera l'impossible; elle aimait tant le vieux père Jean. »

Et, pour laisser à la petite le temps d'ar-

river, l'enterrement avait été fixé à midi.

La matinée passa, midi allait sonner et Marie n'était toujours pas là. Pourtant, Nicolas et Pierre espéraient encore.

Depuis ce matin, debout derrière la fenêtre, ils guettaient tous les passants, et leurs cœurs battaient fort, quand ils apercevaient une voiture.

Hélas, aucune voiture ne s'était arrêtée.

Tout à coup, les deux frères tressaillirent et se rapprochèrent l'un de l'autre. Tristement, les cloches commençaient à sonner; elles annonçaient l'enterrement, et prévenaient que M. le curé quittait l'église, pour venir chercher le défunt.

Dans quelques minutes, le clergé serait là, et on emporterait le vieux père Jean.

Nicolas étouffa un sanglot, Pierre ne put retenir ses larmes.

Sans forces, la mère se leva.

— Mes enfants, dit-elle, il faut descendre.

Nicolas supplia :

— Mère, attendons encore un peu.

Ayant compris la secrète pensée de son fils, tristement la vieille femme répondit :

— Non, elle ne viendra plus.

Puis, bien vite, pour excuser la petite, pour bien faire comprendre qu'elle ne la soupçonnait pas d'indifférence, elle ajouta :

— On l'aura empêchée.

Presque en colère, — la douleur le rendait méchant, — Nicolas reprit :

— Je te dis qu'elle viendra, nous pouvons bien attendre encore.

Comme il prononçait ces mots, Pierre, qui était toujours près de la fenêtre, dit d'une voix grave :

— Non, Nicolas, il faut descendre; voilà M. le curé et les enfants de chœur.

Cette fois, c'était fini, le père Jean s'en irait sans que celle qu'il avait tant aimée l'accompagnât à sa dernière demeure.

Résigné, soutenant sa mère, Nicolas descendit, suivi par Pierre. Derrière la bière, ayant son visage des mauvais jours, les bras croisés, il se mit.

Quatre pêcheurs, choisis parmi les plus vigoureux, attendaient. Sur un signe de M. le curé, ils enlevèrent le corps; un mousse du *Saint-Jean* le recouvrit d'un drap blanc. Autour de la bière se mirent les amis du défunt, et le triste cortège s'ébranla.

Portant une haute croix d'argent, marchait le plus grand des enfants de chœur, puis venaient les chantres qui, à pleine voix, psalmodiaient le *De Profundis*. Derrière le corps, seul, Nicolas marchait, immédiatement après Pierre et sa mère, puis suivaient les parents éloignés, les amis de la famille, presque tous les marins.

Et sur ces visages bronzés par la mer, il y avait une réelle tristesse. En ce moment, ceux qui étaient là regrettaient celui qui s'en allait. Emotion passagère, mais qui les faisait suivre respectueux et recueillis, ce mort qui, toute sa vie, leur avait donné l'exemple du courage et de la bonté.

L'église était au bout du village; pour y

parvenir, il fallait monter une côte assez longue qui longeait la grève.

Le triste cortège, en y arrivant, ralentit un peu et tous, même les fils et la veuve, regardèrent la mer. Sous un soleil superbe de septembre, le flot avait des reflets merveilleux, et, bondissant, plein d'écume, il venait se briser contre les falaises.

Les pas des porteurs se firent plus lents, les chantres chantèrent plus bas, comme s'ils avaient compris que le murmure caressant des vagues était surtout le chant qu'il fallait à celui qui s'en allait là.

Pour la dernière fois, l'Océan venait saluer ce vieux marin, qui, pendant cinquante ans, l'avait sillonné de tous côtés.

A l'église ils arrivèrent et le service commença.

Debout, impassible en apparence, Nicolas s'était mis, comme la coutume le voulait, seul derrière la bière du défunt. Il ne priait pas, il avait trop de chagrin. Et puis, peu à peu, une affreuse inquiétude l'envahissait. Il pensait à Marie, il la croyait malade, il ne pouvait s'expliquer son absence autrement.

Malade! Mon Dieu! Est-ce qu'elle aussi pouvait mourir?

Cette idée le bouleversa tellement qu'il chancela; ceux qui l'entouraient crurent qu'il allait tomber.

Les prières étant finies, les porteurs reprirent le corps pour le conduire au cimetière.

Machinalement, affreusement las, Nicolas suivit. Sans une larme, mais le visage contracté

par la souffrance, il vit descendre dans la fosse le corps de son père; puis il jeta de l'eau bénite; et sans savoir ce qu'il faisait, il serra toutes les mains qui se tendaient vers lui.

Mais quand M. le curé fut parti, et qu'il se trouva près de la tombe avec sa mère et Pierre qui, agenouillés, sanglotaient, brusquement il leur dit :

— Allons-nous-en.

Et comme la pauvre femme demandait à rester encore quelques instants, il confessa :

— Je suis las, je n'en puis plus.

Nicolas se plaignant, Nicolas avouant sa fatigue, sa mère n'avait jamais vu cela.

Inquiète, oubliant l'époux, elle vint près de son fils et lui demanda :

— Tu es malade, mon gas?

— Non, fatigué seulement. Rentrons chez nous, veux-tu?

Tous les trois quittèrent le cimetière et, lentement, le cœur bien gros de laisser là le vieux, ils retournèrent chez eux.

Nicolas ne voulait pas se l'avouer, mais il espérait qu'au retour il trouverait la petite ou quelque chose venue d'elle; c'est pour cela, qu'au cimetière, ne voulant pas dire son secret espoir, il s'était prétendu fatigué.

Hélas! la maison était vide, les volets clos, le facteur n'avait rien apporté.

Cette constatation fit crever le cœur du grand Nicolas. Il ne voulait pas accuser Marie, mais ce silence était vraiment incompréhensible!

Quittant Pierre et sa mère qui, assis l'un

près de l'autre, causaient doucement du mort, il s'enfuit dans la chambre de la petite et là, comme une véritable bête, — la douleur le rendait fou, — il se mit à crier, en appelant désespérément l'enfant.

XVII

La semaine qui suivit la mort du père Norbin, le *Saint-Jean* ne navigua pas, le patron restait avec les siens; puis, la semaine passée, il reprit la mer et, de nouveau, en tous sens, sillonna l'Océan.

Physiquement, la mort du père avait bien changé le grand Nicolas; il s'était courbé, il avait vieilli, ses cheveux devenaient blancs.

De plus en plus, pour lui, les retours au pays étaient douloureux.

La vente du poisson faite, comme un fou, il courait chez eux.

En entrant, ses mots étaient toujours les mêmes.

— Bonsoir, mère, as-tu des nouvelles?

Depuis un mois, la réponse ne variait pas.

— Non, Nicolas, rien encore.

C'était tout, jamais maintenant ils ne parlaient de Marie. Ils y pensaient et s'inquiétaient, mais chacun gardait pour soi son inquiétude.

Seulement, Pierre devenait plus triste tous

les jours, et les deux frères n'achetaient plus rien pour orner la vieille maison.

Enfin, un dimanche, une lettre arriva. Nicolas se trouvait en bas; vite, il s'en empara et, tout de suite, reconnut l'écriture de Marie.

La lettre venait de l'étranger et était adressée à Jean Norbin.

Ah! ce douloureux silence s'expliquait. Marie avait quitté la France, elle ignorait la mort du père.

Qui donc, maintenant, allait ouvrir cette enveloppe? Lui, le fils aîné. Un scrupule l'arrêta. Il en avait le droit, pourtant, mais la mère serait si heureuse de décacheter cette lettre.

Avec des jambes de gamin, il grimpa l'escalier et, tout joyeux, entra dans la chambre des parents.

Au pied du lit, agenouillée, sa mère priait. Nicolas, respectueusement, se découvrit.

Quand elle eut fini sa prière, la vieille femme se releva et regarda son fils.

Sa figure radieuse l'étonna, et elle demanda :
— Qu'y a-t-il?

Mais, comprenant tout de suite qu'une seule chose pouvait mettre un tel rayonnement sur le visage de Nicolas, elle ajouta :

— Tu as des nouvelles de la petite?

Alors lui, ne se contenant plus, la voix claire, pleine de joie, s'écria :

— Oui, une lettre, une lettre qui vient de l'étranger, et elle est adressée au père... Tu vois, elle ne sait pas qu'il est mort, et on osait croire qu'elle nous avait tous oubliés.

En entendant ces paroles, la mère Norbin se révolta :

— Qui donc, mon fils, croyait cela ? Ni moi, ni toi, ni Pierre, je pense ?

— Non, certes, mais dans le pays on jasait, et son absence à l'enterrement du père a été très remarquée. Mère, je t'en prie, ouvre vite sa lettre.

La vieille refusa.

— Appelle Pierre, dit-elle, c'est lui qui doit la lire.

Nicolas ouvrit la porte et, très fort, comme s'il donnait un ordre sur le *Saint-Jean*, il cria :

— Vite, gamin, on t'attend pour lire une lettre de ta promise.

Quelques secondes après, Pierre arriva, ahuri, mais très heureux.

D'une main qui tremblait, il ouvrit l'enveloppe et, doucement, il lut la lettre écrite pour celui qui n'était plus là.

« Mon vieux père Jean,

« Un mois, un mois passé que je n'ai pu vous écrire : que devez-vous tous penser de moi ?

« J'espère qu'aucun de vous ne m'accuse d'oubli et que, si Nicolas ou Pierre osent dire sur mon compte de vilaines choses, toi, le papa-gâteau de toute mon enfance, tu leur imposes silence.

« Car, tu sais bien que si je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, c'est que je n'ai pu le faire.

« Nous avons quitté Paris si brusquement,

qu'un matin je me suis trouvée dans le train qui nous emportait au Havre, sans savoir comment; puis, le même jour, nous nous sommes embarqués pour l'Amérique, New-York, d'où je vous écris.

« La raison de ce voyage précipité, mon père ne me l'a pas dite, mais je l'ai devinée. De mauvaises spéculations, des pertes d'argent considérables; le voilà encore une fois ruiné, et il retourne en Amérique essayer de regagner ce qu'il a perdu en France.

« Ces questions de fortunes ne m'inquiètent guère, et je crois même que, pour moi, elles seront la cause de mon bonheur. Voilà comment:

« Si, dans quelques mois, mon père n'a pas trouvé une belle situation, il partira avec sa femme dans l'Amérique du Sud, et nous, ses fils et moi, serons libres de faire ce que nous voudrons pour gagner notre vie.

« Alors, bien vite, je prendrai le bateau et j'arriverai chez vous, les mains vides, comme je suis déjà venue, il y a bien longtemps de cela.

« Oui, père Jean, la promesse de ton fils n'aura même pas un trousseau, rien, rien; c'est une pauvre fille à qui, pour la seconde fois, tu ouvriras la porte de ta maison. Cette pensée ne me fait pas souffrir, j'ai déjà tant reçu de vous! Et puis, avant de devenir ta belle-fille, j'aurai été ta fille bien longtemps, et on n'a aucune honte de tout devoir à son papa.

« Aussi, c'est bientôt, plus tôt que vous ne le pensez, que je vous arriverai.

« Je crois, monsieur Jean Norbin, que je

serai là avant que tous tes petits bâtons soient effacés.

« Quel bonheur ! Quand je pense à ce retour que j'espère proche, mon cœur bat si fort, qu'il me fait mal !

« Je vois la grande salle à manger ; je vous vois autour de la table ; oh ! les gais repas que nous faisons là !

« Dire que ce temps joyeux va revenir, que je vais retrouver vos chers visages, et que je ne vous quitterai plus.

« Enfin, je vais donc revoir des figures qui me souriront ; quand j'arriverai vos bras s'ouvriront et vous serez tous heureux !

« De nouveau, autour de moi, on ne parlera plus que français, et tu sais, Pierre, malgré toi j'apprendrai le patois et tous les mots que tu me défendais de dire, je les dirai ; et tu ne me gronderas pas, car tu penseras qu'il y a bien longtemps que je ne les ai entendus !

« C'est le cœur plein d'espoir que je termine cette lettre, père Jean ; c'est toi, aujourd'hui, que je charge de mes commissions.

« D'abord, tu les embrasseras pour moi, bien des fois ; puis tu diras à Nicolas qu'ici où je suis seule, où tout m'est étranger, sa grande affection protectrice me manque et que, plus qu'avant, je m'aperçois à quel point je l'aime.

« A Pierre, mon fiancé, tu lui assureras que dans mon cœur jamais une autre image ne s'est glissée et que toujours, toujours je lui serai fidèle, parce qu'il est mon premier, mon seul, mon unique amour.

« A maman Norbin, à ma bonne vieille ma-

man, dis-lui que sa petite va revenir toute meurtrie, et qu'elle aura besoin, plus que jamais, de sa tendresse, de ses baisers, pour lui faire oublier les mauvais jours.

« Enfin, pour toi, père Jean, toute mon affection dans un bon baiser.

« MARIE. »

Ce fut en pleurant que Pierre acheva la lecture de cette lettre, Nicolas et la mère pleuraient aussi.

Tous pensaient à l'absent; le pauvre vieux eût été si content!

Son souvenir, un peu de lui, était dans cette chambre, où si longtemps il avait vécu.

Les meubles, ces choses témoins de nos joies et de nos peines, étaient ceux sur lesquels il se reposait, maintes fois il les avait touchés de ses mains.

Chaque matin, depuis qu'il ne naviguait plus, en se levant, il s'approchait de la fenêtre et, du même geste lent, il relevait le rideau pour regarder la mer. Et le rideau gardait encore le pli que la main du vieux pêcheur lui avait donné.

Dans cette chambre, tout rappelait tellement Jean Norbin, que ses fils et sa femme croyaient sentir son âme roder autour d'eux.

Nicolas expliqua, brièvement, ce qu'il ressentait.

— Ici, dit-il, je ne peux pas m'imaginer que le père est mort!

Puis, se levant pour dompter l'émotion qui

s'était emparée de lui, il fit quelques pas, et, de son ton brusque, il dit à son frère :

— Tu vas écrire à la petite, tu lui annonceras bien doucement que le père Jean est parti, et tu ajouteras que nous l'espérons bientôt. Ceci, c'est pour la mère et pour moi. Toi, tu lui diras tout ce qu'un promis peut dire à sa promise. Pierre, fais ta lettre très tendre, très affectueuse, écris-lui aujourd'hui des choses que tu n'as jamais encore osé lui écrire.

Tu comprends, là-bas, elle sera toute seule, quand elle apprendra que le vieux père est mort.

XVIII

Dans la vieille maison Norbin il y avait toutes sortes d'ouvriers, maçons, peintres, charpentiers, venus d'Isigny, avec l'ordre de faire la maison aussi belle que possible. Du haut en bas, on lavait, on grattait, on peignait; intérieur comme extérieur étaient refaits à neuf.

Dans le pays, les habitants s'étonnèrent. Quoi, sitôt après la mort du père, les fils dépensaient ainsi. Il avait donc beaucoup d'argent le défunt? Et les langues marchaient, chacun aurait voulu savoir la raison de tout cela.

Le grand Nicolas allait peut-être se marier? La mère se faisait vieille, et que deviendraient

les deux garçons dans cette maison sans femme ?

Le grand Nicolas n'était plus très jeune pour contracter mariage, mais, malgré cela, bien des filles encore seraient contentes de l'épouser. Le *Saint-Jean* était le plus beau bateau de Grandcamp, leur maison la plus belle ; et on les disait riches !

Alors, Nicolas, malgré ses cinquante ans proches, pouvait être considéré comme un beau parti.

A Pierre, l'instituteur, comme mari, personne n'y pensait. C'était un savant, à qui il faudrait pour femme une demoiselle, et, à Grandcamp, il n'y en avait pas.

Et puis, ces filles de pêcheurs préféraient épouser un des leurs ; elles avaient toutes un secret mépris pour les *terriens*, et, malgré que la vie de femme de marin fût parfois bien douloureuse, elles n'envisageaient jamais un autre avenir.

Pierre, un monsieur, toujours fourré dans ses livres, n'était un mari possible pour aucune d'elles !

Et, furieux de ne rien savoir, les Grandcampais en vinrent à conclure que, puisqu'on réparait la maison et qu'à chaque instant des colis arrivaient, sûrement une femme allait venir chez les Norbin... Mais alors, le grand Nicolas avait donc choisi en dehors de Grandcamp. A Carantan, à Isigny, à Bayeux peut-être ?

On bavardait, on potinait, et on se rappelait que, depuis quelque temps, tous les diman-

ches, les deux frères partaient après la messe et revenaient tard le soir. C'était chez la promis qu'ils allaient, probablement.

Et les mères et les grand'mères étaient furieuses contre le grand Nicolas, car elles s'imaginaient qu'il avait choisi femme loin du pays.

Aussi maintenant, quand on le rencontrait, c'est à peine si on lui disait bonjour, et les filles, sur son passage, se détournaient avec rancune.

Lui ne s'apercevait guère de ce manège. Quand il revenait, bien vite, il allait chez lui et, là, avec soin, il regardait le travail des ouvriers qu'il voulait parfait.

Quelquefois sa mère s'étonnait.

Avec son beau rire des temps passés, le grand gas répondait :

— Ne dis rien, il faut qu'autour d'elle tout soit joli. Toi-même, tu n'arrêtes pas de travailler.

Depuis la dernière lettre de Marie, la mère Norbin s'était mise à l'ouvrage; elle voulait faire elle-même le trousseau de l'enfant.

Au début, elle avait été très embarrassée. Son linge, à elle, était beau, solide, durait longtemps; mais il lui semblait trop simple, trop grossier pour Marie.

Marie, c'était la petite, un être à part, une femme qui ne lui ressemblait pas; on ne pouvait lui donner le même trousseau qu'à elle, simple fille de pêcheurs. Et puis l'enfant avait vécu à Paris, pris les habitudes des Parisiennes, et la mère Norbin se souvenait, bien que

ce fût très loin, du beau linge de la jolie man.

Alors, un soir, elle avait écrit à un grand magasin de Paris pour demander des modèles.

Les modèles arrivés, avec joie, immédiatement elle se mit à l'ouvrage, et ses vieux doigts s'efforcèrent de bien faire. Mieux qu'elle ne pensait, elle réussit.

Alors les pièces blanches, jolies et virginales, augmentèrent peu à peu, dans la chambre de Marie. Déjà, bien des choses étaient faites, rangées dans l'armoire et recouvertes de mousseline blanche, pour qu'elles ne s'abîmassent pas.

Sans relâche, la mère Norbin travaillait, craignant que la petite n'arrivât avant que son trousseau fût fini.

Pierre, le dimanche, devenait tapissier. Aidé par son frère, il tapissait d'étoffe claire les murs de la chambre de Marie; il taillait des rideaux, recouvrait des sièges, se montrait fort habile. Et sa joie était grande, quand Nicolas assurait que la maison finissait par ressembler au palais que la jeune fille habitait à Paris.

Elle pouvait venir, la petite, quelques semaines encore et tous auraient fini. Et ce serait joli, si joli, qu'elle ne reconnaîtrait plus, sous sa parure neuve, la vieille maison où elle était née.

XIX

Les échelles étaient parties, le dernier ouvrier avait quitté la maison des Norbin. Blanche, éclatante, superbe, cette maison faisait l'admiration de tout le village. Plusieurs fois par jour, les gamins s'arrêtaient devant elle, ils n'avaient jamais vu si beau ! Et des gens bien informés prétendaient qu'à l'intérieur c'était encore plus merveilleux. Malheureusement, on n'y entrait pas facilement. Sans être fiers, les Norbin voisinaient peu et, depuis leur deuil, on ne les voyait presque plus.

Le dimanche, sur le Perret, les deux frères ne se promenaient pas et, dans le village, rarement on les apercevait.

La mère Norbin était bien toujours assise à la fenêtre de sa salle à manger, mais elle travaillait avec ardeur et répondait par un bonjour pressé aux sourires aimables des voisines.

Elle n'était pas bavarde, alors on ne pouvait s'arrêter pour lui demander à visiter sa maison.

Pourtant, un jour, une jeune fille, plus audacieuse que les autres, entra sans en être priée.

Sans trop regarder autour d'elle, un peu gênée, elle s'assit dans la salle à manger et, bien vite, expliqua à la mère Norbin le pourquoi de sa visite.

Elle avait fait sa première communion avec Marie, elle l'aimait bien, elle voulait avoir de ses nouvelles.

La visiteuse était habile; Marie! ce seul nom lui ouvrait la porte toute grande.

La mère Norbin posa son ouvrage et, en souriant, répondit que Marie était en Amérique, mais qu'on l'attendait bientôt. Peut-être serait-elle là pour la Saint-Michel.

— Pour la Saint-Michel, s'écria la curieuse, l'époque des mariages.

Et la vieille, en riant, tout heureuse, reprit:
— Justement.

Cela dit, elle se remit à travailler. La jeune fille comprit qu'elle ne saurait plus rien.

Elle se leva, remercia; mais, en s'en allant, elle osa regarder.

La salle à manger, bien meublée, toute fleurie, lui parut superbe; aussi, à toutes ses camarades, elle fit une description enthousiaste de ce qu'elle avait vu.

Bientôt, tout le pays sut que Marie allait revenir à Grandcamp et s'y marier. C'était pour elle qu'on avait fait la maison si belle.

Se marier, mais avec qui?

Vite, les commères devinèrent. Nicolas fut jugé trop vieux; c'était Pierre, le futur mari.

A Grandcamp, on avait toujours bien dit qu'il n'épouserait qu'une demoiselle!...

La Saint-Michel passa, bien des filles se marièrent, mais Marie n'était pas parmi elles.

D'Amérique, les Norbin avaient reçu une seconde lettre, douloureuse et bien triste. La petite savait la mort du vieux père Jean, et

elle ne pouvait s'imaginer qu'à son retour, il ne serait plus là, et que jamais, jamais, elle ne le reverrait. De son prochain départ, elle ne parlait pas.

Les jours passèrent; depuis deux mois ils étaient sans nouvelles. Pourtant Pierre écrivait souvent et, dans chacune de ses lettres, il suppliait Marie de répondre, lui affirmant qu'un voyage ne les effrayait pas et que, si elle voulait, Nicolas irait la chercher.

Il lui disait aussi, en termes chastes et doux, son grand désir qu'elle devînt sa femme. Il avait osé parler de leur mariage, de la Saint-Michel; puisque tout était prêt pour elle et que, depuis si longtemps, ils avaient échangé leurs promesses.

La Saint-Michel passée, ses lettres furent encore plus pressantes; aux Pâques prochaines, il voulait être marié.

Maintenant, son amour, exaspéré par cette longue attente, osait crier à Marie « la demoiselle » qu'il la voulait. Mais c'était un vouloir si respectueux, si tendre, si plein d'amour, qu'une promesse ne pouvait s'en fâcher.

Pourtant, la lettre partie, Pierre avait un remords, et sa jalousie s'inquiétait. Il craignait que, par delà les mers, son cri d'amour, si pressant, ne troublât Marie, la vierge. Et ce premier émoi, cette première rougeur, il ne les verrait pas. Un autre pourrait surprendre ces sentiments, un autre lui volerait ce qui lui appartenait.

Cette pensée le faisait, parfois, atrocement souffrir, et alors il regrettait ces lettres

d'amour que, malgré lui, chaque semaine, il envoyait par delà l'Océan.

Et les jours passaient, Marie ne répondait pas et Pierre, de plus en plus, se tourmentait.

Pâques arriva, l'été, puis les vacances scolaires. Las de tout, avec bonheur, Pierre quitta ses livres et, n'ayant rien à faire, pour passer le temps, il s'embarqua, avec Nicolas, sur le *Saint-Jean*.

Mauvais marin, n'ayant aucune expérience de la manœuvre, il s'asseyait à l'avant du bateau et restait là, de longues heures, immobile, ne s'apercevant pas de l'activité qui régnait autour de lui.

Ses yeux fixés au loin suivaient le mouvement des vagues, et sa pensée s'en allait là-bas, là-bas, de l'autre côté de l'Océan.

Parfois, quand la mer était belle et que la nuit venait, faisant du ciel un plafond lumineux, Nicolas s'asseyait à côté de lui et, tout bas, pour ne pas troubler ce grand calme, il lui parlait, essayant de consoler cet homme qui n'espérait plus.

Mais Pierre n'écoutait rien. Toujours il répétait : « Elle ne reviendra pas, je suis bien malheureux. » Et, souvent, Nicolas devinait que ce grand garçon de trente ans pleurait comme un enfant.

Un soir, il le vit si triste, si découragé, si las, qu'il eut peur; et pour lui donner du courage, pour lui montrer que toute une vie on pouvait vivre avec un souvenir, très simplement, le grand frère parla de son amour.

Le *Saint-Jean* ne bougeait pas, aucune brise

ne gonflait les voiles, les hommes, à l'arrière du bateau, pêchaient à la ligne; à l'avant, les deux frères étaient seuls et la nuit venait, superbe.

Nicolas mit sa large main sur l'épaule de Pierre et, d'une voix tendre, très douce, il dit :

— Vois-tu, frère, il ne faut pas te plaindre, il ne faut pas croire, surtout, que tu ne peux continuer à vivre ainsi, simplement, en pensant à celle que tu aimes. Elle, tu l'espères, tu l'attends, elle est ta promise, elle viendra... Moi qui te parle, j'ai vécu toute ma vie d'homme jeune avec un souvenir... J'ai aimé, Pierre, j'ai aimé avec tout mon cœur, toute mon âme, et je savais que celle que j'aimais n'était pas pour moi, et que je ne la reverrais probablement jamais... Mais, vois-tu, tout de même, j'ai vécu, et pas trop malheureux...

Lorsque, comme toi, j'étais désespéré, je m'asseyais là, où tu es assis, je fermais les yeux, et je la revoyais toute, car ma pensée ne la quittait guère.

Oui, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, son sourire, tout cela était devant moi, et dans mes bras, il me semblait encore que je la tenais, comme je l'avais tenue, une seule fois! Elle m'apparaissait telle qu'elle était, si jolie, si jolie, que lorsque j'ouvrais les yeux pour regarder le ciel, j'osais dire en le regardant : « Celle à qui je pense toujours, celle qui m'a pris tout mon cœur, celle que j'aime enfin, c'est la plus belle! » et je pouvais admirer longtemps les étoiles, pas une n'était plus merveilleuse que mon souvenir!

Frère, toute ma vie j'ai vécu simplement avec un souvenir; toi, tu es jeune, l'avenir te sera doux, pourquoi désespères-tu?

Pendant que Nicolas parlait ainsi, Pierre, très ému, l'écoutait respectueusement.

Pour la première fois, il comprenait que cet homme, au parler brutal, aux façons brusques, avait aimé peut-être plus profondément que lui n'aimerait jamais. Il comprenait que, sous cette rude enveloppe, se cachait un cœur délicieusement tendre, et que ce cœur avait dû souffrir affreusement de sa solitude.

Jamais, à personne, il n'avait parlé de son amour. Le père était mort sans connaître le secret de son gas; la mère l'ignorait encore. Et Pierre, qui se sentait consolé, soutenu, encouragé, le plaignait de toute son âme. Un chagrin qu'on peut avouer, dont on ose parler, devient moins douloureux; ceux qui vous aiment en prennent chacun leur part. Avec une émotion faite de respect, d'admiration et de tendresse, Pierre prit la large main du grand frère qui tremblait un peu et, la serrant très fort dans la sienne, il lui dit :

— Nicolas, c'est la jolie maman que tu as aimée.

En détournant la tête pour cacher quelques larmes qui, malgré lui, montaient à ses yeux, il répondit :

— Oui, Pierre, c'était elle.

Il se tut quelques instants, puis il reprit :

— Frère, je t'ai dit tout cela ce soir pour te donner du courage, pour te montrer aussi que si tu as de la peine, tu n'es pas le seul à en

avoir... Seulement, ce que je viens de t'apprendre restera toujours entre nous.

— Je te le promets.

— Tu aimes, tu peux aimer, c'est un bonheur que je t'envie; moi, mon amour, il fallait le cacher. Alors, vois-tu, cela me ferait mal qu'on y touche... Et puis, maintenant, c'est le passé. Je suis un vieillard depuis qu'elle est morte, et il ne faut plus jamais me parler d'elle...

Brusquement, de sa voix de patron, il ajouta :

— Tu as compris, n'est-ce pas?

Pierre, la gorge serrée, ne pouvait répondre. Il inclina la tête, et les deux frères ne parlèrent plus.

Le bateau ne bougeait toujours pas, tristement les voiles pendaient le long des mâts.

La nuit, nuit d'été, était superbe, et on n'entendait que le clapotement de l'eau autour du bateau.

Ce bruit, chanson de la mer, berçait doucement la rêverie des deux hommes.

Et cette rêverie était presque la même : tous deux pensaient à des cheveux blonds, à des yeux bleus, à un sourire. Pour l'un, c'était le passé, le merveilleux passé qui ne reviendrait jamais; pour l'autre, l'avenir, qu'il espérait tout proche.

XX

Le jour de Pâques, à Grandcamp, dès le matin, les cloches sonnèrent à toute volée, et le vent emporta très loin ce carillon joyeux.

Il parvint aux pêcheurs qui attendaient au large l'heure de la marée pour rentrer; et, sur tous les bateaux, il apporta de la joie.

Ce carillon, que les marins entendaient, c'était l'âme même de leur pays.

Les pères songeaient aux enfants, aux petits bras qui se tendraient tout à l'heure vers eux; les promis pensaient à leurs promesses. Pendant deux jours on allait pouvoir s'amuser, courir les champs, faire les fous! Un frisson de bonheur faisait battre plus vite leur cœur.

Sur le *Saint-Jean* aussi on entendit le carillon, et les deux frères pensèrent qu'il n'y avait pas bien longtemps que ces mêmes cloches avaient sonné pour leur cher défunt.

Un jour viendrait, peut-être, où, pour Pierre, ces cloches sonneraient gaiement!

Dès que ce fut pleine mer, beauprés en avant, une bonne brise les poussant, les barques s'approchèrent et, d'un bateau à l'autre, les pêcheurs s'interpellèrent.

La pêche était bonne, superbe; allons, pour tous, le jour de Pâques s'annonçait bien.

Sur le *Saint-Jean*, les hommes aussi auraient

aimé se réjouir et chanter comme les autres, mais ils n'osaient pas. Le patron et son frère n'avaient pas l'air joyeux !

Le *Saint-Jean*, comme toujours, arriva le premier. La barque ancrée, tous montèrent dans le canot qui devait les conduire à terre ; mais au moment où le grand Nicolas allait donner l'ordre de ramer, il chancela, et si un marin ne l'avait soutenu, il serait tombé à la mer.

Remerciant à peine celui qui l'avait secouru, d'une voix rauque, il donna le signal du départ ; mais sa rame ne suivit pas celle des autres, il était incapable de faire un mouvement.

Les yeux fixés sur le Perret, il regardait l'épi, et là, tout au bout, toujours où Marie se mettait, où depuis près de deux ans il n'avait jamais vu personne, il apercevait une femme qui regardait la mer, et cette femme avait la tournure de la petite.

Ses yeux se troublaient, un vertige de nouveau le prit, quelque chose lui disait qu'il devait être le jouet d'une hallucination... Mais la barque avançait toujours, et la femme était encore là.

Pressés d'arriver, les hommes ramaient avec force et, assez vite, l'embarcation se rapprochait de l'épi.

Derrière Nicolas, tout à coup, Pierre se leva et poussa un grand cri. Il venait d'apercevoir la forme svelte.

La voix étranglée, il murmura :

— Frère, regarde donc, là-bas !

Tous les marins regardèrent également. Eux

ne doutèrent pas. Ensemble, ils s'écrièrent :

— C'est Marie, c'est la demoiselle!

Et Nicolas, fou de joie, mais ayant peur, balbutia :

— Vous... vous trompez... peut-être.

Mais tous éclatèrent de rire. Se tromper? le patron perdait la tête; qui donc ressemblait à la « demoiselle »?

Encore plus rapidement, le canot avança. Maintenant, celle qui était sur l'épi les avait aperçus; ses mains s'agitaient. Cette fois, Nicolas fut certain. Il connaissait ce geste qui, tant d'années, l'avait accueilli.

Oui, c'était la petite qui se trouvait là!

Et les cloches sonnaient, sonnaient, le carillon semblait de plus en plus joyeux; les marins du *Saint-Jean* étaient ivres de bonheur!

Ils abordèrent et, écartant brusquement femmes, enfants, promises, avec Nicolas et Pierre tous coururent vers la demoiselle. Ils voulaient saluer Marie, cette vierge qui, tant d'années durant, croyaient-ils, avait protégé le *Saint-Jean*.

Ah! maintenant, ils pouvaient prendre la mer par n'importe quel temps, tenter les pêches les plus hasardeuses, jamais ils n'auraient une minute de crainte, puisque Marie, leur protectrice, était revenue.

Et elle, confuse de voir tous ces hommes têtes nues l'entourer, serrait, un peu embarrassée, ces mains qui se tendaient vers elle.

Tout à coup, deux bras l'enveloppèrent, et Marie se sentit emporter très vite; c'était Nicolas qui l'enlevait à tous. Elle appartenait aux

Norbin, la petite, et il ne voulait pas que tous ces marins, avant lui, pussent en approcher. Ses premiers sourires, ses premiers mots, devaient être pour eux seuls.

C'était leur bien, bien qu'on ne leur reprendrait plus jamais !

Marie s'amusa de cette course folle, souriait à Pierre qui les suivait, et trouvait délicate cette sensation protectrice qu'elle ressentait contre la poitrine du grand Nicolas.

Pauvre petit oiseau qui, depuis deux ans, avait quitté son nid, et qui le retrouvait enfin.

Sur le seuil de la maison, Nicolas déposa son cher fardeau et, debout, sans bouger, il la regarda, doutant encore.

Marie, bien vite, les entraîna; la mère les attendait. La pauvre vieille était transfigurée; sur son visage, un peu de jeunesse semblait être revenue.

D'une voix joyeuse et émue, à ses fils, de la petite elle conta l'arrivée.

Elle se trouvait près de la fenêtre, comme tous les jours, elle avait les yeux clos et pensait à Marie quand, tout à coup, deux bras l'entourèrent et des baisers lui tombèrent un peu partout.

D'abord, elle crut que le sommeil l'avait prise et qu'elle rêvait; mais ce rêve était si doux qu'elle n'osait bouger, de peur de se réveiller. Et les baisers continuaient... Alors doucement, avec crainte, elle avait ouvert les yeux et là, devant elle, bien vivante, elle avait vu Marie...

Et tout à coup la mère s'était sentie si

heureuse que, sans penser à ses fils, elle désira mourir !

Mourir ! La jeune fille se fâcha et défendit à la mère Norbin de prononcer ces mots-là, puisque, pour toujours maintenant, elle était avec eux. Son père, parti en Océanie, l'avait laissée libre de revenir ici.

Puis, un peu honteuse, elle dit encore qu'elle revenait les mains vides. L'argent de son voyage était le seul que son père avait pu lui donner.

Nicolas et Pierre la grondèrent; avait-on idée de parler de ces choses-là.

Marie rougit, toute confuse, alors la vieille l'attira vers elle et, tendrement, lui dit :

— Tu es ma fille et la fille aussi du vieux père Jean. Tout ce qui était à lui, tout ce qui est à nous t'appartient. Tes mains ne sont pas vides, car tu rapportes dans ces petites mains-là tout le bonheur de la maison que tu avais emporté avec toi... Maintenant, mon enfant, avec Pierre, va au cimetière, que ta première visite soit pour le cher vieux, ses derniers mots, à lui, ont été pour toi.

Les deux promis obéirent et, lentement, ils montèrent la côte qui conduisait à l'église, lentement, car ils n'étaient guère pressés. Ils éprouvaient une joie immense à être l'un près de l'autre, et ce bonheur leur suffisait.

Ils ne se disaient rien, mais une grande chanson d'amour chantait dans leurs cœurs, et le bruit de la mer, qu'ils écoutaient religieusement, leur semblait un accompagnement délicieux.

Marie avait vingt ans, elle aimait profondément et, après une longue absence, elle venait de retrouver fidèle celui qu'elle aimait.

Pierre était ivre de joie, il croyait au bonheur. Sa vie ne ressemblerait pas à celle de son aîné.

Les cheveux blonds, les yeux bleus, le sourire, tout ce qu'il adorait, sa promise enfin, était là, à côté de lui et, s'il voulait, s'il osait, il pourrait prendre la petite main qui se trouvait si près de la sienne.

Il hésita, puis il se décida; après tout, la jeune fille lui appartenait un peu.

Marie ne s'effraya pas de ce geste amoureux, elle sourit et, les mains unies, ils entrèrent au cimetière.

La tombe du père Jean était bien fleurie; tous les deux, pieusement, s'agenouillèrent, et la même prière monta vers le ciel.

Ils demandaient au père de bénir leur amour, de bénir leur union; et Marie, doucement pleura. Elle regrettait profondément que celui qui avait été si bon pour la toute petite ne fût pas témoin de son bonheur.

Mais, comme si l'âme du vieux souffrait de ces larmes douces, comme s'il voulait consoler l'enfant qu'il avait tant aimée, les cloches de Pâques, de nouveau, se mirent à sonner.

Et Marie et Pierre, malgré eux, se regardèrent, pensant que ces cloches sonneraient pareillement pour leur mariage.

Une telle joie gonfla le cœur de l'homme, qu'il se releva brusquement, honteux de ce bonheur qu'il éprouvait, si près d'un mort.

Marie se releva aussi, tendrement, elle sourit à Pierre, son fiancé, et, se penchant vers lui, tout bas, au-dessus de la tombe du vieux père Jean, elle murmura le secret de son cœur.

— Pierre, Pierre, dit-elle, je t'aime depuis toujours.

Cet aveu rendit le jeune homme moins timide; il attira vers lui sa jolie promise et, près de la tombe fleurie de Jean Norbin, devant la mer qui était à leurs pieds et dont le murmure parvenait jusqu'à eux, pendant que les cloches sonnaient à toute volée, ils échangèrent leur premier baiser d'amour. Et ce baiser les troubla tous deux infiniment.

Elle, confuse, mais très heureuse, s'écarta de Pierre et, les yeux baissés, toute rose, lentement elle quitta le vieux cimetière.

Bouleversé par ce premier baiser, fou de bonheur, il la suivit et, ensemble, comme ils étaient venus, mais peut-être un peu plus loin l'un de l'autre, ils redescendirent.

Sur la route ils rencontrèrent des gens du pays qui montaient à la messe; Marie passa près d'eux en inclinant la tête, elle ne voulait pas s'arrêter.

Tous comprirent qu'elle venait du cimetière et qu'elle avait du chagrin. C'était bien naturel, ils s'aimaient tant, le vieux père Jean et la demoiselle!

Et respectant cette douleur qu'ils avaient devinée, ils passaient vite, mais les hommes se retournaient pour apercevoir plus longtemps la jolie promise de Pierre.

LA PETIOTE

Chez les Norbin, les fiancés décidèrent, d'un commun accord, qu'ils ne se marieraient qu'à la Saint-Michel.

Dans la maison la joie était revenue ; comme autrefois, Marie, du matin au soir, allait, venait, chantait.

La mère semblait rajeunie ; sans relâche elle travaillait au trousseau de la belle mariée et les merveilles s'accumulaient. Jamais, à Grand-camp, on n'avait vu pareil trousseau !

Pour la petite rien n'était trop beau, Nicolas faisait des folies, Marie protestait, mais il n'écoutait rien.

Un dimanche où il rentrait de Bayeux, les mains pleines de cadeaux pour le jeune ménage, Marie, cette fois, se fâcha tout à fait.

Profitant de l'absence de Pierre, à Nicolas, très sérieusement, elle parla.

— Tu comprends, dit-elle, je ne veux pas que tu continues ainsi ; Pierre n'épouse pas une princesse, mais tout simplement la fille d'un pêcheur, et je ne veux pas être traitée par vous autrement.

Pour moi, tu fais des dépenses folles, et cela me peine plus que tu ne le crois... En échange de tout ce que vous me donnez, qu'est-ce que j'apporte ? Rien...

Nicolas voulut l'interrompre, mais elle continua :

Non, laisse-moi te dire, ce soir, j'ai le cœur gros... Je ne dois pas accepter ainsi tout de vous; puisque je ne vous suis rien... Alors, parfois, j'ai des remords. Oh! ne ris pas, de grands remords... Je me dis, Nicolas, que c'est peut-être pour me donner plus de bien-être, pour m'élever comme une demoiselle que tu ne t'es pas marié; je me dis que c'est peut-être moi qui ai gâché ta vie! Oh! vois-tu, cette idée me rend affreusement malheureuse.

Nicolas attira brusquement Marie vers lui et dit :

— Petite, regarde-moi.

Obéissants, les yeux bleus, pleins de larmes, se levèrent.

— Marie, qui t'a dit cela? Quelqu'un t'a parlé, t'a raconté une histoire; ce n'est pas toi, toute seule, qui as trouvé toutes ces bêtises-là?

Tristement, elle répondit :

— On a parlé devant moi, j'ai réfléchi, et j'ai compris.

Furieux, Nicolas demanda :

— Qui t'a parlé?

— Personne. Seulement, ce matin, comme je sortais de la messe, deux jeunes filles du pays que je connais bien, sont passées à côté de moi, sans répondre à mon bonjour, et l'une d'elles a dit : « Regarde, cette belle robe, elle doit leur coûter cher aux Norbin, cette demoiselle! » Et l'autre a ajouté : « Pas étonnant que le grand Nicolas ne se soit pas marié, tout

son argent est passé sur le dos de cette pimbêche-là. »

Ah ! en entendant cela, j'ai eu bien du mal à cacher mes larmes... C'était si vrai ce que ces jeunes filles venaient de dire, depuis que je suis au monde, vous m'avez tant gâtée que j'ai dû vous coûter très cher...

Alors, quand je pense que c'est à cause de moi que tu ne t'es pas marié, que c'est à cause de moi que tu es tout seul, sans femme, sans enfant, je me dis que je n'ai plus droit au bonheur qui m'attend !

Marie se tut, ne pouvant plus s'empêcher de pleurer. Nicolas, en colère, crispait les poings. Ah ! ces filles, ces gueuses, s'il les tenait, elles paieraient cher les larmes de la petite.

Faisant un grand effort pour rester calme, il prit la jeune fille dans ses bras et, d'une voix qu'il fit très douce, il parla :

— Ma petite, mon enfant, tout ce que tu viens de me dire là, ce sont des bêtises.

Pour quelques mots que des filles laides et envieuses t'ont dits, tu te fais du chagrin et tu t'amuses à gâter ton bonheur... Ma chérie, dans tout cela, il n'y a pas un mot de vrai.

Entêtée, pas convaincue, Marie demanda :

— Alors, pourquoi ne t'es-tu pas marié ?

Embarrassé, Nicolas, machinalement, redit :

— Pourquoi je ne me suis pas marié ?

Tristement, elle reprit :

— Oui, tu vois bien, tu n'oses pas me l'expliquer.

Comprenant que la jeune fille souffrait vraiment, Nicolas raconta :

— Je ne me suis pas marié, Marie, parce que j'ai aimé, avec tout mon cœur, quelqu'un que je ne pouvais pas épouser. Je l'ai aimée tant et tant que, même maintenant que je suis vieux, je l'aime encore... Toi, tu lui ressemblais, tu me la rappelais à chaque instant. Voilà le pourquoi de mon amour pour la toute petite fille... En t'aimant, c'était encore un peu d'elle que j'aimais en toi... Ton berceau, tes premiers pas, tes jolis sourires ont été ma consolation; ta tendresse me donnait du courage, tes baisers endormaient mon chagrin. Avec toi j'ai vécu presque heureux.

Tu vois, ajouta-t-il gaiement, que je suis au contraire ton créancier, et je le serai toute ma vie, car ne t'imagines pas une seule minute que je te tiens quitte pour l'avenir. Marie, j'ai besoin de ta jeunesse pour vivre, et quand je serai vieux, tout à fait vieux, comme le père Jean était, c'est encore près de toi que je viendrai réchauffer mon pauvre cœur. Ainsi, malgré ce que j'aurai fait pour toi, comme tu dis, ce sera toujours moi qui te devrai quelque chose. As-tu compris?

La jeune fille embrassa très respectueusement le grand Nicolas et, tout bas, elle répondit:

— J'ai compris.

Et, ce soir-là, ni l'un ni l'autre ne se dirent plus rien.

XXII

Le 29 septembre, jour de la Saint-Michel, le soleil se leva radieux. L'air était doux et chaud, et bien qu'octobre fût tout proche, il faisait un temps d'été.

Chez les Norbin, la mère s'était levée bien avant le jour; alerte, oubliant sa vieillesse, elle allait dans chaque pièce, afin de s'assurer que ses ordres avaient été compris et que vraiment, partout, régnait un air de fête.

Dès qu'il fit clair, elle-même, avec ses vieilles mains tremblantes, confectionna les bouquets. Dans le plus petit vase, dans le plus petit coin, elle mit des fleurs. Marie les aimait tant; et aujourd'hui, jour de son mariage, il fallait que tout plût et sourît à la jeune mariée.

Tout en faisant la maison belle, la mère Norbin pensait à l'absent, au pauvre père Jean.

Ah! s'il avait été encore là, le cher vieux, la joie serait complète, si grande, si grande, que son cœur de croyante s'effrayait; cette joie ne serait pas humaine!

Les bouquets finis, elle appela la servante pour lui donner ses dernières instructions; puis elle monta dans sa chambre.

Elle voulait s'habiller avant d'éveiller Marie.

Avec un soin pieux, elle sortit le châle-tapis

de son mariage, et que depuis, elle n'avait pas remis.

Devant sa glace, elle l'essaya. Pauvre vieille, ses épaules voûtées retenaient mal cette lourde parure !

Avec un peu de mélancolie, elle regarda sa figure ridée, si parcheminée. C'était tout ce qui restait de la belle mariée de Jean Norbin.

Car elle aussi, avait été jolie, moins que la petite, naturellement, mais, tout de même, le jour de son mariage, l'époux était fier de celle qu'il avait au bras.

Il était bien aussi, le père Jean, grand comme Nicolas, avec son jersey noir et son pantalon de drap fin, il avait belle tournure et, à Grandcamp, bien des filles le désiraient comme mari. Mais lui l'avait choisie entre toutes, bien qu'elle ne fût pas riche, parce qu'il la savait bonne. Et cela, aujourd'hui, sans orgueil, elle pouvait dire qu'elle avait été bonne pour l'époux ; elle l'aimait tant !

Pendant des années, elle s'était trouvée très heureuse, bien qu'elle passât parfois de terribles moments.

Les jours de tempête, lorsque le *Saint-Jean* était au large, elle tremblait ; mais, fille de marin, ayant toujours vécu près de la mer, elle connaissait cette souffrance-là, et n'avait jamais envisagé la possibilité d'une autre vie. Et puis, quand après ces heures douloureuses, le bateau rentrait intact, avec tout son équipage, c'était une telle joie, une telle ivresse, qu'on oubliait bien vite ce qu'on avait souffert.

Ah ! aujourd'hui elle se rappelait ces bai-

sers du retour, et les mots très doux qu'ils se disaient alors!... Hélas! tout cela était le passé, un bien cher passé qu'elle ne revivrait jamais. Et un peu de tristesse lui venait en pensant que sa vie à elle, pour toujours, allait être finie...

Mais, aujourd'hui, il ne fallait pas penser à ces tristes choses, elle était une vieille femme, de qui on ne parlait plus. Chacun son tour. Elle avait eu ses heures de joies, ses années de bonheur, de quoi se plaignait-elle? Elle devait céder bien vite sa place aux jeunes et, quand ces jeunes étaient des enfants qu'on aimait tendrement, le sacrifice devenait moins douloureux!

Qu'ils fussent heureux, les chers petits; sans amertume, près de ce jeune bonheur, elle se souviendrait!

Vite, sans plus songer maintenant qu'à Marie et à Pierre, les mariés de ce jour, elle s'habilla.

Avec soin elle posa sur ses cheveux blancs la coiffe immaculée, drapa le lourd châle-tapis sur ses épaules, puis, son vieux livre de messe à la main, elle quitta sa chambre et, toute joyeuse, monta réveiller la belle mariée.

Doucement, elle entra; Marie dormait encore.

Les bras repliés sous la tête, ses cheveux blonds en désordre, le visage souriant, elle rêvait, sans doute, et ses rêves devaient être doux, car dans son sommeil elle paraissait heureuse. Un souffle égal sortait de ses lèvres entr'ouvertes, gonflait sa jeune poitrine, et tout son

être se reposait si bien, que la mère Norbin n'osa pas interrompre ce sommeil. Au pied du lit elle s'assit, et les yeux fixés sur le joli visage elle attendit que Marie s'éveillât.

Cette attente lui rappelait une douce et bien chère habitude. Pendant l'enfance de la petite tous les matins elle venait s'asseoir près d'elle, guettant, comme aujourd'hui, son réveil; et lorsque les yeux de l'enfant s'ouvraient, c'était son vieux visage, qu'en premier, la petite apercevait. Alors, tendre et câline, pour se faire embrasser et dorloter, Marie tendait ses petits bras et, pendant quelques minutes, elles échangeaient tendresses et baisers.

Une voiture passa dans la rue, Marie bougea, puis des marins chantèrent; cette fois, la jeune fille ouvrit les yeux. Et, comme lorsqu'elle était enfant, en voyant la vieille femme, elle sourit et tendit vers elle ses jolies mains.

Mais, en apercevant la toilette de la mère Norbin, elle rougit, et, toute confuse, cacha son émotion dans les bras qui l'avaient tant bercée.

— Oh! que tu es belle, maman chérie, que tu es belle! murmura-t-elle.

La vieille ne répondit rien. Cet émoi de ce jeune cœur, elle le comprenait, mais elle ne le montra pas. Quels mots pouvait-elle prononcer?

Non, ce trouble de l'enfant, nul ne devait s'en apercevoir, et le silence, ce complice complaisant, permettait à Marie de croire que les yeux fatigués de la vieille maman ne se rendaient pas compte qu'elle devenait toute

rose, en pensant qu'aujourd'hui c'était son jour de noces.

Doucement elle se dégagea des bras qui l'entouraient et dit en riant :

— J'ai dormi tard, ce matin, et ce sont des chansons qui m'ont réveillée !

Sans plus tarder elle se leva. La mère Norbin ouvrit les persiennes, et le soleil entra dans la chambre.

En chemise de nuit, Marie courut vers la fenêtre. La mer était calme, le ciel bleu ; il faisait beau, quel bonheur !

Joyeuse, elle commença sa toilette. Tout ce qu'elle allait revêtir aujourd'hui était là, préparé sur deux chaises. Pour bien montrer qu'elle n'était simplement que l'enfant d'un marin, elle avait voulu se marier comme une fille de pêcheurs.

Malgré Nicolas, malgré la mère Norbin qui rêvait pour elle une belle toilette de mariée en soie, une toilette de demoiselle, elle s'était fait, elle-même, une robe de mousseline blanche, toute simple, presque une robe de première communiant. Sur ses cheveux blonds frisés, elle poserait la coiffe du pays, la coiffe des femmes de Grandcamp ; sur cette coiffe elle mettrait la couronne de fleurs d'oranger et, au lieu de fleurs, elle irait à l'église, plus simple, plus modeste que toutes celles qui s'étaient mariées jusqu'à ce jour.

Quand elle fut prête, cette toilette choisie par elle lui allait si bien, que la mère Norbin ne pouvait se lasser de l'admirer. Jamais elle n'aurait cru qu'on pût être si jolie avec une

simple robe de mousseline blanche ! Marie se laissa regarder et se regarda aussi, tout étonnée de se trouver si gentille. Elle était contente d'être belle, Nicolas et Pierre seraient heureux !

Une dernière fois, avec un peu de respect, la vieille femme embrassa la jolie mariée, puis elle lui dit :

— Petite, il faut descendre.

Obéissante, Marie suivit la mère Norbin. Dans la salle à manger fleuriè elles entrèrent ; les deux frères et quelques amis s'y trouvaient déjà.

Marie, très émue, mais souriante, dit bonjour à tous, puis Nicolas lui offrit le bras ; tremblante, la mère Norbin prit celui de Pierre et suivis de leurs amis, ils sortirent de chez eux.

Dehors, les marins du *Saint-Jean*, en grande toilette, les attendaient ; ils se mirent devant le cortège et entonnèrent une complainte normande, vieille chanson de France.

Et sous le clair soleil, longeant la mer bleue, ils avancèrent ainsi.

Dans les rues, tous les habitants de Grandcamp étaient sortis ; d'abord, avec admiration, ils regardaient passer la belle mariée, puis la suivaient ; à chaque minute, le cortège s'augmentait, et les voix des femmes et des enfants se mêlaient aux voix des marins du *Saint-Jean*.

Heureuse, Marie marchait, sans voir personne, se demandant si ce n'était pas un rêve qu'elle faisait... Là-bas, à Paris, elle avait tant

pleuré, croyant que ce jour n'arriverait jamais ; et maintenant qu'il était venu, elle s'effrayait un peu...

Doucement, elle s'appuya sur le bras du grand Nicolas, sur ce bras qui l'avait toujours protégée, et elle trouva que c'était très bon d'aller ainsi vers le bonheur.

Pierre, le cher fiancé, se trouvait là, derrière elle ; ses yeux, elle en était certaine, ne la quittaient pas. Elle sentait ce regard aimant qui l'enveloppait, la pénétrait toute, elle sentait que ce cœur d'homme était plein d'elle.

Relevant un peu la tête, Marie aperçut l'église, toute blanche sous ce beau soleil, si simple avec sa croix de pierre. Recueillie, elle entra. C'était dans cette grande chapelle qu'elle était venue si souvent, les jours de tempête, prier pour le *Saint-Jean*. C'était là aussi que, toute petite fille, chaque dimanche, le grand Nicolas l'amenait. Les mains croisées, bien sage, elle répétait les mots que le marin lui disait.

Elle priait pour la jolie maman, pour qu'elle fût heureuse sur la terre, puis, plus tard, elle avait demandé au ciel de lui être clément.

Ses souvenirs les plus chers étaient dans cette église, ils flottaient autour d'elle, ils l'accompagnaient vers cet autel, vers ce prêtre qui allait les unir.

Pendant que M. le curé prononçait les prières, Marie, attentivement, regarda l'homme qu'elle aimait, ce compagnon qu'elle prenait pour la vie.

Ce visage doux, si franc, ces grands yeux

clairs, cette bouche souriante et bonne, tout chez lui inspirait confiance. Marie pensa qu'elle serait heureuse, et pieusement, à côté de son mari, elle s'agenouilla.

La messe dite, la jeune mariée sortit au bras de l'époux; sur le porche de l'église, les amis attendaient. Les marins du *Saint-Jean*, tête nue, entourèrent la nouvelle épousée. Ils ne savaient guère que lui dire; Marie leur apparaissait, aujourd'hui, si différente d'eux. Mais, avec bonheur, avec respect, ils s'emplissaient les yeux de cette vision blanche; et aux mauvais jours, souvent ils penseraient à cette belle mariée qui leur était apparue, si jolie, un matin de septembre.

Précédés des mousses qui chantaient toujours, les jeunes époux quittèrent l'église. Marie ne demanda pas où on la conduisait, cela lui était bien indifférent.

Elle marchait, heureuse de sentir que, pour toute sa vie, elle était unie à cet homme qu'elle avait toujours connu, toujours aimé.

Aucun regret ne lui venait pour l'existence qui l'attendait; non, la vie de Paris, si mondaine, si agitée, ne la tentait pas.

A Paris, comme elle le disait souvent, on n'avait pas le temps de s'aimer, et son cœur tendre voulait aimer.

Aussi, elle était contente d'avoir choisi ce compagnon, cette vie simple, parce que dans cette vie-là, il y aurait beaucoup d'amour.

Chez les Norbin, on s'était toujours aimé, et maintenant on s'aimerait encore davantage.

Les mariés arrivèrent sur le Perret, quelques

amis les avaient précédés; en voyant ce beau couple, ils poussèrent des cris joyeux.

Tous les bateaux étaient ancrés au large; parmi eux, il y en avait un tout pavoisé, le *Saint-Jean*.

Marie, en le voyant si beau, lui sourit tout comme à un vieil ami, qu'en ce jour de joie elle était particulièrement heureuse de retrouver.

Les matelots du *Saint-Jean* s'approchèrent du canot qui, lui aussi, avait un air de fête. Repeint à neuf, à chaque bout étaient fixés des bouquets blancs.

Nicolas vint près de Marie et, avec une tendresse toute paternelle, il l'embrassa; puis Pierre fit monter la belle mariée dans le petit bateau.

Etonnée, Marie s'assit, son mari se mit à côté d'elle, les hommes poussèrent le canot vers la mer et il s'en alla, tout doucement, rejoindre la grande barque pavoisée qui, au large, attendait les jeunes époux.

Et Marie comprit que les Norbin voulaient que sa première journée d'amour se passât sur le *Saint-Jean*.

A présent, elle était bien fille de marin, sœur de marin, puisque le jour de son mariage elle faisait ce que toutes les femmes, qui l'avaient précédée dans la famille des Norbin, avaient fait.

A l'avant de la barque, près de son mari, elle regardait les amis restés sur le Perret. Au milieu de tous, elle apercevait Nicolas, elle le distingua le dernier à cause de sa haute taille;

mais bientôt elle ne vit plus que de petits points noirs, puis tout disparut.

La brise les emportait vite, vite, vers la pleine mer. Les hommes, occupés à la manœuvre, ne regardaient pas les jeunes mariés; Pierre et Marie se sentaient seuls sur cette barque.

Ils s'assirent l'un à côté de l'autre; le jeune mari attira sa femme près de lui, elle ne résista pas. La tête blonde, si charmante, se blottit contre son épaule et, tout bas, d'une voix pleine de tendresse, elle murmura les mots qu'il attendait:

— Pierre, mon Pierre, je t'aime pour toute la vie.

Les mouettes, les grandes mouettes blanches, qui volaient au-dessus de la barque, furent les seuls témoins du baiser que le jeune époux donna à celle qui venait de dire une si jolie chose.

Bien serrés l'un contre l'autre, balancés par les flots, divinement heureux, longtemps, longtemps, très bas, ils se parlèrent.

Et sur la mer, le *Saint-Jean* s'en allait, emportant ces deux êtres qui allaient connaître toutes les joies que l'amour donne aux cœurs qui savent aimer.

FIN

Madame, Mademoiselle,

Voulez-vous apprendre la coupe sans aucun dérangement, sans grande dépense, et par une méthode simple et pratique ?

Suivez les COURS DE COUPE DES PATRONS FRANÇAIS "ÉCHO"

I. — POUR LES PARISIENNES

LEÇONS PARTICULIÈRES, 6, rue de l'Isly (8^e)

près la gare Saint-Lazare (Métro et Nord-Sud : Saint-Lazare)

Allez visiter notre maison : nous vous donnerons tous les renseignements qui peuvent vous intéresser ; cela vous est facile, car la rue de l'Isly, qui donne rue du Havre et rue de Rome, se trouve près des Grands Magasins. Métro : Saint-Lazare et Caumartin ; Nord-Sud : Saint-Lazare ; Tramways : tous ceux qui passent à la gare Saint-Lazare ou boulevard Haussmann.

Le Cours le mieux installé de Paris, au centre de tous les moyens de communication : Métro et Nord-Sud. Donne l'enseignement le plus complet et le plus pratique aux Dames et Jeunes Filles qui désirent apprendre le métier de coupeuse ou qui veulent confectionner elles-mêmes leurs toilettes. Diplôme après examen.

II. — POUR LES PROVINCIALES

COURS DE COUPE PAR CORRESPONDANCE

Le plus complet et le plus clair de tous. Trente leçons. Huit mois d'enseignement. Chaque semaine, une leçon nouvelle est envoyée à l'élève, par poste, à domicile. Un travail à faire lui est indiqué comme exercice d'application. Elle envoie son travail au professeur qui le lui retourne rectifié et corrigé. La supériorité de notre Cours de Coupe provient de ce qu'il est :

- a) *Le plus clair, grâce aux figures explicatives qui accompagnent le texte des leçons ;*
- b) *Le plus moderne parce qu'il suit sans cesse le mode dans les exercices pratiques qu'il donne à exécuter ;*
- c) *Le moins cher.*

Abonnement au Cours complet (30 leçons, 8 mois) : **125 francs** payables soit en une fois par mandat, soit **25 francs** au moment où l'on souscrit l'abonnement ; **25 francs** un mois après le commencement du cours ; **25 francs** par mois ensuite pendant trois mois, jusqu'au complet acquit du prix de **125 francs**.

Nous sommes à la disposition de nos lectrices pour leur procurer tous renseignements complémentaires qu'elles pourraient désirer. Pour s'abonner, écrire à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e) :

Monsieur,

Veuillez m'inscrire pour un abonnement au Cours de Coupe par correspondance. Je vous envoie ci-joint 25 francs et je m'engage à payer 25 francs par mois jusqu'à versement total de 125 francs, prix du Cours complet en 30 leçons, tous frais compris.

Les clientes qui désirent payer en une seule fois peuvent envoyer un mandat de 125 francs.

Donner son nom et son adresse très complète et très lisible.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*
MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.
Les Albums d'Ouvrages de Dames N°s 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient

LES FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de
:: :: :: :: ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)
à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
"Élégance" et "Economie"
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Étranger : 18 fr.
Six mois : 7 fr. - Étranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris - 14^e.

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e)